


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

LE SECRET DE LA SAGESSE FRANÇAISE



ERIK SJŒSTEDT

LE SECRET DE LA SAGESSE FRANÇAISE



PARIS

EDITION DES LETTRES FRANÇAISES
1 & 3, Place Boulnois

—

1922

CHAPITRE I

PREMIÈRE ORIENTATION

PREMIÈRE ORIENTATION



Celui qui écrit ces lignes a vécu plus de trente ans en France. Il a la modeste prétention d'avoir, durant ce long laps de temps, appris à comprendre la construction de l'âme française, sinon parfaitement, du moins mieux que ne le font en général les hommes d'une autre race. Cette longue pratique de la vie française l'avait convaincu, bien avant la grande guerre, de l'inanité de divers clichés qui courent au dehors sur le caractère national français. Il n'a pas l'intention d'aborder les brûlants problèmes politiques et économiques de l'heure actuelle dans cette brève étude de la mentalité française, écrite primitivement pour le public étranger. Il voudrait simplement résumer les raisons d'expérience qui, aux jours tragiques où le monde a douté du destin de la France, ont maintenu en lui une con-

fiance inébranlable en sa force de résistance, de même qu'aujourd'hui dans son avenir ressuscité. La ténacité dans la volonté, la constance dans l'épreuve, le courage moral indomptable, l'amour jaloux de l'indépendance personnelle, la capacité stoïque d'endurer et de persévérer pour un but cher, lui étaient toujours apparues comme les qualités maîtresses de ce peuple aux manières affables et gaies, qu'on a si follement taxé à l'extérieur de légèreté et d'inconstance. Ce sont ces vertus des temps d'épreuves, jointes à d'autres plus familières et moins austères, qui rayonnent dans le fier et charmant sourire de la sagesse française.

Je suis né en Suède et élevé, j'ose le dire, dans l'atmosphère la plus francophile qui se puisse trouver hors de France, et qui me prédisposait tout naturellement à considérer la France comme une sorte de seconde patrie spirituelle. C'était alors le temps où les suédois s'appelaient eux-mêmes, avec fierté, « les Français du Nord ». Ils considéraient la Suède comme l'avant-poste de la civilisation française et regardaient cette civilisation comme la première du monde, opinion qui chez eux ne

souffrait pas de discussion. Les milieux militaires où j'étais élevé étaient peut-être les plus imbus de ces sentiments, ce qui s'explique d'autant mieux que nous avions choisi une dynastie française et que le corps des officiers a toujours tendance à se modeler sur son roi. Je me souviens encore des barbiches à la française des officiers qui fréquentaient chez nous, et de leurs interminables histoires sur ceux de leurs camarades qui venaient de combattre sous les drapeaux français. On connaît ce trait, qu'après Sedan les journaux suédois parurent encadrés de noir, et que ce fut pour la Suède entière comme un deuil national.

Imprégné de ces traditions dès ma première éducation, je me trouvais irrésistiblement emporté dans le puissant mouvement intellectuel qui, vers 1880, portait de Paris dans toute l'Europe, avec un éclat inimaginable, les doctrines du réalisme des Flaubert, des Goncourt, des Zola et des Daudet.

Bien qu'aucune exposition d'art français n'eût encore donné aux suédois une vision directe des œuvres des impressionnistes, une légion de jeunes artistes, accourus à Paris sur leur renom et brûlants d'enthousiasme, rapportaient à Stockholm leur gloire et leurs théories. La France apparaissait ainsi comme

le guide incontestable de la pensée et de l'art européens. La comédie de mœurs parisienne était admirablement interprétée par notre grand acteur Gustaf Fredrikson, qui s'était véritablement incarné dans le type de l'homme du monde selon Alexandre Dumas fils; mais c'est le roman réaliste et psychologique qui, remarquablement servi par les éditeurs et libraires, atteignait à la plus grande diffusion. Un puissant mouvement contemporain comme celui-ci exerçait naturellement une influence attractive sur la jeunesse, toujours ouverte aux souffles nouveaux.

Déjà, sur les bancs du collège et plus tard étudiant d'Upsal, je lisais avec volupté dans leur langue originale ces peintures de la vie parisienne et je suivais pas à pas, sur un plan de Paris étendu devant moi, les promenades et démarches des personnages évoqués, depuis Coupeau et Gueule d'Or de Belleville et de Ménilmontant, jusqu'aux subtiles héroïnes de M. Paul Bourget.

A vrai dire, cette existence parisienne me paraissait si colorée, si fantasque, si incroyablement riche en types caractéristiques et variés, que j'en venais presque à mettre en doute sa réalité vivante.

Ce qui devait m'attirer vers Paris, c'était la

curiosité de contrôler par moi-même jusqu'à quel point ces peintures étaient exactes : dans la fièvre de l'or et des plaisirs, dans les luttes et les intrigues des rivalités politiques comme dans la vie intime des familles. Je ne tardais pas à reconnaître sous cette surface romantisée les véritables traits de la vie française, ceux qui lui donnent son équilibre heureux et son humanité profonde.

Voilà donc notre jeune suédois arrivé au pays de ses rêves.

J'avais franchi les monts qui bornent cet Etat
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière.

Paris, capitale du monde, ville de luxe, de grâce et de raffinements sans égal, aux sites et aux monuments évocateurs de la plus glorieuse histoire, aux rues grouillantes de mouvement et d'aimable gaîté, Paris, foyer brûlant des idées, incarnation des luttes, des convoitises, des fureurs du plaisir, ton emprise est pareille sur tous ceux qui approchent de toi pour la première fois.

Arrivé tard dans la nuit, descendu chez des amis, boulevard Haussmann, presque en face du Printemps, j'étais sur pied de bonne heure le lendemain matin. En sortant de chez moi, je

tombai parmi des foules de midinettes et de petites ouvrières se rendant d'un pas pressé au grand magasin ou autres boutiques et ateliers de ce quartier de commerce de luxe. On se figure bien que, surtout à cet âge, la femme française, dans ce rayonnement presque fabuleux qui l'entoure à l'étranger, était peut-être le principal objet de mon intérêt. Ma première impression fut d'abord une légère déception, suivie promptement de ravissement et d'un sentiment excessivement sympathique. On s'imagine naïvement à l'étranger que toute parisienne doit nécessairement être jolie et tant soit peu luxueusement parée et on éprouve une désillusion un peu sotte quand on constate qu'à Paris comme partout la beauté est une exception, que la grande majorité est d'une gentillesse moyenne, et qu'il s'en trouve même un certain nombre de laides. Mon ravissement vint de ce que la fameuse grâce parisienne n'était ni un mythe, ni une exagération.

Ces jeunes filles du peuple, à cette heure matinale si peu favorable à la beauté féminine, dessinaient dans l'air brumeux des silhouettes charmantes. Je fus frappé par ce fait que bien qu'elles fussent fort pressées dans leur peur d'être en retard, elles gardaient une harmonie de mouvement et de ligne impossible à

trouver ailleurs, car chez d'autres races les foules qui se hâtent prennent aussitôt des gestes incoordonnés, une allure essoufflée et disgracieuse. Je suis loin d'être le seul à avoir cette impression; un de mes confrères suédois, qui a vécu un nombre égal d'années à Londres, à Berlin et à Paris, écrit dans ses observations très judicieuses sur les foules des grandes capitales européennes : « De toutes ces foules, la foule française est sans comparaison la plus sympathique, étant celle qui a le plus de tenue, de mesure, de possession de soi-même et d'égard pour autrui ». J'eus donc, dès le premier instant, une impression visuelle très nette de toute cette catégorie de qualités éminemment françaises, dont la femme de ce pays est justement l'incarnation. On a tant vanté la démarche de la parisienne, je la trouvais moins sylphide et dansante que je me l'étais figuré, mais d'une séduction bien plus naturelle et pour ainsi dire plus terrestre : ce petit pas rapide et sûr, énergique, allant droit à son but, d'une élasticité si ferme et saine, cette démarche si intelligente et si éloquente! Il avait plu la nuit, et dans ce paysage délicieux en grisaille et légèrement mouillé, les petits pieds, sous les jupes délicatement troussées, trottaient vite, vite, ils me fascinaient, j'oubliais pour eux

les visages, ils me parlaient, j'écoutais leur petite chanson : nous sommes pressés, nous savons ce que nous voulons, nous avons beaucoup à faire, nous pensons à nos affaires. Voilà ce que je vis ce premier matin, autour de huit heures, quand les créatures de plaisir étaient encore dans leur premier sommeil, et cette vision de Paris se hâtant vers le travail m'a toujours été confirmée par mes expériences successives, et toujours la femme française est restée dans mon esprit à travers toutes les complémentaires que la suite des jours a apportées à cette image, telle qu'elle m'est apparue ce premier matin sous les traits de l'ouvrière parisienne, l'être le plus spontanément gracieux, le plus ingénieux, le plus courageux, le plus vaillant qui soit.

Puis mes pas se portèrent vers la place de la Concorde. La voie triomphale montant vers l'Arc de Triomphe me fut un éblouissement. Jamais nulle part, devant aucun paysage urbain, je n'ai, depuis, reçu une telle vision de beauté. Nulle capitale au monde n'offre un spectacle qui soit de loin comparable. L'esprit même le plus superficiel du plus ordinaire touriste reçoit là, inconsciemment, mieux que par aucun enseignement livresque, une leçon vivante des qualités maîtresses françaises qui

sont la clarté et la mesure. Il sentira, fût-ce malgré lui, que ce peuple est en vérité l'héritier du miracle grec.

Trente ans plus tard, à cette même place, j'assistais au spectacle le plus grandiose qui puisse s'inscrire dans la mémoire d'un siècle, quand, le 14 juillet 1919, les poilus au casque bleu ont passé sous l'Arc de Triomphe, descendant la voie glorieuse, entre la double haie de cette noble foule parisienne, vibrant d'orgueil sacré, grave pourtant en songeant aux fils disparus, acclamant dans un élan de reconnaissance exaltée les sauveurs de la patrie délivrée.



Imaginons-nous un immense domaine rural et industriel en même temps; des grands champs de blé et de betteraves, des scieries, des briqueteries, des filatures, une raffinerie, des moulins, des carrières, enfin un domaine de rendement intense, représentant un bon nombre de millions et formant un ensemble utilitaire d'un aspect grassement prosaïque. Dans ce paysage parsemé de nombreuses cheminées d'usines, assombri par leurs fumées, se trouve cependant une oasis remplie de verdure,

de murmure de sources et de chants d'oiseaux. Plus encore à la beauté de la nature, vient s'ajouter la poésie du passé. C'est le château, la résidence jalousement conservée et entretenue par le gros industriel propriétaire du domaine. Un vieux bâtiment à la fois simple et noble, aux lignes harmonieuses, contenant des collections d'une beauté raffinée, se mirant dans les eaux limpides de l'étang, entouré d'éclatants parterres à la française, de vergers aux fruits merveilleux, et d'un parc aux arbres plusieurs fois séculaires, aux ombrages qui versent le repos à l'âme dans la splendeur des jeux de lumière glissant entre les feuillages. C'est là que le maître se sent heureux, qu'il jouit, non sans fierté, du ravissement de ses hôtes, et tous les bénéfices de sa vaste administration lui sont précieux principalement parce qu'ils lui permettent de garder les délices d'un noble loisir dans ce séjour enchanteur. Il sent qu'il s'affine, s'ennoblit en s'y consacrant dans les intervalles de ses soucis matériels. Mais une catastrophe dévaste ce coin sacré en épargnant les champs et les usines. Le vieux château est rasé, les eaux miroitantes sont taries, les jardins détruits, les vergers arrachés, les hautes futaies abattues. Le chagrin du propriétaire est immense. La fortune lui reste avec ses revenus,

mais tout son bonheur de vivre dans sa propriété est détruit. Il voudrait la vendre ou la gérer de loin. Il eût été facile de rebâtir une usine mais comment remplacer ces trésors à jamais disparus? Reconstruire... mais quelle construction nouvelle lui rendrait la patine de ces vieilles pierres? Et aucune force humaine ne peut lui restituer ces arbres séculaires, jamais il ne retrouvera la douce et majestueuse symphonie du vent bruissant dans leurs cimes.

La désolation du monde civilisé serait aussi profonde si, par un cataclysme inconcevable, la France disparaissait, oasis d'art et de nobles traditions dans les plaines plates de l'universel mercantilisme.

Eh quoi! me répondra-t-on, les autres nations civilisées ne peuvent-elles donc, elles aussi, offrir ces oasis de beauté et de rêve dont vous parlez? Oui, sans doute, dans une certaine mesure, encore cette mesure est-elle faible, par les raisons que je vais dire :

1° Les autres nations continueront de mal en pis à être absorbées par la lutte industrielle et par les problèmes économiques et sociaux arides et desséchants, tandis que les français resteront toujours beaucoup plus tournés vers les

arts et les travaux qui sont l'ornement de la vie. d'autant plus que leur heureux état social solidement stabilisé le leur permet;

2° Les autres peuples sont loin de posséder à l'égal des français ce culte de la tradition qui donne à la civilisation française comme sa forte épine dorsale. La France disparue, il resterait évidemment l'Espagne et l'Italie pour la délectation des touristes, mais je parle, bien entendu, non seulement des sites évocateurs mais de l'atmosphère spirituelle et morale d'une civilisation. Comment remplaceriez-vous la langue française, miroir de cette âme élégante, incomparable instrument de précision et d'analyse, si précieusement travaillé par les siècles que les idées et les mots y sont clarifiés, dotés de contours précis, d'une marche rapide et d'une aisance divine?

Ce rôle de la France dans le domaine spirituel a été, certes, prépondérant avant la grande guerre, il est tout à fait indispensable maintenant comme guide et gardien de l'ordre social, dans le chaos actuel, où toutes les traditions sont momentanément rompues.

La France est visiblement appelée à devenir le grand reconstructeur de l'ordre dans les civilisations, autour duquel devront se grouper tous les ennemis de la barbarie montante.

Qu'on ne me taxe pas de réaction antidémocrate. La République française seule a réalisé la démocratie véritable, tandis que les autres nations la cherchent en tâtonnant et parfois en titubant comme des hommes ivres; la France l'a réalisée en sa vérité par la tolérance, le respect passionné de la personnalité humaine et de l'indépendance de l'individu, par la politesse générale entre les classes, par la diffusion extrême de la petite propriété, enfin par la piété envers le passé et les traditions. Elle a donc ainsi édifié un état social enviable qui l'autorise à se proposer en exemple aux jeunes démocraties en croissance. Elle peut montrer comme preuve la paix sociale dont elle a continué à jouir après l'épouvantable catastrophe, alors que les autres peuples semblaient ébranlés jusque dans leur fondement; elle peut rappeler que la récente crise économique ne vit chez elle guère plus de cent mille chômeurs, quand l'Angleterre et l'Amérique les ont comptés par millions.

Je me souviens avoir entendu devant M. Branting, le chef du socialisme suédois, quelqu'un s'écrier : « Il nous faut reconstruire une nouvelle Suède. » « Non pas, riposta M. Branting avec vivacité, il faut améliorer le bâtiment mais en construisant sur les bases

solides de notre bonne vieille Suède. » C'est en s'inspirant de la même conception que la République française est devenue ce qu'elle est : solide, durable et victorieuse.

Un exemple peut montrer à quel point la Troisième République a conservé ce respect du passé et des traditions vénérables. L'Açadémie française est une compagnie trois fois séculaire dont le plus qu'on puisse dire est que dans son ensemble on peut la considérer comme ralliée à la République. Avec le célèbre parti des ducs et des prélats elle réunit les éléments les plus conservateurs de l'élite française, et son éclectisme va tout au plus jusqu'au rose pâle. Les écrivains d'avant-garde peuvent faire montre de leur dédain pour elle, son prestige purement littéraire peut être discuté, mais son prestige mondain et social est immense, et reconnu comme tel même par les « fauves » qui la dénigrent et qui tous tressailliraient d'une joie délicieuse à la pensée de pouvoir en être. Ce prestige est tel que les plus hautes sommités politiques de la République recherchent comme le couronnement de leur carrière l'honneur d'appartenir aux quarante immortels. C'est la suprême distinction honorifique où peut atteindre un citoyen français. Freycinet, Ribot, Paul Deschanel, Poincaré, Barthou, enfin Clemen-

ceau y arrivèrent lorsque déjà ils étaient chargés de toutes les illustrations et de tous les honneurs que peut donner une carrière publique. Foch et Joffre y entrèrent comme de droit, tant il est convenu que cette illustre compagnie doit compter dans son sein les plus hautes gloires de la France. Rappelons que Zola, le démolisseur attitré de toute grandeur conventionnelle, se portait comme candidat à chaque élection académique et faisait ponctuellement les trente-neuf visites réglementaires; il revendiquait hautement, dans les interviews consenties, son *droit* d'en être, comme chef de l'école naturaliste; il déployait en ce but autant d'énergie qu'il en mit pour obtenir sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. J'ai entendu des adeptes de Jaurès discuter les chances du « patron » et je suis convaincu que le leader socialiste aurait été infiniment touché d'un pareil hommage à son génie oratoire. Quand il aura réalisé la république syndicaliste, M. Jouhaux voudra être de l'Académie française, car jamais aucun régime français n'osera porter une main sacrilège sur l'habit vert.

Mais c'est là, rugira le farouche démocrate, le tort de la Troisième République, d'avoir gardé tout ce qu'elle a pu des anciens régimes! Pardon, répondrai-je, elle en a gardé ce qu'elle

a pu sauver d'utile et de respectable, et c'est là sa force. La France ne date pas de 1789, les siècles précédents ont fait sa grandeur, elle en a préservé, sinon les institutions, au moins l'esprit et les traditions profondes qui restent enfermées dans le trésor de sa littérature et c'est là l'arche saint que l'Académie française est chargée de porter au-dessus des eaux. Ainsi s'explique et se justifie le prestige qu'elle garde même auprès des foules de demi-culture, qui voient dans la création de Richelieu une institution destinée à conserver ce que les français de toute classe considèrent comme leur plus beau joyau national, la pureté de leur langue incomparable.

Maints autres exemples pourraient être apportés en témoignage du culte instinctif et inné du français pour les lettres, l'élégance, la politesse et tout ce qui fait l'ornement de la vie. Le constater est presque une vérité inutile à dire, tant elle est connue. Des nouvelles démocraties hâtivement construites en balayant le passé peuvent mépriser ces raffinements; elles s'efforceront cependant d'y revenir un jour, car les peuples ne vivent pas seulement de pain; les soviets de Moscou l'ont reconnu en nommant des « prolétaires d'honneur héréditaires » et en organisant des ballets

et des spectacles d'un luxe et d'un raffinement inouïs; offrez au public des cinémas des visions d'une démocratie spartiate, il bâillera d'ennui, il réclamera d'Artagnan et ses mousquetaires ou des fêtes dans des palais luxueux, tant il est vrai que dans la grisaille de sa vie ordinaire, il a besoin de rêve et d'illusion. Elles s'efforceront d'y revenir, elles s'apercevront peut-être trop tard qu'elles ont coupé *les beaux arbres*. Les beaux arbres séculaires qu'aura seul gardés le jardin enchanteur de la civilisation française.

« Vous nous la baillez belle, me répondront les tenants de l'industrialisme, nous nous refusons à envisager la France comme un jardin d'agrément, si beau soit-il, nous regardons la France de l'avenir comme devant être une des trois ou quatre grandes puissances productrices du monde, la première peut-être dans le domaine métallurgique, par la richesse de ses gisements et de ses forces hydrauliques; si vous y ajoutez ses immenses possessions coloniales, elle dispose de possibilités de développement illimitées, qui lui permettent de ne céder la place à personne dans la concurrence économique. »

Parfait. Et le jour où la France sera entraînée, à l'égard des autres, dans la danse autour du Veau d'Or, le jour où elle sera hyper-industrialisée aux dépens de son industrie naturelle et foncière qui est l'agriculture, ce jour-là son équilibre sera rompu, on connaîtra alors une *crise française;* elle comptera des chômeurs par millions, comme les pays dont certains français envient peut-être la fausse prospérité, et elle passera par des secousses d'autant plus redoutables qu'on aura fait violence à son tempérament. L'industrialisme à outrance est une insanité dans un pays à faible natalité, où autant de forces que possible doivent être réservées à l'agriculture *intensifiée*, qui, selon des autorités compétentes, pourrait tripler le rendement actuel (1).

Ceci est du reste amplement reconnu par les promoteurs du vaste mouvement de retour à la terre qui se dessine actuellement et groupe les plus sains efforts pour le renouveau de la patrie française. Le programme en a été admirablement formulé par M. Chéron, ministre de

(1) En effet, sur vingt pays européens, la France n'arrivait, avant la guerre, qu'au neuvième rang pour les rendements en blé, avec 13 quintaux 6 à l'hectare, très loin derrière le Danemark (30 quintaux), la Belgique et les Pays-Bas (24 quintaux), l'Allemagne (20 quintaux 6).

l'agriculture, dans la séance de la Chambre des députés du 3 mars dernier.

De tout temps, a dit le ministre, le rôle de l'agriculture a été considérable dans notre pays. Aujourd'hui il est décisif. C'est l'agriculture seule qui peut nous permettre de panser les plaies de la guerre. Au moment où tant de problèmes nous assaillent à la fois, problème financier, problème économique, problème de la vie chère, c'est vers le sol, vers notre généreux sol de France que tous les regards et toutes les volontés doivent se tourner. S'il produit davantage, s'il nous permet de satisfaire la plupart de nos besoins sans recourir à des importations ruineuses, s'il nous donne les excédents nécessaires pour l'exportation, s'il multiplie les produits, s'il accroît le bien-être et diminue le taux de l'existence, il nous permettra de sortir des difficultés en face desquelles nous sommes.

C'est donc dans la protection, dans la sauvegarde de l'agriculture qu'est le salut. Nous convierons tous ceux qui comptent dans la nation *à une véritable croisade* en faveur du retour à la terre. Il faut apprendre à tous les jeunes Français non seulement la noblesse du métier d'agriculteur, mais les profits qu'ils peuvent retirer d'une profession où il leur sera plus facile peut-être que dans toute autre de conquérir le bien-être et l'indépendance.

Par bonheur les temps d'hyper-industrialisation sont encore loin, car j'ai pleine confiance dans le génie conservateur de la race. Suis-je donc un réactionnaire , puisque les mots et les idées ont tellement perdu leur sens qu'il est devenu un crime de lèse-démocratie d'approuver le désir de conserver, de préserver, de défendre ce qu'on possède de bon et éprouvé

comme tel. Pour moi, beaucoup de ce qu'on observe en France d'attachement aux habitudes anciennes, de méfiance envers les nouveautés, voire de routine, n'est que l'instinct très sain qui retient la France de s'engager dans la course aux abîmes qui emporte les autres peuples. La France, qui a trouvé son bonheur et son équilibre dans la *démocratie véritable,* basée sur les aspirations naturelles de l'individu, répugne à l'esclavage des usines dans une démocratie de camouflage, destinée à masquer la ploutocratie.

Voyez comme la démocratie française a su se développer jusqu'ici dans son petit bonheur bourgeois, et dans le libre jeu des capacités individuelles. Tout le monde sait que la stabilité sociale en France réside dans le fait que la grande industrie y est moins prépondérante que dans les autres grandes nations, et qu'elle est restée principalement agricole· Quant à la population urbaine, elle contient encore dans une plus large proportion que nul autre part des éléments exerçant des industries qu'on est convenu d'appeler de luxe, et qui permettent, et en certains cas exigent, le travail sur une échelle réduite, partant plus indépendant et plus personnel, mettant en jeu les qualités de fantaisie, d'ingéniosité et d'initiative.

D'après tout ce qu'on peut juger, l'avenir économique de la France devait être dans son agriculture et dans son industrie de luxe. C'est là qu'elle a gagné sa clientèle et la bonne règle commerciale conseille de travailler dans les voies ouvertes. Je prends le mot d'industrie de luxe dans le sens le plus large, comme l'industrie automobile, enfin tout ce qui exige la précision, le fini, l'élégance, le bon goût. Qu'on pousse à toute force l'activité française dans cette direction. Et mes industrialistes à outrance doivent reconnaître que ce n'est pas déchoir que de rester orfèvre ou ébéniste, plutôt que fabricant de clous ou raboteur de planches.

D'autant qu'il est loin d'être certain que la France puisse improviser les organisations et les méthodes déjà réalisées dans les pays à grosse industrie intense. Dans le domaine dont je parle, elle reste dans son champ d'expériences éprouvées· Mais avant tout elle sauvera ainsi, dans un temps de mécanisation universelle, ce capital social inestimable que représente l'ouvrier français, le premier du monde quand il n'est pas asservi à la machine et qu'on lui laisse le droit de libre création.

Ce jugement n'a rien d'exagéré, depuis trois siècles l'industrie d'art française est la pre-

mière du monde, il faut bien que l'ouvrier qui l'a créée soit un ouvrier d'élite exceptionnel. La raison en est, d'une part, que la Providence a doté ce peuple d'une qualité qui s'appelle le goût; d'autre part, que le français met dans son travail un amour et un soin émanant d'un tempérament ardent de créateur.



CHAPITRE II

LE BONHEUR DANS LE TRAVAIL

LE BONHEUR DANS LE TRAVAIL



Mon admiration pour l'esprit de travail chez l'immense majorité des français qu'il m'a été donné d'observer, est sans réserves et ne connaît pas de bornes. L'amour du travail, l'esprit d'économie, le culte de la famille, ce sont les trois piliers de la construction sociale la plus solide et la plus heureusement équilibrée que connaisse la civilisation moderne. Nulle part, en Europe, vous ne recevez une telle impression de contentement dans le travail. En Allemagne, productrice formidable, l'effort du travail paraît sans doute colossal, mais presque terrifiant, écrasant la molécule humaine sous la machine. En d'autres pays, récemment industrialisés à l'excès, on est frappé par le lourd mécontentement chargé de haine chez les ilotes de l'usine. Jamais la satisfaction du travail ne s'étale comme en France. C'est que, ailleurs, on

voit surtout le travail de fabrication en masse, qui en France est relativement cachée et réduite à certaines taches rouges sur la carte de l'industrie française. Ce qu'on en voit n'est guère plus réconfortant qu'ailleurs, et confirme cette vérité que la mécanisation est un péché contre le tempérament individualiste du français· Emprisonnez-le, comprimez-le de cette manière, il réagira et tombera dans une farouche exaspération.

Les allemands, dans leur culte inné de la discipline, peuvent se ranger sous le caporalisme industriel comme ils le faisaient sous le caporalisme militaire, mais il n'en va pas ainsi pour les français. En tous cas, le dilemme ne se pose pas encore. La grande majorité jouit d'un état social lui permettant de donner le spectacle du bonheur dans le travail. Ailleurs, vous vous dites : ici on travaille bien mais tout en grondant; on travaille uniquement sous la dure nécessité de subsister. En France, on travaille évidemment aussi pour le pain quotidien, mais autant par un véritable besoin de s'occuper activement et par l'amour-propre de se considérer comme quelqu'un de très fort dans sa partie.

Pendant la guerre, quelqu'un de mes proches disait à un camarade, soldat-paysan : « Pour-

quoi creuses-tu toujours comme ça, tu sais bien que ça ne sert à rien, et tu n'es pas en service commandé! » L'autre répondit : « Il faut que je fasse quelque chose, j'peux pas rester à rien faire, viens m'aider on va s'amuser. » Et il se fâchait tout rouge quand son camarade refusait de participer à un travail complètement inutile. La passion avec laquelle les paysans retournés à leur terre se sont mis à creuser et piocher est une des choses les plus émouvantes et dignes d'un chant d'Homère. L'ardeur des sinistrés des régions dévastées, sortant des caves où ils habitent pour remettre leurs champs en culture, est une manifestation d'énergie aussi tenace que leur résistance pendant la guerre, et procède de la même source : défendre et reconstruire « son bien ». C'est ainsi qu'en moins de trois ans après le cataclysme la terre française est déjà remise en rendement normal, malgré les milliers d'hectares encore en friche dans le Nord, et malgré la perte d'un million de cultivateurs. Et l'éternelle vérité me revient dans l'esprit que répétait volontiers mon vieux professeur d'histoire et qui frappait tellement notre imagination de collégiens : « La France est un pays qui a passé par les plus terribles épreuves mais qui se dis-

tingue par une capacité unique de prompt relèvement. »

Nulle part en Europe s'étale d'une manière aussi frappante, au grand jour, cette joie dans l'activité, cette vivacité amusée dans l'exécution soigneuse du travail. J'excepte la Belgique qui est un prolongement de la France. Ce qui charme et captive l'étranger à Paris, c'est, en plus de la beauté de la capitale, la vie intense de la rue qui donne en spectacle les habitudes et les soins de chacun, transportés en quelque mesure à l'air libre : terrasses des cafés, étalages des magasins débordant sur les trottoirs, boutiques d'alimentation largement ouvertes et coquettement parées; échoppes d'artisans, savetiers, petits tailleurs, rétameurs, raccommodeurs de toutes sortes, travaillant face au passant et mêlés directement au va-et-vient extérieur; marchands de marrons et de pommes frites dont les réchauds pétillent en plein vent, au coin des rues, enfin, tout un peuple de gagne-petits, ingénieux à se procurer son pain de mille manières, affairé, plaisant et plein de bonne humeur. N'oublions pas les petites voitures de fleurs et des quatre-saisons, qui parfois en longues files sur le pavé encombrent et

égaient les voies fréquentées de l'animation robuste d'un marché ambulant. Le tableau est le même dans toutes les villes de province. Le français y est tellement habitué qu'il ne se doute pas que c'est là un spectacle unique. Quand il vient dans les pays germaniques, anglo-saxons ou scandinaves, il est péniblement impressionné par la froide tristesse de la rue où les passants lui paraissent accomplir une solennelle promenade hygiénique entre des maisons dont les habitants ont défense de se montrer· L'énorme trafic de Londres et de Berlin fait songer au bouillonnement d'une machine sous pression, mais il n'a rien de l'animation spontanée et vivante de cette population parisienne dans ses jeux du travail. Le Midi offre, certes, des aspects de rue d'une animation fort pittoresque, mais d'un caractère tout autre, fait de nonchalance et d'insouciance, voire d'une négligence outrée, et on n'y sent guère ce fourmillement d'individus tendus avec une vitalité joyeuse vers l'effort ingénieux· Pour compléter votre impression sur ce petit peuple parisien en activité, entrez dans les succursales des grandes banques établies dans ce quartier populeux, vous verrez ces hommes en blouses bleues ou en manches de chemises, ces femmes nu-tête et en tabliers maculés, venus

tout droit de leur travail, pressés en rangs serrés devant les guichets, consultant les employés sur leurs placements, discutant actions et obligations à lots. Tous mes compatriotes, nouveaux venus à Paris, sont éblouis et charmés de cette animation aimable, de ce courage joyeux dans le travail, qui autre part paraît supporté comme la malédiction du Seigneur. Comment cela se fait-il que dans les autres pays on voie si relativement peu de cet heureux mélange d'activité et de prévoyance qui fait les visages réjouis de ces travailleurs français devant les guichets des banques?

Un élément de ce bonheur qui les rend satisfaits et polis est le gain, le fruit légitime de leur labeur, l'autre est la conscience d'un bon travail soigneusement accompli. Ces étalages si coquettement arrangés, si appétissants et alléchants sont l'expression de leur volonté de bien faire. Vous pourriez alléguer que leur coquetterie est un moyen d'attirer le client et qu'ils sont essentiellement l'expression d'un désir de profit. Mais je vais vous donner un exemple du désintéressement absolu du français dans son amour du travail. Voyez, autour de minuit et jusqu'aux premières heures du matin, les hautes charrettes des maraîchers des environs de Paris qui descendent lentement en

longues files les Champs-Elysées, tirées par de forts percherons, en route pour les Halles. Les légumes, têtes de choux et salades, bottes de carottes ou de navets, y sont soigneusement rangés en belle ordonnance symétrique, de façon à figurer d'énormes bouquets, comme pour un *corso* d'un nouveau genre. En tout autre pays, ils seraient jetés hâtivement pêle-mêle, entassés sans nul souci esthétique. Ici on dirait qu'ils vont se présenter devant un concours agricole et que chacun tend au premier prix. Pourtant ils ne seront négligemment aperçus que par quelques noctambules qui ne les regarderont pas, et aussitôt arrivés aux Halles, ils seront disloqués sans servir le moindre intérêt de réclame ou de présentation commerciale. C'est là, toute proportion gardée, l'expression du même amour désintéressé de bien faire qui animait les sculpteurs anonymes des cathédrales, fouillant pendant des années la pierre, créant des figures et ornements placés si haut que l'œil humain ne pourrait jamais discerner leur beauté.

Ce sont là des qualités qui expliquent comment le français est né, et devra rester, le premier ouvrier spécialiste du monde. Dès le dix-

septième siècle, la production française était dominante par sa supériorité de fini et de goût; elle imposait à l'étranger ses styles et ses modèles dans presque tous les domaines des arts industriels : tissus, reliures, bois, bronzes, ébénisterie, fer forgé, orfèvrerie. D'autres pays ont eu, certes, d'éminents artisans, mais de façon moins générale, et tous inspirés et formés par l'influence de la France. Visitez la province française et vous serez écrasé sous l'abondance incroyable des objets charmants qui ornent les coins les plus cachés des villes et des campagnes. Le magnifique art de la tapisserie est sorti d'Arras; le Nord de la France et les Flandres françaises (Vallonie) en sont la patrie. Cette production, d'une richesse et d'une beauté incomparables, constitue le plus riche trésor qui, dans le domaine des arts appliqués, ait jamais été créé pour la joie des yeux. Mais l'excellence du travail français remonte plus haut dans l'histoire, elle s'est manifestée dès la première formation de l'âme française, elle a réalisé alors la plus sublime expression de l'idéal humain, ces cathédrales gothiques et ces innombrables églises qui couvrent la France jusque dans les plus humbles bourgades. En réfléchissant à ces multitudes de sanctuaires fleurissant sur le sol français, en méditant sur

leur structure noblement conçue et sur leur ornementation toujours délicatement ouvragée, souvent fouillée avec une richesse extrême, on reste confondu devant l'effort inouï donné pendant ces trois grands siècles constructeurs (XIe au XIIIe) par un peuple de travailleurs. Le pays se couvrait aussi vers la même époque de milliers de châteaux féodaux dont seule une minime partie subsiste encore. D'après le savant professeur André Michel, à peine un centième de l'œuvre gigantesque du moyen âge nous est resté. A cette époque, la France ne comptait que dix à douze millions d'habitants; si on calcule ce que ces constructions représentent de millions d'heures de travail, on est tenté d'imaginer que la France tout entière était un peuple de maçons et de tailleurs de pierre. Cette contrée est la plus riche en monuments historiques qui soit au monde, on peut donc conclure que nul peuple n'a montré une pareille ardeur au travail.

⁂

Cette même ardeur se retrouve dans tous les métiers, elle est à la base de tous les efforts et elle les ennoblit. Oui, même elle pare d'une sorte de dignité, voir d'esthétisme, les tâches

les plus frivoles et jusqu'aux plus triviales.

Je dînais dans un grand restaurant parisien — et un des bons — avec un confrère américain. Naturellement, il ne comprenait rien de ce qu'il mangeait, il avalait ces chefs-d'œuvre culinaires avec autant d'indifférence qu'il l'eût fait pour des légumes cuits à l'eau, et les nuances d'un vieux Bourgogne lui étaient si peu sensibles qu'il l'eût volontiers renforcé d'une bonne ration de whisky. Cependant l'atmosphère de l'endroit lui procurait une fort agréable sensation, mais une sorte de puritanisme revêche l'incitait à considérer ces frivolités avec une pointe de dédain·

— Avouez donc que nos amis français sont bien matérialistes et terre-à-terre, fit-il. Regardez ces soins extrêmes apportés à une fonction aussi grossière que celle de se nourrir. Chez nous on mange vite et on va à ses affaires. Regardez ce maître d'hôtel qui présente ses plats comme si c'était le Saint-Sacrement. Est-il possible de glorifier ainsi avec adoration un morceau de viande!

— Mon ami, lui répondis-je, vous vous méprenez ici, comme sur à peu près tout ce que vous observez et qui vous choque dans la vie parisienne. Ce digne serviteur ne met pas tant d'onction à son service par convoitise de gour-

met et désir de lécher la cuillère. Il est certainement tout à fait blasé par l'habitude de cette nourriture succulente ainsi que les pâtissiers qui, comme on sait, détestent les gâteaux. Et le « chef », là-bas dans les cuisines, est presque écœuré par le fumet raffiné de ses plats. Néanmoins, il les soigne amoureusement pour l'honneur de l'art qu'il exerce. Ce solennel et familier maître d'hôtel présente ces merveilles, non dans l'animale volupté d'une contemplation gastronomique, mais avec le respect quasi-religieux dû à un chef-d'œuvre d'invention et d'exécution parfaite où se combinent une intuition géniale et de longues recherches scientifiques. Quand vous ne le goûtez pas, il vous considère dans son for intérieur comme un « barbare ». Il n'a pas tout à fait tort, puisque vous ne concevez pas tout ce que cela représente de soin patient, d'esprit ingénieux et de conscience dans son métier. Ce matérialiste est à sa manière un idéaliste. Obligé de choisir un métier humble, il a su y porter un intérêt d'ordre intellectuel, en visant au mieux et en y mettant tout son amour-propre. Il a l'ambition de devenir le premier dans sa profession, et il se solidarise avec cette vieille maison d'illustre renom. Sa dignité vient de ce qu'il se respecte

lui-même comme étant le gardien de ces traditions vénérables.

Ainsi tant d'étrangers se trompant à des apparences superficiellement interprétées imputent à frivolité ce qui est au contraire l'indice d'une application sincère et d'un intérêt profond apportés par l'homme à sa tâche quelle qu'elle soit. Paris, ville de luxe et de plaisirs, provoque les jalousies et les blâmes des puritains qui ne lui pardonnent pas l'élégance de ses défauts· On pourrait leur dire aussi : « Vous êtes jaloux parce que vous vous savez plus paresseux et moins intelligents ».

Je fais une exception pour mes compatriotes suédois qui n'ont rien du puritain mais éprouvent une joie rabelaisienne à jouir sans arrière-pensée de tout ce qui est bon. Ils arrivent à quatre en auto, dans une de ces excellentes auberges de province que le Club des Cent nous conserve encore et qui n'ont pas leur pareille dans le reste du monde. Ils trouvent un Chambertin remarquable et en demandent encore. Alors le patron, d'un air réprobateur : « Mais, messieurs, vous en avez déjà bu deux bouteilles! » Il se fit tirer l'oreille pour redescendre à la cave. Il vendait pourtant ce vin fort cher et avait tout intérêt à satisfaire des clients qui regardaient si peu à la dépense. Mais ses

traditions de noblesse culinaire et de sage économie étaient plus fortes que son intérêt. Il était choqué de voir ingurgiter si nonchalamment son vin le plus précieux qui devait être humé et dégusté à petits coups au moment culminant du repas.

Dans le domaine de l'art culinaire, la France offre une variété inimaginable de plats savamment combinés, et chaque région et presque chaque ville possède sa spécialité digne de figurer dans la cuisine des anges. Là où les autres peuples ont stupidement fait bouillir la marmite pour remplir le ventre, les cuisiniers et les cordons bleus et tout simplement les humbles ménagères se sont penchés sur leurs casseroles avec l'ardeur des recherches et des combinaisons du savant.

Je séjournai quelques semaines dans le Jura, à quatre kilomètres de la frontière, et j'y trouvai la vieille savoureuse cuisine française, mais ayant traversé la frontière, je tombai sur la plus plate cuisine suisse. Deux régions de produits exactement pareils, habités par la même race, parlant la même langue et pourtant une différence radicale existait entre les deux côtés de cette ligne frontière idéale; d'un côté négligence et paresse d'imagination, de l'autre application et esprit d'invention. Du

côté de la frontière française, on était resté dans l'atmosphère qui excite la faculté créatrice, de l'autre côté on était demeuré dans celle qui l'assoupit. Il est bien connu qu'une modiste parisienne transportée dans une capitale étrangère perd ses doigts de fée car sa fantaisie légère ne peut être nourrie que par l'ambiance natale; ce phénomène paraît naturel quand il s'agit de distances de milliers de kilomètres, et de races foncièrement différentes, mais il est curieux de constater que le simple passage d'une frontière suffit à le produire. Puisque nous sommes dans le domaine culinaire, notons un petit fait, mais significatif: les peuples anglo-germaniques jettent comme inutilisables les parties des animaux de boucherie qui ne sont pas de viandes pures, mais le français tire parti de tout et crée de ces morceaux dédaignés des plats exquis entre tous : riz de veau à l'oseille, rognons en brochette, pieds de mouton à la poulette, tête de veau à la vinaigrette, tripes à la mode de Caen, etc...

Nous avons ici un exemple frappant de cet esprit de recherche scientifique appliqué partout, même dans le détail le plus trivial. C'est aussi une preuve de la diffusion dans toutes les classes sociales des qualités subtiles de l'in-

telligence, qui ailleurs ne sont que le panache d'une élite, mais qui en France imprègnent jusqu'aux plus humbles.

Ainsi donc, la France et particulièrement sa capitale sont devenues la patrie de la production la plus raffinée, c'est-à-dire la plus amoureusement fouillée et la plus profondément conçue. Elles le sont devenues de par la vocation irrésistible d'un peuple amoureux de son œuvre. Paris, ville des élégances, l'est moins par l'impulsion d'une classe dirigeante jouisseuse, que par ce fait que ses habitants ne peuvent créer que des élégances· Force était que ces dirigeants se formassent sur le peuple et fissent usage de ces fruits savoureux qui croissent naturellement sur le sol français, tandis que, autre part, ils sont des produits de serre chaude. Dans des pays moins favorisés par la nature le procédé est contraire : l'affinement descend des hautes classes cultivées vers les couches profondes de la nation qui ne se laissent pénétrer qu'avec infiniment de lenteur.

En conséquence, la France et Paris sont condamnés à rester essentiellement producteurs des objets dits de luxe et d'élégance, ce qui fera toujours crier à la frivolité par les puritains

qui n'admettent pas le décor du plaisir et qui sont trop lourds pour comprendre que les créations de beauté exigent justement les qualités les plus sérieuses dans la conception et dans l'exécution. Sans empiéter sur le domaine des économistes et sans m'enfoncer dans les statistiques, j'ose avancer comme une vérité indiscutable que les industries de luxe sont le domaine naturel de la France, et qu'elle ne peut apporter trop de soin à y défendre sa supériorité. Qu'on ne sous-value pas son rendement commercial et qu'on songe qu'une petite modiste parisienne peut dans un tour de main transformer un morceau de paille en un chapeau de trois cents francs, quand sa concurrente étrangère n'en fait qu'un objet sans charme, qu'elle ne vendra pas le quart. Une statistique que je crois exacte estime à vingt milliards par an les sommes que l'étranger laisse en France, tant par sa consommation sur place que par les objets qu'il emporte.

Cette ambiance vivifiante de Paris est reconnue par tous les étrangers avec étonnement et reconnaissance. C'est pour eux une sorte de phénomène moitié physique et moitié psychologique, cette ivresse légère de l'air de Paris qui rend le travail si facile. Tous les universitaires sont émerveillés de la somme de travail

fournie avec une aisance apparente par les étudiants en Sorbonne· Ces étrangers me disent : « On travaille mieux à Paris qu'autre part, je viens ici pour y terminer une œuvre importante; l'atmosphère intellectuelle de Paris est un tel facteur d'énergie! »

Et je me demande si, en recherchant le secret du bonheur français, on ne doit pas mettre à la première place cette passion impérieuse du travail?



CHAPITRE III

QUELQUES VERTUS NATIONALES

QUELQUES VERTUS NATIONALES



Il est peut-être hasardeux de trop généraliser dans les jugements qu'on porte sur un peuple. Néanmoins, il existe pour chacun une série de qualités typiques dont on peut dire que l'exception y confirme la règle. C'est ainsi qu'on distingue chez l'allemand, l'anglais, etc., certains traits de caractère prédominants, universellement reconnus comme tels, et qui subissent victorieusement l'épreuve d'un examen attentif.

Si un journal organisait un concours pour déterminer par exemple les sept qualités maîtresses du français, voici la liste que je proposerais :

1° *Finesse et compréhension rapide.*
2° *Sociabilité courtoise et humaine.*
3° *Esprit de famille.*
4° *Individualisme et amour-propre.*

5° *Ténacité.*
6° *La pratique de l'épargne.*
7° *Le culte de la femme.*

Dans cette brève nomenclature, le dernier terme a besoin d'être complété. J'entends par cela le besoin qu'a le français de la société des femmes et d'en rechercher la tendre affection comme le plus précieux ornement de sa vie. Cet instinct est tellement impérieux chez lui qu'il a donné naissance à une innombrable littérature amoureuse et fait par excellence du français le type de l'adorateur de la femme. J'aborderai plus loin ce sujet infiniment complexe qui a donné lieu à des interprétations si étroites et si fausses. Pour le moment, je formulerai seulement cette courte maxime : *Grâce à cet instinct profond et délicat, le français est celui qui a réalisé la plus harmonieuse communion entre les deux sexes.*

Il est encore un point sur lequel je veux m'expliquer d'abord. On sera peut-être surpris, et surtout à l'étranger, de me voir placer la *ténacité* au premier rang des qualités françaises· Pourtant c'est elle qui a gagné la guerre et qui fera « gagner la paix » ; c'est elle qui est la raison profonde de tant de phénomènes de la vie et de l'histoire françaises, attribuées souvent à son contraire; et elle explique aussi cer-

tains défauts, quand la ténacité devient de l'entêtement.

Arrivé très jeune à Paris, j'y fus bientôt marié à une française et introduit dans la vie intime des familles, où si peu d'étrangers réussissent à pénétrer, et qu'ils sont dans l'impossibilité d'observer de leur hôtel. Ce qui me frappa d'abord fut l'extrême sérieux dans la conduite de la vie, faite de travail, de ponctualité et de sobriété, sous des manières très gaies et aimablement sociables. Je vis des hommes qui luttaient toutes forces tendues pour la sécurité de la famille et pour sa montée sociale, associés à des femmes d'apparence coquette qui apportaient un admirable sens d'économie à l'administration de leur ménage tout en les secondant au dehors par leur entente pratique des choses. Ce que l'étranger a tant de peine à comprendre, c'est que l'énergie et la capacité peuvent revêtir, comme en France, des dehors aimables et gais; l'homme d'action ailleurs doit être marqué, pour inspirer confiance, de puritanisme ou de brutalité; on ne s'imagine pas les magnats de l'industrie allemande ou anglo-saxonne ayant des façons familières et de belle humeur comme en ont leurs collègues français, capables néanmoins d'autant d'âpreté au gain.

J'ai pu rencontrer, dans ces milieux français,

pas mal d'égoïstes, voir d'arrivistes forcenés, mais infiniment peu de non-valeurs. Ils me paraissent même rares parmi les bohèmes, qui me semblent plutôt adopter les idées subversives comme moyen d'arrivisme. Et ce qui domine dans cet effort universel vers le mieux-être, c'est chez le français la *persévérance.*

On ne peut pas trouver plus d'esprit de suite et de continuité que dans sa manière d'orienter et de diriger sa vie. Il est relativement fort rare de le voir interrompre et changer sa carrière. Sa vocation se dessine dès la sortie de l'enfance, et les parents l'y dirigent d'une main ferme· Il s'habitue de très bonne heure à viser le but lointain. Son existence se développera selon des règles immuables et des dates d'étapes fixées d'avance : à tel âge le mariage, avec tant de dot, à tel autre le ruban rouge, à tel autre la retraite, avec fortune arrondie. Le petit commis épicier met de l'argent de côté sur son premier mois de gages, il calcule que dans tant d'années il pourra s'établir à son compte, et tant d'années après se retirer, fortune faite. En tous les pays du monde on trouve de tels exemples, mais ils y sont l'exception, tandis que, en France, comme on sait, l'art de l'épargne constitue la règle. Or, la capacité de ramasser franc à franc une fortune durant le cours d'une vie,

est éminemment l'expression de la ténacité persévérante.

Cette qualité, vous la voyez animer les luttes politiques, non plus alors sous la forme de la ténacité patiente, addition d'innombrables petits efforts, mais de l'obstination violente et passionnée. C'est le cas pour les groupes et les clans politiques, s'acharnant avec une férocité sauvage contre tel chef haï du parti adverse, défendu du reste avec autant d'acharnement par les siens; ou quand ces partis s'obstinent dans des luttes stériles, inspirées par une sorte de mysticisme dogmatique, se passionnant pour des questions de doctrine pure qui ne renferment aucun intérêt réel et pratique, et ne font pas avancer d'un pas la solution des problèmes sociaux ni la marche des réformes administratives et économiques, nécessaires au relèvement du pays. Ainsi pendant les douze premières années du siècle, l'anticléricalisme absorba une grande partie des forces vives, reléguant au second plan des problèmes autrement impérieux; ici, la ténacité se transformait en un entêtement obstiné par la faute de l'amour-propre devenue idée fixe. Mais le cas typique d'une telle transformation se trouve dans l'affaire Dreyfus. Elle posait évidemment un problème de la plus haute portée morale, bien

digne de passionner les consciences et elle fit surgir un cas de psychose collectif extrêmement intéressant à étudier, et dont la cause profonde se trouve dans cet entêtement. Elle donna lieu à des luttes où l'on vit des personnes estimables nier l'évidence même dans leur obstination à ne pas reconnaître une indiscutable erreur pour ne pas permettre à l'adversaire de marquer un point. Par une auto-suggestion véritable ils furent de bonne foi dans la mauvaise foi.

Dans la ténacité française, la base même est l'amour-propre, et le fruit du mariage de ces deux qualités est une aversion naturelle à reconnaître qu'on s'est trompé. Cet entêtement dans l'erreur n'est pas un défaut particulièrement français; nous voyons les allemands aussi obstinés à ne pas reconnaître leur tort; mais il existe aussi chez le français et c'est seulement dans le cas où la ténacité devient obstination d'amour-propre que cette dernière l'emporte sur le judicieux bon sens qui dans les circonstances habituelles règle la vie des français.

Cette ténacité s'exprime dans le conservatisme français, tenace à conserver les traditions et les habitudes. Que trouve-t-on au fond de cet esprit conservateur: le sens prudent de la vie qui dit que le mieux est l'ennemi du bien! Le

fait aussi que la situation de chacun est généralement satisfaisante, ou tout au moins tolérable, rend beaucoup moins urgent le désir ou le besoin de changer. L'esprit de famille extrêmement développé fait que le père, préoccupé avant tout de l'avenir de ses enfants, dont il considère en lui-même la courbe ascendante, craint tout risque et tout dérangement du plan social. Enfin, le français se trouve, relativement aux autres peuples, en possession d'une telle somme de bien-être matériel et de cette liberté individuelle qu'il estime au-dessus de tout, qu'il est bien plus préoccupé de conserver ces bienfaits que de les risquer en courant après des chimères. Je ne méconnaît nullement le besoin légitime qu'ont d'autres peuples de pousser aux transformations nécessaires pour atteindre au même niveau; ainsi, par exemple, le morcellement des grands domaines du centre et de l'est européen, selon la formule de la Révolution française, opération pour eux sans doute inévitable pour réaliser la stabilité sociale dont jouit la France moderne.

Mais dans cette Europe nouvelle en travail d'enfantement, un élément de conservation et de sage expérience est indispensable pour ne pas tomber dans la perdition du chaos où la Russie s'est plongée. Ainsi compris, ce terme de

conservatisme, qui fait bondir d'horreur les trop pressés, représente la fixation salutaire des éléments vitaux de la civilisation. C'est à ce point de vue que l'exemple de la France mérite d'être médité.

Je sais que mes amis « de gauche » n'aiment pas beaucoup qu'on prône devant l'étranger des qualités qui risquent d'être classées sous l'effroyable étiquette de *réaction*. Pourtant, ces qualités existent de manière aveuglante, chaque étranger un peu observateur les constate, il est vain d'essayer de les cacher. Il est plus utile de tâcher d'expliquer le véritable caractère de cet esprit de conservation, composé de bon sens et de mesure, et producteur d'harmonie sociale.

Dans cet esprit de conservation, il y a la prudence, il y aussi la ténacité. Celui qui connaît bien le français est frappé de voir combien *il tient*, passionnément, à ses habitudes, ses traditions, ses préjugés, son foyer, ses meubles, ses souvenirs de famille. Nombreux sont les français qui refusèrent d'abandonner leur demeure à l'approche de l'ennemi, pour la raison qu'ils voulaient rester là pour protéger leur maison et leurs meubles. Ils y tenaient plus qu'à leur peau. Je connais deux jeunes filles qui possédaient un assez beau mobilier ancien à Nancy; elles se trouvaient chez des parents à Paris; à

la nouvelle que le bombardement faisait rage sur leur quartier à Nancy, et que la maison voisine s'était écroulée, leur inquiétude pour leur mobilier ne connut plus de bornes, elles s'embarquèrent avec mille difficultés pour la ville lorraine, voyageant plusieurs jours dans des trains de ravitaillement, se jetèrent dans la fournaise et réussirent à mettre en lieu sûr leur cher mobilier, et rentrèrent radieuses à Paris. Elles n'avaient pas tremblé pour leur propre vie, mais uniquement pour leurs objets familiers. C'était certainement bien moins pour la valeur matérielle que pour la somme de souvenirs d'enfance et d'affection qu'ils représentaient. Elles *y tenaient* jusqu'à l'héroïsme.

De même le français se cramponne, dans son sol, dans ses habitudes, ses traditions, dans le souvenir des siens. Il y est comme vissé, il ne s'en laisse pas arracher. L'allemand ne demande qu'à se répandre dans tous les pays de la vaste terre, il y va joyeusement et s'y plaît mieux que chez lui; le français ne s'expatrie que contraint et forcé. Sa patrie le retient, non seulement par sa douce atmosphère, mais par tous les fils invisibles de son âme.

Aussi, on ne le change pas. « Nous sommes comme nous sommes, on ne nous change pas. »

Mais la grande guerre elle-même est un

exemple si extraordinaire de ténacité qu'il n'est pas besoin d'autre preuve. Or, cette qualité de l'âme française était tellement ignorée à l'étranger qu'on y entendait les soi-disant connaisseurs de la France prophétiser d'un ton péremptoire : « Tout dépend du premier choc; si les français sont victorieux, ils seront irrésistibles et marcheront sur le Rhin, mais s'ils essuient une défaite dès le début, ce peuple mobile perdra confiance et ira au désastre. »

Mon intuition, fruit de mille expériences de ma vie en France, me donna au contraire une foi inébranlable dans cette ténacité française, méconnue à l'étranger, et qui pour moi devait finir par l'emporter. « On les aura », ce fut le mot d'ordre qui passa de cœur en cœur, cri de guerre des âmes solides comme le rocher. Si les allemands, toujours mauvais psychologues, s'étaient doutés de cette qualité dominante chez leurs adversaires, il ne s'y seraient pas frottés. Je me souviens toujours d'un mot ingénument orgueilleux d'un petit soldat blessé, à l'hôpital suédois : « Ils ne savaient pas à qui ils avaient à faire. »



CHAPITRE IV

LA SAGESSE ESSENTIELLE

LA SAGESSE ESSENTIELLE



Aucun peuple ne possède au même degré que le français le sens de la prévoyance économique et l'amour de l'argent non point pour l'argent lui-même, ni pour les jouissances, ni surtout pour la puissance qu'il procure, mais comme facteur d'indépendance individuelle.

La conception économique des français est la plus saine et la plus inoffensive qui soit, tandis que la conception des autres grandes nations qui tend à l'accaparement des marchés du monde porte en soi le germe des rivalités inconciliables.

On connaît l'éternelle litanie : le commis-voyageur français ne se montre nulle part, tandis que l'Allemagne inonde le monde du sien. C'est pourtant par ce dernier procédé qu'on se rend importun partout et qu'on finit par dresser l'univers contre soi.

L'intensité industrielle et commerciale de l'Allemagne poussée à un délire de conquête économique eut pour effet de liguer les nations contre ces appétits insatiables. Mais personne n'eut la pensée d'encercler la France qui, économiquement, ne menaçait aucun peuple.

La France fut-elle pour cela moins riche, moins heureuse et moins forte? Nullement, car son sol admirable, son esprit d'épargne, son labeur patient entre ses propres frontières, l'avaient rendue si prospère qu'elle était devenue le banquier du monde entier, et qu'elle put, de son superflu, gâcher vingt milliards prêtés à la Russie. Il est évident que maintenant, saignée à blanc comme aucune autre nation, il lui faut des réparations : C'est la justice et c'est nécessaire. Mais pour la part de restauration qu'elle doit accomplir elle-même, la France, restant fidèle à ses anciennes méthodes d'économie et de travail — appliquées bien entendu au progrès moderne — accomplira son relèvement aussi sûrement qu'elle le fit après les dévastations des guerres de Religion comme après les guerres de Napoléon.

Et la France seule, grâce à ses ressources naturelles et à son peuple laborieux, peut le faire sans entrer en rivalité destructive avec personne.

Toutes les accusations d'impérialisme portées contre la France sont des inventions où l'ignorance se dispute à la mauvaise foi, dirigées contre un peuple qui ne veut pas sortir de chez soi. Ma conviction est que ce trait dominant du tempérament français : le goût de s'enfermer lui-même dans une ignorance presque touchante des mentalités diverses des autres peuples restera indéracinable en lui, et par cela même enlèvera à la France la capacité de rivaliser avec les grandes nations d'hégémonie économique, dans leur course aveugle vers de nouvelles catastrophes.

Trotzky, en ricanant, aurait qualifié le patriotisme français de « provincialisme ». Ainsi parle le pape actuel de l'impérialisme. Contre l'internationale rouge de Moscou, comme contre un retour de l'impérialisme militariste prussien, la France devra dresser son « provincialisme » protecteur qui ne peut menacer personne. Le patriotisme français est, par définition, respectueux des libertés d'autrui, il se sent solidaire avec toutes les légitimes aspirations nationales, et si les idées du patriotisme français gagnaient le monde, elles constitueraient le plus efficace contrepoison à tous les impérialismes.

Au lieu qu'elle ait à courir chez les étrangers

ceux-ci viendront chez elle, et la France, dans sa nouvelle prospérité saine et solide, pourra résider entourée d'une splendeur intellectuelle incomparable, gardant toujours son prestige politique comme grande puissance continentale dont les armes peuvent fournir la balance du monde.

On me taxera de vues étroites accusant mon défaut d'admiration pour l'intensification de la production et des échanges internationaux, qui selon certains constitue le critérium de la valeur d'une nation, et la mesure de ce qu'ils appellent le *progrès;* cependant tout homme qui pense nourrit une crainte réelle qu'on aille vers rien moins que la destruction de la civilisation européenne, et ceci essentiellement par ces aveugles forces égoïstes, dans leur exaspération due à cette intensification tant vantée.

Ainsi le progrès va son chemin impitoyable, en bien et en mal; on s'est habitué à appeler le cours des choses du nom magique du Progrès, comme si fatalement tout ce que le temps amène était bon, et on s'imagine naïvement être en « progrès » quand on entre dans un processus qui conduit vers la ruine périodique

de ces civilisations qui disparaissent tour à tour.

On s'était étonné que les guerres puissent éclater en notre temps « si éclairé », on ne se rendait pas compte que notre fameuse civilisation accomplissait des « progrès » uniquement dans le sens matériel, et s'était lancée dans cette voie avec une énergie qui ne faisait que développer les égoïsmes.

Jamais, à aucune époque, les appétits de lucre et de la concurrence effrénée ne se sont fait sentir plus impérieusement qu'à nos jours et, par conséquent, jamais les causes de conflit n'ont existé aussi nombreuses à l'état latent.

Bismarck avait entrevu l'avenir de son pays sous la forme d'un développement agricole; fut-ce un progrès, ce mouvement peut-être irrésistible d'industrialisme à outrance qui a mené l'Allemagne là où elle se trouve en plongeant en même temps l'Europe entière dans le deuil et dans la ruine?

Qui peut féliciter l'Angleterre d'avoir abandonné la culture de son sol pour concentrer sa main-d'œuvre dans les usines? Elle n'a que sept semaines de céréales devant elle, et elle meurt de faim si la route des mers ne reste pas libre. Elle ne produit même pas un tiers de ce

qu'il lui faut pour vivre. Elle produit tout juste assez de subsistance pour deux jours par semaine et dépend, pour les cinq autres jours, de ce qu'elle fait venir de l'étranger. Ses secousses sociales, ses chômeurs par millions, toute sa profonde détresse n'est-elle pas la punition logique de ce crime de lèse-humanité qui a refusé les moissons à la terre que la Providence lui avait donnée pour nourrir les hommes?

Qui peut soutenir un instant que l'agrément du tourisme ou l'utilité postale de l'aviation comptent d'un grain auprès du danger certain des feux du ciel qui dévoreront les cités dans les guerres futures?

Vous tremblez déjà devant la vision des races jaunes ou noires organisées et armées à l'européenne, jetant leurs hordes sur notre vieux continent!

Qui les a arrachées à leur torpeur naturelle, dessillé leurs yeux qui nous ignoraient, si ce n'est nos industriels et nos mercantis, dans leur criminelle âpreté du lucre, vendant des armes qui pourront servir à notre destruction?

De même les ploutocraties qui gouvernent le monde n'hésiteraient pas, dans leur soif inextinguible de concessions pétrolifères et autres, à remettre sur pied le bolchévisme

mourant, transformé déjà en nationalisme exaspéré. Il semble que la passion de l'or, caractéristique de notre époque, soit pareille à celle de l'opium ou de la morphine, dont le malheureux dément exige encore et encore, tout en sachant que la mort est au terme.

Voyez l'industrialisme exalté comme facteur de progrès et de bien-être! Aujourd'hui des millions d'ouvriers chôment en Angleterre et en Amérique, des centaines de mille dans d'autres pays victimes du change élevé, mais, si le mark remonte, les ouvriers allemands seront à leur tour menacés de mourir de faim.

On parle de *reconstruire l'Europe.* Mais qu'est-ce qu'on entend par là? Simplement trouver des débouchés aux nations livrées au démon de l'industrialisme. Tâche probablement impossible, car l'Europe appauvrie ne pourra pas absorber cette masse de produits manufacturés qui étouffe en ce moment les pays à surproduction à vide. Il est temps qu'on apprenne qu'un pays ne vit pas longtemps de la machine, qui finit par le dévorer lui-même. Car, quand on a commencé à surproduire, il faut continuer dans cette course vertigineuse, pour rémunérer le capital, améliorer sans cesse le machinisme, nourrir les ouvriers qu'on a arrachés du sol, et payer à l'étranger leur sub-

sistance qu'on ne produit plus, de sorte qu'à la fin, il faut acheter des marchés avec son propre sang.

L'aboutissement logique de notre industrialisme surchauffé serait donc l'inévitable catastrophe. Intensifier, pour sauver notre civilisation, le mal même qui la détruit, est une étrange conception. Les socialistes mettent le mal au compte du « capitalisme », et je suis de leur avis, en tant que capitalisme signifie ploutocratie. Néanmoins, le socialisme d'Etat, se servant du même outillage, deviendrait, tout comme le capitalisme, le prisonnier de la machine, qui le conduirait à la même issue fatale.

Les grands trusts de la ploutocratie poussent à la production de stocks immenses que l'humanité ne peut pas consommer, il s'en suivra forcément des conflits armés pour obliger certains voisins à absorber ces stocks.

Nationaliserez-vous les trusts ploutocratiques en socialisme d'Etat? Cela conduira à « *casquer économiquement* les démocraties, c'est-à-dire à transformer tous les pays en des citadelles où les masses qui commanderaient pourraient être aussi âpres dans leurs revendications, aussi animées, sinon plus animées, de l'esprit d'agression que les magnats

qu'elles auraient détrônés ». (J. Caillaux : *Où va la France? Où va l'Europe?*)

Partout où l'on regarde le soi-disant progrès, autrement dit le phénomène naturel et inévitable d'évolution, présente alternativement son double aspect de bien et de mal. Rien ne peut arrêter l'esprit humain dans sa recherche des secrets de la nature, mais les appétits humains s'emparent des découvertes du savant pour en faire des instruments de la concurrence destructive, tout comme les Eglises se sont emparées des sublimes vérités de Jésus de Nazareth pour en faire des instruments de puissance temporelle.

Dans la civilisation contemporaine, qui prétend éteindre les étoiles du ciel, on cherche en vain la force spirituelle régulatrice de cette concurrence inhumaine. Je ne vois guère que la conception économique des français comme une consolation et offrant un exemple à suivre. Hélas, il ne sera point suivi; puisse du moins cette conception continuer à conserver aux français leur équilibre privilégié!

Elle ne procède, certes, d'aucun idéalisme mystique, elle a, au contraire, au premier jugement superficiel, un caractère tant soit peu pro-

saïque et terre à terre; mais elle est le fruit de la sagesse quotidienne, du bon sens, d'une philosophie souriante, d'une longue habitude des richesses que ne connaissent pas les peuples moins favorisés; elle est, enfin, un des traits les plus caractéristiques de cette qualité éminemment française : *La mesure.*



CHAPITRE V

PRÉVOYANCE COMME FACTEUR D'INDÉPENDANCE

PRÉVOYANCE COMME FACTEUR D'INDÉPENDANCE



En effet, dès que l'étranger pénètre dans la vie française, il est frappé d'y observer des habitudes d'économie continues et qui lui semblent excessives. Ceci se rencontre dans toutes les classes et dans toutes les circonstances et prend dans ses manifestations extrêmes, comme chez les vieux paysans, des allures parfois d'une dureté antique, parfois d'un relief digne de Molière.

On en rencontre, dans la bourgeoisie d'ancienne couche, de ces phénomènes qui paraissent des tirelires ambulantes plutôt que des êtres vivants, tellement ils ont été absorbés toute leur vie par leurs fonctions d'instruments économisateurs, destinés, semble-t-il, à reverser périodiquement leur contenu dans les emprunts de l'Etat.

En général, cependant, l'esprit d'économie ne va pas jusqu'à exclure un profit sage et modéré des agréments de la vie.

L'économie française, quand on l'observe de près, apparaît comme une méthode persévérante d'utilisation des moindres choses, autre part négligées, et d'innombrables petites épargnes sur de menus frais. Cette méthode est dirigée par la femme française, avec une telle patiente ingéniosité que ces économies ne diminuent guère sensiblement le confort de la famille.

Car, à vrai dire, le français semble se priver relativement peu en fait de bien-être et de plaisirs modérés. Sa nourriture est large et succulente, ceci presque à l'excès en province. Nulle part au monde, on ne mange aussi bien que dans la province française, les tables d'hôte quotidiennes y sont servies comme seulement les repas des fêtes dans les autres pays, et à cette table d'hôte vous voyez comme pensionnaires des gens à peine aisés : officiers, professeurs, petits fonctionnaires. Cette abondance a certainement diminué depuis la guerre, mais elle tend à remonter à l'ancien niveau, à mesure que la production agricole redevient normale. Les exigences de la classe ouvrière quant à une nourriture opulente sont

extraordinaires, chaque étranger peut s'en informer près de sa « femme de ménage », femmes d'ouvriers qui pendant la crise domestique remplacent ou suppléent les domestiques à demeure; elles sont beaucoup plus difficiles que leurs maîtresses sur la quantité comme sur la délicatesse des aliments. Un ouvrier dépense plus pour déjeuner au restaurant qu'une famille bourgeoise n'assigne à son fils, étudiant en Sorbonne, pour le même repas. Aussi ce n'est pas chez les prolétaires industriels qu'on fait des économies, mais chez les autres classes qui forment la grande majorité.

Les français habillent leurs femmes beaucoup plus richement que ne font les autres nations. Mais les hommes, en revanche, sont eux-mêmes plus modestement vêtus, ce qui constitue la preuve la plus tangible de leur dévouement envers leurs compagnes.

On pourrait dire qu'ils économisent sur leur loyer, au moins à Paris, où ils se contentent d'appartements relativement exigus. Mais ils dépensent considérablement pour leurs mobiliers, se créant des petits nids confortables. Leur goût pour le mobilier de prix se rattache du reste à leur esprit d'économie puisque, d'une part, le fait qu'ils ont de l'argent de côté leur permet d'acheter plus facilement de jolies

choses et que, d'autre part, un riche mobilier représente une valeur qui ne passe pas.

Leur raisonnement est le même quand ils couvrent leurs femmes de bijoux.

Pour leurs plaisirs, ils montrent évidemment une assez grande modération. On se plaint en France que le monde des petites gens se rue au cinéma et pourtant la statistique prouve que dans les autres pays le nombre de ceux-ci est beaucoup plus élevé proportionnellement à la population.

Le français demande à s'amuser moins souvent, mais quand il en sent le besoin, il le fait assez largement; il donne à dîner moins souvent, mais ces dîners sont soignés. En somme, sa vie ne paraît pas étriquée, et on s'étonnerait qu'il puisse réaliser d'aussi fortes économies si on ne savait pas que celles-ci sont le fruit d'un art parfait d'éviter le gaspillage et le coulage sous toutes leurs formes, ainsi que de restreindre la vie coûteuse du dehors.

Avant le siècle dernier, les français n'avaient pas cette réputation particulière de sagesse bourgeoise, mais on les taxait de goûts dépensiers et luxueux. La folle prodigalité de la cour

et de l'aristocratie justifiait cette opinion. Prodigalité d'ailleurs qui était une politique des rois, poursuivant le dessein arrêté d'amoindrir la noblesse en la ruinant. Mais si on regarde à travers les siècles, en dessous de ces folles apparences, on voit que le Tiers Etat monte et s'accroît par un processus inverse. Quand la bourgeoisie arrive au pouvoir, elle inculque au reste de la nation ses habitudes d'économie. La France, saignée à blanc par les guerres napoléoniennes, s'appliquera, à partir de la Restauration, à recréer de la richesse par une sage économie. *Enrichissez-vous !* Ce conseil de Guizot est en vérité un des mots qui ont la portée la plus considérable dans l'histoire française. Il a marqué pour tout un siècle l'évolution de la nation.

Cette maxime devint la règle d'or pour chaque français. Ainsi promulguée, elle servit à encourager et à intensifier toutes les énergies nationales déjà instinctivement tendues vers l'épargne, comme moyen de consolidation pour la famille et par conséquent pour la nation.

On n'a pas précisément glorifié ce conseil célèbre, on l'a trouvé un peu bien prosaïque et matérialiste, et pourtant il contenait les éléments qui ont donné à la France sa stabilité, sa sécurité, sa force de résistance, et à chaque

français individuellement toute sa tranquille fierté et son bonheur dans son indépendance personnelle.

C'est la passion de défendre cette indépendance économique et morale qui a donné aux français la capacité de *tenir* jusqu'à la victoire. Pour moi, leur résistance résidait avant tout dans le fait que chacun eut une claire conscience de défendre *sa part* dans la patrie commune.

On n'a généralement pas donné une assez large reconnaissance au magnifique mouvement de restauration, c'est-à-dire de réparation matérielle qui suivit les guerres de Napoléon. Au-dessous des secousses politiques des soi-disant révolutions de 1830 et de 1848 se développa l'œuvre silencieuse et profonde de la renaissance économique française. Elle fut aidée par une pléiade d'administrateurs remarquables, d'une probité, d'une précision, d'une clairvoyance admirables, héritiers très dignes des grands commis de l'ancien régime. Le baron Louis, grand argentier de l'époque, reste toujours comme le type idéal du ministre des finances, qu'on cherche toujours en vain à faire revivre.

Les secousses politiques et les changements de régime qui suivirent au cours du siècle der-

nier ne furent guère que de légers frissons en surface qui suffirent à faire crouler ce qui restait du décor ancien régime, replaqué en 1815 sur la révolution agraire accomplie par le Tiers-Etat en 1789 à son profit.

La guerre de 1870 fut malheureuse, mais elle laissa pourtant à l'étranger et surtout à l'Allemagne, une impression de stupéfaction admirative devant l'étonnante révélation d'une force financière insoupçonnée: la France, on se le rappelle, avait souscrit, en quelques heures, soixante fois l'emprunt de cinq milliards; elle s'acquitta de cette dette pourtant formidable pour l'époque avec une facilité qui parut au monde presque incroyable. Ce geste eut un effet qui effaça en grande partie l'impression de la défaite militaire. Je m'en souviens comme d'une de mes premières impressions d'enfance. Longtemps encore après l'Année Terrible, on répétait: quelles ressources inépuisables et quelle confiance en soi-même, la France remontera bien vite!

Ainsi, il faut toujours, en jugeant la France, redescendre aux sources profondes des petites vertus bourgeoises et familiales. C'est là que cette nation de jeunesse éternelle retrouvera ses forces. C'est là l'explication de cette puissance de relèvement que la France possède à

un degré incomparable. Et rien n'est plus merveilleux et plus rassurant que de voir la splendeur de tant de manifestations intellectuelles et artistiques surgir de cette masse de bon sens et de sagesse.



Evidemment, me dira-t-on, ces gages de robuste sagesse dans le passé seraient bien rassurants pour l'avenir, mais ne jugez-vous pas trop les français d'après la France d'avant-guerre? Ne voyez-vous pas qu'une France nouvelle est sortie de ce cataclysme, dans un état d'âme et de fait tout différent, où ses anciennes qualités peuvent se modifier?

A ceci je répondrai : *la guerre mondiale ne semble guère avoir changé foncièrement les peuples, elle paraît, au contraire, les avoir confirmés et intensifiés aussi bien dans leurs anciennes qualités que dans leurs anciens défaut.*

Rien n'autorise à supposer que les effets de la grande guerre seraient de diminuer ces deux qualités maîtresses qui font la solidité de la France: l'ardeur au travail et l'esprit d'économie. Immédiatement après l'armistice, on pouvait constater une certaine mollesse, l'inévi-

table besoin de détente après quatre années d'efforts surhumains, et bon nombre de combattants, de retour au travail, avaient perdu de leur ancienne vitalité. Mais cette période de fatigue semble déjà dépassée. On constate partout une énergie croissante. Les efforts des sinistrés dans les pays dévastés, tout le travail de la remise en culture de la terre en général, le beau succès du salon automobile, tout cela témoigne d'un effort digne de la France d'avant-guerre. On sent autour de soi une activité presque surexcitée vers les affaires qui montre dans la bourgeoisie française, découragée des carrières libérales trop peu en rapport avec le coût de la vie, une tendance à s'américaniser, comme on dit ici.

Quant à l'esprit d'économie, il est trop foncièrement lié dans l'âme du français à sa conception de la famille, à son souci constant de la sécurité des siens, pour qu'il puisse être modifié par aucune guerre, révolution ou cataclysme extérieur. Il a sa racine dans cette double *passion vitale* du français : l'amour de la famille et l'amour de l'indépendance individuelle, le second étant le corollaire du premier.

J'emploie ce terme de passion vitale comme seul adéquat à des sentiments si impérieux que sans leur satisfaction la vie ne semblerait plus

à un français valoir la peine d'être vécue.

Tel est l'amour du français pour les siens qu'il se sent positivement dominé par le devoir d'assurer la sécurité de leur avenir.

Tel est son amour de l'indépendance personnelle qu'il se prive peu à peu tous les jours pour obtenir cette sécurité économique sans laquelle aucune réelle indépendance n'est possible.

Ce n'est pas par amour du lucre, mais par un sentiment honorable entre tous : la fierté individuelle. Deux fortes expressions populaires rendent ce sentiment : « *Ne rien devoir à personne* » et « *Charbonnier maître chez lui* ».

Pourtant ces deux instincts, celui du foyer et celui de l'indépendance, sont bien des plus anciens parmi les hommes. Ils ont été à la base de tout effort et de toute espérance depuis que les sociétés sont sorties de l'état primitif. Comment se fait-il donc que seuls les français en aient fait un principe opérant de leur activité?

Les autres peuples se sont contentés de rêvasser mollement à cette indépendance personnelle, pour l'immense majorité entre eux inatteignable; les français seuls ont fait de ce rêve leur but.

N'est-il pas un des plus grands mérites de ce peuple précurseur que d'avoir le premier

réalisé cet état de dignité et de liberté individuelles qui ne peut être conçu sans un certain degré d'indépendance économique?

Les faits sont là, les statistiques sont irréfutables, la capacité d'épargne des français est plusieurs fois plus grande que celles des autres peuples, et ce qui chez eux est considéré comme exception fort louable et cité comme un bel exemple, constitue en France la règle générale.

Je sais bien qu'en France aussi existent des métiers si peu rémunérateurs qu'ils rendent l'épargne impossible et que certaines catégories des ouvriers d'usine vivent dans l'insouciance. On constate pourtant que sur les 704.000 décès de l'année 1913, un peu plus de la moitié, soit 360.539, ont laissé des successions *déclarées* au fisc; le chiffre des décès comprend les enfants même en bas âge; si on y ajoute les hospitalisés, les infirmes, les femmes à la charge de leur famille, plus le nombre énorme de gens qui donnent de la main à la main à leurs enfants pour échapper au fisc, on est en droit de conclure que la très grande majorité, sans doute plus des trois quarts, des personnes valides et capables de travailler, laisse des économies.

Il est facile même pour des étrangers, qui ne voient la France qu'en superficie, de cons-

tater cet esprit d'économie extraordinaire chez une classe qu'ils peuvent aisément observer, je veux parler des domestiques.

Dans leur pays, les servantes sont coquettes, portées à s'amuser, dépensant chaque mois presque tout leur gain pour se nipper et aller danser.

En France, elles sont incomparablement plus modestes, habillées en noir et paraissent surtout dominées par la passion de mettre de côté, si possible, leur salaire tout entier. Leurs menues dépenses sont couvertes par les petits bénéfices chez les fournisseurs. Elles consultent volontiers leurs maîtres sur leurs placements en fonds d'Etat. Elles sont beaucoup plus travailleuses et dures à l'ouvrage que leurs consœurs étrangères et il semble de bonne justice que cette vaillante fille finisse ses jours dans la sécurité, dans une maisonnette de son village, ou derrière le comptoir de sa petite boutique.

Mes lectrices s'écrieront ici sur la crise des domestiques et sur leurs insupportables prétentions. Elles changeraient d'avis si elles avaient dû mener une maison à l'étranger. Qu'elles comparent avec Londres, New-York ou Stockholm, où les bonnes ont leur chambre

dans l'appartement avec permission de recevoir leurs amis.

Dans ces pays, la domestique française serait primée et enlevée aux enchères comme un oiseau rare.

A mes lecteurs qui trouveraient que je peins trop en beau le tableau des mœurs françaises, je répondrai simplement : allez, voyagez et comparez! Vous ne connaissez pas votre bonheur!

⁂

Au 31 décembre 1920, les caisses d'épargne avaient 15 millions 738.000 déposants, alors qu'en 1913, à la veille de la guerre, on n'en comptait que 15 millions 066.000. L'augmentation est de 672.000.

A la même date, le montant des dépôts représentant le solde dû aux déposants, s'élevait à 8 milliards 149 millions de francs, en augmentation de 2 milliards 230 millions sur celui de 1913.

Ajoutons que l'excédent des dépôts pour 1921 semble dépasser 800 millions.

La France a perdu un million et demi de ses hommes valides; néanmoins, elle économise plus encore qu'avant la guerre. L'esprit

d'épargne y est donc plus vivant et plus agissant que jamais. S'il est vrai que la grande tourmente n'a pas changé les peuples, mais tout au contraire a exalté leurs défauts et leurs qualités, on doit reconnaître qu'il en est ainsi pour les vertus de travail et d'économie du français.

Les dépôts des caisses d'épargne ne représentent d'ailleurs qu'une part relativement faible des économies nationales, car même dans le petit peuple, les français placent leur argent en fonds d'Etat, dès qu'ils en ont accumulé le montant. On estime que pendant 1920, l'épargne française a consacré 18 milliards d'argent frais aux deux emprunts d'Etat.

En d'autres pays, les économies prennent principalement la forme des assurances. C'est une manière de se contraindre soi-même à la prévoyance, de mater les velléités de légèreté et d'insouciance. Le français n'a pas besoin de s'imposer pareille discipline, et dans cette capacité d'endurer des privations volontaires s'exprime l'extraordinaire maîtrise de soi-même qui dans certains domaines psychologiques caractérise ce peuple.

Ceci correspond à une sorte de stoïcisme spartiate qui fit que le français supporta mieux que n'importe quel autre soldat les souffrances

terribles de la guerre, quoi qu'il fût de beaucoup le moins bien vêtu, le moins bien chaussé et le moins bien cantonné. C'était émouvant d'entendre les poilus émerveillés raconter les belles choses qu'ils trouvaient dans les tranchées allemandes conquises : les chaudes peaux de mouton, les superbes bottes jaunes, les installations confortables et protégées. Ils n'étaient pas non plus suivis de magnifiques voitures de thé, de cakes et de marmelade, à l'instar des anglais. Pour moi, ces poilus, dans leurs pauvres capotes usées et leur attirail parfois bizarre, rappelaient les rudes compagnons de notre Charles XII, sans souliers dans les neiges de Russie et qui, eux aussi, savaient vaincre.

C'est que la machine physiologique française est pour ainsi dire plus nerveusement montée que celles des races anglo-germaniques. Tandis que l'extrême fatigue, on l'a vu pendant la guerre, abat et annihile l'anglais, elle surexcite le français qui se nourrit positivement de sa force nerveuse.

Il se passe alors plus longtemps qu'aucun autre de boire et de manger, tandis que l'anglais doit s'arrêter pour se refaire et prendre son thé. Sa gaîté qui n'est, en somme, qu'une belle réserve d'énergie à vivre, le soutient dans

les moments tragiques comme elle lui fait passer aisément sur les mille petites privations de la vie quotidienne. Celles-ci, il les accepte et il les veut parce que, librement consenties dans un but d'épargne, elles sont pour un homme le seul chemin de l'indépendance.

Aussi, son individualisme répugne-t-il à toutes les formes collectives de la prévoyance, phénomène peut-être regrettable et qui a retardé en France le développement des assurances. Au fond, c'est qu'il veut être maître de son argent, le sentir près de lui, à sa portée, bien à lui, dans sa main. Attendre une petite somme à un âge avancé ne lui convient guère, mais il préfère pouvoir disposer du capital économisé de la façon et au moment qui lui convient le mieux, fut-ce, comme il arrive, pour ne jamais user de cette faculté.

Un industriel de mes amis en Suède avait un jardinier, bon travailleur, vieux garçon, qui régulièrement chaque dimanche allait en ville et buvait sa paye de la semaine.

— Voyons, Carlsson, lui dit le patron, soyez raisonnable; ne buvez que la moitié; vous serez aussi complètement ivre, par conséquent vous aurez autant de plaisir pour votre argent; l'autre moitié vous la mettrez à la caisse d'épargne pour vos vieux jours.

— Jamais de la vie, répondit-il, pourquoi économiser? Quand je serai vieux, l'Etat doit me nourrir.

Ce raisonnement n'entrerait jamais dans la tête d'un français. Premièrement, il n'a aucune confiance que l'Etat veuille ou puisse le nourrir. Et puis, cette solution lui ferait horreur. L'idée d'être encaserné dans un asile représente pour lui le désespoir et l'humiliation. Aussi tout ce que le socialisme et le communisme pourraient présenter dans ce genre, même sous un jour paradisiaque, ne lui inspire que méfiance et aversion. Le français est si foncièrement ennemi de tout ce qui prend figure de communauté, que les coopératives de production rencontrent parmi les petits paysans des obstacles presque insurmontables et n'ont réussi que dans des cas isolés, et lorsque l'action coopérative ne lie que très peu l'action individuelle.

Cet esprit de prévoyance, résultant de l'amour jaloux de l'indépendance individuelle, explique certaines lacunes dans la vie sociale française. On a critiqué à l'étranger, lors de l'institution des retraites ouvrières en France, leur moindre efficacité protectrice par comparaison avec les lois sociales en Allemagne. C'est que les français ont beaucoup moins

besoin de cette protection puisqu'ils se protègent eux-mêmes par leur prévoyance. On peut dire qu'on rencontre moins d'altruisme en France, mais c'est que le français se confine si profondément dans sa famille qu'il accomplit dans ce cercle ses devoirs de prévoyance et de protection altruiste.

Les économies françaises sont en grande partie le résultat de ce fait que dans les classes travailleuses, c'est la femme qui presque souverainement administre la maison. L'homme lui remet intégralement sa paye, et les mauvais sujets qui font exception encourent le blâme universel de leur entourage. Mais même chez les célibataires et chez les jeunes gens, on observe cet esprit de prévoyance. Le fond en est une extrême fierté individualiste qui veut assurer son indépendance. Chez les autres nations, le besoin de distractions immédiates l'emporte généralement, l'homme moyen y vit au jour le jour sans nourrir de longs plans pour sa propre vie et encore moins pour sa progéniture. Le français est habitué dès son entrée dans la vie active à considérer la suite de ses jours comme un ensemble d'efforts devant logiquement aboutir à un but donné. Ce sentiment existe ailleurs mais principalement dans les classes supérieures; mais le bonheur et la soli-

dité de la France vient de ce que ce sentiment de dignité humaine a pénétré jusqu'aux couches profondes de la nation.

Toute cette conception économique si prudente produit un esprit opposé à la folie de la concurrence dévastatrice.



On dira que ce livre est d'une conception bien bourgeoise. Je l'avoue volontiers, car j'ai acquis la conviction que le bonheur des français réside en grande partie dans leurs vertus bourgeoises et dans le fait que la majorité du peuple peut arriver à l'état de petit bourgeois indépendant. La conscience de cet heureux état social a tellement pénétré les français que même les soi-disant révolutionnaires caressent en leur for intérieur un rêve semblable.

Peut-être ont-ils le même désir dans les autres pays. Nous possédons en Suède un leader socialiste quelque peu fantaisiste et d'une franchise pleine d'humour. Il m'arriva d'entendre un de ses discours où il fulminait contre l'infâme capitalisme, tandis que ses auditeurs applaudissaient avec conviction.

— Et vous tous, s'écria l'orateur en tournant un doigt menaçant vers les assistants, en est-il un seul parmi vous qui refuserait un héritage de cent mille couronnes et qui ne devien-

drait avec joie un de ces infâmes capitalistes?

De gros rires satisfaits saluèrent cette heureuse vision et l'attitude de l'auditoire marquait un parfait acquiescement à la boutade de l'orateur.

Mais ce n'est qu'en France que le peuple a su s'arranger dans les cadres de la société bourgeoise existante pour réaliser dans la mesure du possible un idéal semblable.

L'auteur de ce livre n'appartient à aucun parti politique et il a vécu dans des conditions propres à lui garder l'impartialité complète de son jugement. Il a trop vécu hors de sa patrie pour s'y sentir mêlé aux intérêts et aux passions des partis. Il n'a pas à prendre position en France où il n'est même pas électeur. Il reste donc spectateur des deux côtés. Il ne craint aucune hardiesse et il sympathise avec les efforts légitimes des moins heureux pour améliorer leur sort. Mais il veut garder les cadres de la société actuelle, convaincu de l'effroyable et irrémédiable dissociation dans le chaos et la misère qui suivrait leur destruction, ainsi que l'exemple de l'infortunée Russie l'a trop clairement montré.

Or, l'histoire de la société bourgeoise en France a démontré combien de bien-être pour tous avec l'espoir d'une ascension aisée par le

travail peut être réalisée dans ses cadres. Ceci a été obtenu en France par le respect de l'effort personnel et de la liberté individuelle dans ses initiatives et dans ses responsabilités.

Que d'autres races soient obligées de chercher leur équilibre dans une forme de socialisme d'Etat, soit par un besoin de tutelle à leur manque de maturité, soit par le goût d'obéir et de se sentir une molécule d'une force multipliée, comme c'est le cas pour l'allemand, ceci est leur droit.

L'instinct inné du français le porte vers l'action indépendante. Pour moi, je ne peux pas me défendre de considérer cette caractéristique comme le signe d'une mentalité supérieure. Qu'on glorifie, selon la mode du jour qui passe, la grandeur et les résultats « colossaux » des conglomérats monstres de production, ceci n'empêche que les plus belles fleurs de la civilisation n'aient leurs racines dans l'individualisme, dont la France reste la terre sacrée.

Les fanatiques de ce « Monde Nouveau » dont personne ne discerne les contours resservent ce cliché facile que la société bourgeoise a fait son temps, tout comme l'ancienne aristocratie, et doit céder la place à la dictature du prolétariat. Qu'on me permette de constater au contraire qu'en France, au moins, la

société bourgeoise semble posséder une armature d'une solidité à toute épreuve. Une suprême catastrophe comme la guerre n'a pu l'ébranler en rien; bien plus, elle a plutôt fortifié la majorité des français dans leurs instincts de conservation bourgeoise. Quant aux assauts intérieurs, ils ont été si faibles et portés avec une conviction si molle que leurs effets sont restés à peu près imperceptibles. J'ai vu défiler sous mon balcon des théories de manifestants en beaux vestons de dimanche avec leurs femmes ondulées, chaussées comme d'élégantes demoiselles de comptoir et tenant par la main, derrière les drapeaux rouges, des charmantes petites filles enchapeautées, ce qui prouvait suffisamment qu'on ne les lancerait pas dans des bagarres. Enfin, le résultat le plus clair de la grève avortée de mai 1920 et des batailles entre majoritaires réformistes et minoritaires bolchévisants semble être d'avoir cassé les reins au syndicalisme français qui a perdu la plus grosse partie de ses adhérents.

Durant les longues années où j'ai eu l'occasion d'observer le mouvement social en France, je n'ai jamais pu m'astreindre à prendre au sérieux, encore moins au tragique, les velléités révolutionnaires. Dès que les gouvernants, excellents républicains comme Millerand et

Briand, ont montré un peu de fermeté, le mouvement est rentré sous terre et la grande majorité des manifestants, toujours abusés par les énergumènes de carrière, m'ont paru contents que tout finisse sans casse et par le triomphe de l'ordre.

En d'autres cas, le mécontentement du public a suffi pour faire avorter telle grève qui le gênait, et c'est un axiome courant que nulle grève n'est possible qui a contre elle l'opinion publique.

En 1920, j'entendais nos bolchevisants parisiens murmurer : « la criminalité monte... nous allons tout doucement vers le Grand Soir... » Leur espoir me parait déçu, la statistique pour 1921 constate un considérable abaissement de la criminalité qui avait monté aussitôt après la guerre, conséquence naturelle du retour de tant d'hommes sans places, 1.090 affaires criminelles, à Paris, contre 1.587 l'année précédente. 130 agressions contre 268, 57 vols d'automobiles contre 198, enfin une diminution de plus de la moitié.

Les conditions économiques en France ne sont pas telles qu'elles puissent, au moins jusqu'à présent, justifier et alimenter de profonds courants de mécontentement. Des agitations superficielles sont entretenues, en premier lieu

par les meneurs professionnels qui en vivent et en prospèrent, en second lieu par des petits groupements d'illuminés ou de romantiques de la révolution. Les uns et les autres sont également possédés du démon d'une rhétorique aussi creuse qu'inépuisable, qui serait bien incapable d'entraîner à leur suite les foules profondes. Le plus surprenant est pour moi que les bourgeois aient paru parfois prendre peur de ces apparences.

La C. G. T. était à un moment donné une force avec laquelle il fallait compter. Ce n'était pas le royaume des phrases creuses, mais bien le domaine des intérêts professionnels. On aurait pu concevoir sur ce terrain une prudente collaboration entre les forces de production : capital, direction et travail, enfin un effort vers une entente entre les bonnes volontés. Mais les extrémistes, de profession ou de conviction, ont si bien travaillé au sabotage de cette organisation ouvrière, qu'ils n'eussent pu mieux faire s'ils avaient agi comme agents provocateurs de l'infâme capitalisme.

Citons un fait suffisamment éloquent. Il y a, dans le département de la Seine, 225.000 ouvriers des métaux. Sur ce nombre, 75.000 seulement étaient syndiqués avant la guerre. En 1919, au moment de « l'enflure » des effectifs

syndicalistes, 26.000 nouveaux adhérents venaient au syndicat. Mais la lutte des tendances a réduit considérablement ce chiffre. Il ne reste plus aujourd'hui que 2.000 syndiqués dans la Seine, c'est-à-dire 0,8 pour cent.

Dans le mouvement ouvrier en France, on ne retrouve presque rien de cette cohésion et de cette discipline qui donnent par exemple sa puissance au socialisme suédois, peut-être la plus remarquablement organisée dans le monde. L'esprit d'indépendance du français est trop fort.

Aussi, ripostera son camarade étranger, sacrifie-t-il pour cette indépendance son intérêt de classe.

Il est ainsi fait. Il ne s'en porte pas plus mal puisque, en somme, il est le plus heureux parmi tous les ouvriers de l'Europe. Il veut naturellement hausser ses salaires, mais son idéal de vie, le sien et celui de sa femme, est construit sur le modèle de la société existante. Dans ce cadre, tous deux veulent vivre dans la liberté et l'aisance relative de petits bourgeois.

Celui qui ne partage pas ce désir invincible de rester maître de son destin, ne comprendra jamais l'âme de la France contemporaine.

CHAPITRE VI

VAINES APPARENCES

VAINES APPARENCES



Au sommet de l'arbre français resplendissent ces fleurs magnifiques de l'art et de la pensée qui font de la culture française le jardin enchanté de notre civilisation.

Ce rôle de la France est si universellement reconnu, son rayonnement est d'une clarté si aveuglante, que je n'ai pas jugé utile de m'étendre longuement sur ce sujet; et il aurait fallu une plume plus autorisée que la mienne pour analyser les caractéristiques d'une œuvre aussi immense et aussi variée.

Mais combien peu parmi ces étrangers qui applaudissent à distance les météores du firmament intellectuel français, apprécient avec justesse ou se rendent seulement compte de la somme de vertus et d'énergies quotidiennes qui nourrit les racines et forme l'arbre robuste qui porte cette floraison merveilleuse.

Ce ne sont pas néanmoins les muses et les déesses ailées des beaux-arts, qui ont arrêté sur la Marne les armées allemandes. Ce fut l'obstination tenace, l'habitude stoïque du soldat paysan, conduit par le génie et la foi des chefs militaires.

Dans les tranchées même la pensée de ces hommes était toujours dans leurs champs, préoccupés de la moisson et des prochaines semailles, comme s'ils avaient eu un billet d'être immortels, ou comme si leur vie et leur mort n'était qu'un accident négligeable dans le cycle nécessaire des travaux de la terre. Quelle fontaine de Jouvence pour une nation aussi longtemps que ces fils gardent ce culte pour la terre nourricière!

C'est en se penchant sur l'âme populaire de la France, en approchant celui que les anglais appellent « l'homme dans la rue », ici peut-être plutôt l'homme des champs, qu'on apprend à avoir confiance dans le destin de la France, bien mieux qu'en lisant les livres de ses écrivains, si beaux soient-ils. Je dirais même : ces derniers vous apprennent trop souvent à douter.

Le soi-disant francophile qui s'imagine connaître la France à travers sa littérature contemporaine la plus goûtée à l'étranger s'en fait

l'image d'une Athènes en état de décadence politique, rayonnant encore sur le monde comme l'autre fit sur l'ancienne Rome, enfin policée, raffinée à l'excès, mais énervée dans sa force génératrice, et condamnée à laisser la direction du monde à des races plus robustes et plus saines.

Ce n'est que sous cet aspect qu'il admet la France. Une France politiquement forte, occupant le rang auquel elle a droit dans le monde, il l'accuse aussitôt « d'impérialisme », elle lui inspire de la méfiance.

C'est ce que m'ont expliqué de préférence des anglo-saxons. « Mais la France devait se concentrer dans son rôle splendide de maîtresse des arts et des lettres, et nous laisser la direction des affaires du globe. »

Le bon sens français estimerait qu'on se moque de lui par un pareil langage et que, comme dans la fable de La Fontaine, on prétend avaler l'huître en lui offrant avec un sourire la belle coquille nacrée.

Il n'y a rien d'aussi hasardeux et incertain que de juger un peuple essentiellement d'après sa littérature.

Ainsi, ce lecteur enfermé dans sa chambre bien loin derrière les terres et les océans, s'imaginait connaître la France contemporaine,

et cependant tout ce que lui montra la Grande Guerre renversait complètement ses opinions préconçues.

Comment les subtilités tortueuses de M. Bergeret, son épicurisme ironique, son scepticisme négateur, pouvaient-ils créer un pressentiment exacte des énergies, des vertus, de la foi en soi-même, que dévoila la France dans le péril suprême?

Combien de fois n'ai-je eu à réfuter les préjugés de mes compatriotes, enracinés dans leur erreur et répétant : Cela ressort avec évidence de l'œuvre de tel écrivain notoire.

Il faudrait en conclure que la littérature moderne, au moins dans la forme du roman psychologique actuel, ne peut, par définition, présenter l'image exacte de l'âme d'un peuple. Le roman psychologique est une observation clinique, aussi peu représentative de la mentalité générale que ne le seraient les notations d'un médecin aliéniste.

L'écrivain moderne a besoin d'attirer l'attention sur lui en piquant la curiosité, et par conséquent en peignant des cas excentriques.

Avec l'industrialisation du métier des lettres, et la concurrence formidable qui s'y exerce, la carrière littéraire est devenue un moyen d'arrivisme et de gagne-pain, beaucoup plus qu'elle

ne l'était autrefois. L'observation scrupuleuse et désintéressée a faibli, et trop souvent elle cède la place à la nécessité de faire sensation, d'indigner au besoin, pour vendre. En même temps, l'écrivain s'est exaspéré dans son orgueil et dans ses nerfs par les difficultés souvent tragiques de ce *struggle for life* effréné, de sorte qu'au lieu d'être, comme il le devait, un exposant algébrique de son pays, il n'en est plus qu'un cas pathologique.

L'adulation des cénacles et l'atmosphère des petites sociétés d'admiration mutuelle contribuent à enfermer l'écrivain dans le cercle d'une vision de plus en plus étrangère à la grande moyenne de son peuple. Ceci est encore plus vrai pour l'auteur dramatique.

Ce dernier vit dans un monde nettement distinct de la société régulière. La comédienne occupe une situation de liberté à part que lui accorde l'opinion publique, dans la pensée, que pour pouvoir rendre les nuances des plus subtiles des drames de l'amour, il lui faut les avoir vécus avec intensité. D'autre part, on n'ignore pas qu'à l'exception de quelques rares étoiles aucune femme de théâtre ne peut, par son métier seul, suffire aux somptueuses toilettes que le public exige d'elle. Certes, bien des artistes charmantes peuvent garder de la

tenue et de la dignité dans leur existence de femmes libres, qui après tout n'ont à rendre de comptes à personne; mais dans d'autres cas, ce genre de vie amène facilement des désordres et des compromissions assez vilaines, qui produisent cette décadence de mœurs, inévitable dans les couches les plus élégantes d'une société raffinée, et dont les grandes capitales ont toujours donné l'exemple. Ceux qui vivent presque exclusivement dans ces milieux délicatement empoisonnés, et certainement les plus capiteux, les plus ensorceleurs qui soient au monde, en viennent facilement à confondre la morale relâchée de ces cercles restreints avec la morale générale et courante.

Les hommes de théâtre deviennent tellement captifs de ces milieux où se passe leur vie entière, en marge d'une société bourgeoise qui les horripile par sa correction, qu'ils perdent les simples notions de décence qui furent pourtant les leurs et celle de l'honorable famille où ils furent élevés.

Le public étranger est immédiatement disposé à prendre comme des documents irréfutables et des tranches de vie vivantes des conceptions nées de la fantaisie d'un auteur, qui d'une part a perdu le sens exact du code moral moyen, et d'autre part charge encore le tableau

de paradoxes et de licence, pour ébahir et chatouiller le public.

Je prendrai seulement deux exemples de la production dramatique la plus récente, et qui ont été diversement appréciés par le public. Dans *Possession*, M. Henry Bataille pose la jeune fille qui, du reste parfaitement veule et petite rosse superficielle, se vend froidement à un vieux fêtard afin d'éviter non la misère mais une vie privée du grand luxe. Il paraît que ce problème de vulgaire marchandage est d'une rare psychologie et infiniment tragique, bien plus que celui de centaines de mille de petites parisiennes qui gagnent vaillamment leur vie. Aussi tragique sans doute, le cas du mari trompé à son escient, dans la pièce signée de M. Pascal, qui implore l'amant de sa femme de ne pas la quitter, tant il montre de sollicitude pour le bonheur de son épouse. Cas d'abnégation sublime, de l'humanité la plus douloureuse et la plus profonde, comme l'écrit un critique.

Si de ces pitoyables platitudes on voulait conclure à la moralité générale en France, certes celle-ci serait peu louable. C'est ce qu'essaient de faire tous les ennemis et encore plus les innombrables jaloux de la France, en montrant du doigt ces documents sur les mœurs

qu'ils estiment sans réplique. La vérité que tout le monde reconnaît est que la comédie de mœurs parisienne se trouve dans un état de crise et de décadence. Elle en est venue à exploiter le goût et la curiosité du luxe féminin dans des pièces qui servent principalement de réclames aux grands couturiers et de leçons de modes aux spectatrices, à telles enseignes que la première répétition générale est désignée sous le nom de « répétition des couturières ».

Des auteurs extrêmement adroits, possédant en perfection les « ficelles » du métier, accommodent le tout à une sauce savante. A qui la faute? On accuse en premier lieu les directeurs de théâtres plutôt commerçants que gardiens du feu sacré. Mais le public même commence à réagir ainsi que le prouve le succès d'entreprises d'art purement désintéressées telles que l'Œuvre et le Vieux-Colombier.

Prenons, dans ce qui pour la France est déjà du passé, un exemple de la peinture de mœurs qui fait loi à l'étranger.

Emile Zola était certainement un observateur probe qui croyait sincèrement donner un tableau véridique de la France de son temps. Son mauvais estomac rendait son humeur atra-

bilaire, il voyait trop en noir et son œuvre fut profondément injuste.

— Même la classe paysanne en France est donc foncièrement pourrie, me dit un ami suédois qui sortait de la lecture de *La Terre?*

En vain je fis des efforts pour le convaincre du contraire. L'autorité de Zola demeura plus forte que mon témoignage personnel. Je connaissais pourtant assez bien le paysan français, j'ai fait chaque année des séjours dans les propriétés de ma famille française, ou de mes amis, et j'ai pu observer le paysan de très près. Il faut être d'une misanthropie maladive pour le méconnaître comme l'a fait Zola.

Il a naturellement ses défauts et il est curieux de constater que ces défauts sont les mêmes chez tous les paysans du globe; partout ils sont durs et avares. Mais ils ont, surtout en France, une admirable énergie au travail et constituent un réservoir inappréciable de forces saines. Leur premier défaut me paraît un conservatisme outrancier. En revanche, ils ont des mœurs incomparablement plus pures que celles des ouvriers des villes. Les jeunes filles sont tenues par le code des convenances des campagnes assez à l'écart des garçons et on n'y trouve rien qui ressemble à la promiscuité des agglomérations industrielles, tellement per-

nicieuses pour la première adolescence. Le dimanche, petites filles ou grandes filles se promènent en bandes par les rues du village, avec celles de leur âge, et les garçons de même de leur côté; ils ne se mêlent guère qu'à la danse.

La surveillance publique est donc réellement forte sur les filles, et les cas de désordres relativement isolés sont sévèrement jugés et produisent parfois des effets tragiques. Les paysannes sont des phénomènes de labeur et d'économie, d'une robustesse et d'une endurance extraordinaires comme elles l'ont prouvé en tenant la plus grande partie des terres en culture pendant les quatre années où les hommes étaient au front. En mon âme et conscience, j'ai donc reçu du paysan français une impression opposée à celle de Zola, tout en connaissant les cancans de villages qui ont empoisonné la conception de ce romantique truculent qu'était en réalité le chef de l'école naturaliste.

Un grand industriel suédois de mes amis passait depuis longtemps une ou deux semaines par an à Paris, pour ses affaires. Il n'en connaissait que les lieux de plaisir, ce qui ne lui avait évidemment pas donné une connaissance ni juste ni suffisante du peuple français.

En 1920 il eut un mois de loisir qu'il employa à visiter à fond les plus belles contrées

de la France. Il avait emporté sa propre auto et, très amateur d'histoire, il recherchait les coins souvent cachés qui renferment les trésors de l'architecture française. La connaissance qu'il fit des campagnes et de leurs populations fut pour lui une révélation. Jamais, dit-il, je n'ai rencontré, dans mes voyages, des gens aussi aimables et aussi affinés, de manières aussi bienséantes. Jamais je n'ai vu tant de travail accompli avec tant de bonne humeur.

La campagne corrigeait ainsi certaines impressions de la vie de plaisir de Paris, et on ne peut trop conseiller à l'étranger de séjourner en province, faute de quoi ses conceptions de la France seront forcément incomplètes et faussées.

On sait, du reste, qu'une partie de Paris constitue une ville cosmopolite aussi peu représentative pour le vrai Paris, capitale de la France, que le serait Monte-Carlo ou d'autres villes cosmopolites. Les établissements de Montmartre ne sont pas pour un dixième fréquentés par des français. Supprimez les étrangers et presque tous ces établissements fermeraient leurs portes; le Paris des français serait, au moins pour la vie un peu grossière des noctambules, une des villes les plus sages de l'Europe.

Il y existerait pourtant un Tout-Paris intel-

lectuel et artistique extrêmement brillant, curieux et pittoresque. La coquetterie des femmes y régnerait avec un éclat incomparable. Quand on a vu par exemple certaines répétitions générales fort *sélectes,* d'avant-guerre, comme celle de *Chanteclair,* on a certainement vu le maximum du pittoresque et du vivant dans l'élégance, et si le monde de la cour de certains grands pays présentait une plus noble correction, l'atmosphère capiteuse qu'on respirait dans cette salle semblait un extrait de grâce, d'intelligence et de fantaisie impossible à produire autre part qu'à Paris. Elle était poussée pourtant à tel point qu'elle donnait fortement l'impression de cette république athénienne, affinée et corrompue jusqu'à la décadence. Et pourtant ce Tout-Paris si brillant n'existe que pour les quelques milliers qui le composent, il est ignoré par toute la province et par 99 pour cent des Parisiens qui n'en approchent même pas de loin.

Sa raison d'être paraît en grande partie de servir comme champ d'expérience pour l'immense industrie de luxe et à ce point de vue il représente une utilité, mais autrement son influence sur les mœurs et les conceptions des français est des plus réduites.

A côté de ce Tout-Paris superficiel il en est un autre qui représente un des foyers les plus lumineux de l'humanité. C'est le monde des savants, réservoir sublime de l'idéalisme français. C'est un monde à part, presque chimiquement libre de tout arrivisme et de toute compromission. Leur vie est si absolument consacrée à la recherche de la vérité, par l'amour de la vérité seule, qu'ils fuient même la renommée comme une parade sur la place publique, indigne d'une conscience consacrée au travail.

Ils ne désirent pas que la foule connaisse leurs noms, et l'estime de quelques maîtres de leur spécialité est la seule récompense qu'ils ambitionnent. Combien de ces noms dont l'histoire se souviendra, sont ignorés du grand public, accaparé par quelque histrion, par une étoile du film ou par un boxeur?

Dans ce milieu, tout de modestie et de probité, les intrigues disqualifieraient qui les oserait employer, alors qu'ailleurs, dans ce Paris fiévreux de la politique, de l'argent et des lettres, elles sont la condition difficilement inévitable de toute réussite. Sauf quelques rares exceptions éclatantes, les savants dédaignent la politique, aussi celle-ci le leur rend-elle, malheureusement, avec usure. Ils sont oubliés par les puissants du jour, réduits trop souvent à

travailler dans le dénuement et dans la misère coupable de leurs laboratoires. Ces derniers temps la presse a retenti d'appels à l'opinion pour contraindre les pouvoirs publics à porter remède à cette situation indigne d'un grand pays. Des souscriptions publiques ont tenté de pallier provisoirement le mal. Ainsi le savant français, fier et modeste, mène vraiment la vie d'un ascète de la science. On voit des plus hautes célébrités, dont chaque instant est précieux, et qui ailleurs seraient pourvus de tous les conforts et de toutes les facilités, attendre chaque matin la correspondance de leur tramway pendant une demi-heure.

Il serait pourtant profondément injuste de ne pas reconnaître que le monde des lettres a compté de nos jours des amants d'idéal pur, comme le fut Charles Péguy, parmi tant d'autres. Nombre d'écrivains jouissent en France d'une réputation méritée qui n'ont pas recherché l'appât du scandale ou le régal des sensations malsaines, mais ceux-là l'étranger les connaît relativement peu, car il est suffisamment fourni de vertu chez lui et c'est précisément le contraire qu'il va chercher ailleurs.

Peut-être pour d'autres pays, pouvait-on soutenir qu'il existe une corrélation étroite entre les fictions de leur littérature et de leur vie

réelle. Mais ceci devient particulièrement faux quand il s'agit de la France, parce qu'il convient de tenir compte du penchant à l'ironie et au paradoxe qui domine les habitudes d'esprit du français.

Il adore taquiner un peu les idoles qu'il vénère, en leur chuchotant à l'oreille que peut-être ce sont de fausses idoles. Infiniment rares sont les étrangers qui ne prennent pas trop au sérieux ce qui pour le français n'est que jeu ou badinage, tout au plus exercice critique. Le français a éminemment le sens de la relativité, il prend la vie pour ce qu'elle vaut, et c'est précisément cela qu'on ne lui pardonne pas.



CHAPITRE VII

LA FRANÇAISE

LA FRANÇAISE



Si l'on veut faire abstraction, un moment, des douleurs de la grande guerre, qui ont été les mêmes pour tous les peuples engagés dans la lutte, je crois que le monde s'accorde à reconnaître que les français ont réussi à réaliser la plus grande somme de bonheur relativement possible pour un peuple dans les conditions de notre civilisation. Tout étranger qui visite la France reçoit cette impression. C'est ici, sur cette terre douce, parmi ce peuple affiné, qu'il voudrait passer ses loisirs. Si les français ne s'en rendent pas compte eux-mêmes, quand ils sont chez eux, ils s'en aperçoivent évidemment dès qu'ils en sortent, puisqu'ils montrent tant d'empressement à y revenir.

Cet heureux privilège peut s'expliquer déjà, et en premier lieu, par l'influence de la femme

française. Ce qu'elle a fait pour l'ensemble de la nation, en construisant la famille et en encourageant l'homme dans son effort, est de tout point inestimable. Qu'on songe au soutien moral et au réconfort joyeux qu'apporte à l'homme une compagne intelligente qui le seconde dans ses travaux tout en égayant sa maison par sa bonne humeur constante, son charme et ses soins coquets pour sa personne et pour son intérieur.

La plupart des hommes sur la vaste terre auraient plus de cœur à l'ouvrage et plus de goût à la vie s'ils se sentaient secondés de cette manière. Mais relativement peu, sans doute, sauraient profiter de cette admirable auxiliaire comme le font les français, qui reconnaissent à leurs femmes la place qu'elles méritent, dans leurs maisons et dans leurs affaires. En revanche, celles-ci rendent largement, en bonnes grâces et en utilité, la prédominance qu'on leur accorde, et leur tact naturel fait qu'elles n'abusent pas de leur pouvoir sur l'homme.

Je connais une dame anglaise, qui a vécu la plus grande partie de sa vie à Paris, mais s'est retirée sur ses vieux jours dans son pays natal. Toujours vivement préoccupée d'œuvres phi-

lanthropiques, elle m'a donné des points de comparaison entre le prolétariat français et le prolétariat anglais. Elle est avant tout frappée par la négligence, le gaspillage effrayant et l'incapacité totale des femmes d'ouvriers anglaises. « Quand elles ont dix shillings, dit-elle (c'était avant la guerre), elles s'achètent une blouse rose et traînent avec en savates éculées et en jupe effilochée. » Elles sont incapables de coudre un point ni de nettoyer leurs enfants; ma vieille amie en connaît qui accouchent presque tous les ans et ne savent même pas préparer quoi que ce soit pour la naissance de l'enfant, parfois elles négligent même de lui apprendre à marcher et, à quatre ans, certains se traînent encore par terre. Quant aux hommes, ils passent tous leurs dimanches au cabaret. Ivresse solitaire; on entre, on boit debout, on ressort, on s'appuie le dos au mur, on rentre, on boit, et ainsi de suite jusqu'au soir. Les femmes, trop souvent, s'enivrent aussi.

Quelle différence avec la vie de l'ouvrier français qui, le dimanche, se promène au bois ou à la campagne avec sa femme, en portant l'enfant sur son bras! Evidemment, les ouvriers français fréquentent le cabaret (puisque

l'alcoolisme est devenu un danger national ici aussi), mais de manière beaucoup moins nocive, pour bavarder avec des camarades, et on ne les voit, pour autant dire, jamais ivres. Ils apportent beaucoup plus régulièrement la presque totalité de leur salaire à leurs femmes, qui leur laissent un petit argent de poche, et ils se soumettent à cette tutelle salutaire comme à une chose due et qui va de soi. Et ma vieille amie anglaise ne trouvait pas de paroles assez admiratives pour la façon dont ces femmes du peuple français administrent les salaires de leurs maris, généralement aidant par leur propre travail rémunéré; tenant avant tous les enfants bien habillés, bien chaussés, et en appliquant une ingéniosité et une énergie incomparables pour mettre les deux bouts ensemble.

On pourrait objecter qu'on observe parfois des scènes de querelles précisément le samedi, quand l'homme a écorné sa paye, mais les rares exceptions de ces mauvais sujets ne font que confirmer la règle qui est que l'homme doit apporter sa paye le samedi, et l'on voit, ce jour-là, à la porte des usines, nombre de femmes qui attendent leurs maris pour les ramener dans le bon chemin.

La guerre, par l'usage de prendre des filleuls

et de s'occuper des blessés, a permis de pénétrer plus directement dans l'intimité des ménages d'ouvriers. Pour notre part, les miens et moi, nous avons été émerveillés par la belle tenue morale de tous nos protégés, pris pourtant absolument au hasard.

Il fait sans doute très bon d'appartenir au puissant Empire britannique, à condition d'y faire figure de *gentleman,* mais je ne crois pas qu'un prolétaire français échangerait volontiers son sort contre celui de son collègue d'outre-Manche. Nettoyer les *slums* serait une tâche altruiste dont s'est peu souciée la plus opulente ploutocratie du monde; mais en France, ces *slums* n'existent pas, pratiquement parlant, et chacun s'attache par l'ordre et la prévoyance à rendre superflue la philanthropie à son égard. Ici, *chacun est son propre philanthrope.* Mais quel rôle immense la femme française n'a-t-elle pas joué dans la conquête de ce bien-être relatif! C'est elle qui en est l'artisan principal.

Une autre dame anglaise, du meilleur monde, mais réduite par des revers de fortune à être gouvernante d'enfants en France, disait à une personne de ma famille : « On nous enseigne en Angleterre que les français sont

débauchés, si coureurs et si mauvais maris, et j'ai été stupéfaite, quand j'ai pénétré dans l'intérieur des familles françaises, de voir combien ces maris étaient tendrement attentionnés envers leurs femmes et quelle bonne entente régnait entre eux. »

Son interlocutrice observa en souriant : « Il leur arrive pourtant bien de tromper leurs femmes, mais il est classique alors qu'ils n'en soient que plus aimables... »

« Ah! répliqua l'autre, les anglais aussi trompent leurs femmes, mais alors ils deviennent parfaitement odieux pour elles. »

En effet, les égarements conjugaux, qui ne sont pas plus rares en France qu'en d'autres pays, prennent généralement ici des formes bien moins brutales; le mari, soit par un vague remords, soit pour détourner les soupçons, accable plutôt sa femme légitime de prévenances; il arrive fréquemment, dans les classes élevées — société de luxe ou monde artiste — que les deux conjoints reprennent leur liberté tout en restant étroitement unis dans l'intérêt social de la maison et des enfants. Ainsi l'élément sentimental du mariage, plus ou moins émoussé, s'efface devant l'intérêt tout puissant de cette raison sociale, cette « firme », qu'est

la famille, gardienne de l'avenir des enfants. Sur ce terrain, les deux époux se retrouvent dans une parfaite confiance, se consultant et s'entr'aidant avec sincérité.

Il faut y ajouter la grande douceur des manières et la courtoisie traditionnelle qui règnent dans les familles françaises, ainsi que le respect que le français, dans son intérieur, montre envers la maîtresse de sa maison. Toute l'histoire de la France témoigne du rôle proéminent de la femme dans la société; c'est la française qui a créé, depuis le XVII[e] siècle, les « salons », où elle reste encore souveraine; et cette prééminence qui lui est reconnue ici comme de droit divin ne lui est accordée à l'étranger que dans les classes élevées, plus ou moins formées sur le modèle de l'ancienne société française. Un des pays les mieux pénétrés de ces traditions de bonne compagnie est, entre parenthèses, ma patrie, la Suède. Ce n'est pas là qu'on verrait la femme d'un bourgeois cossu se mettre presque à genoux dans la rue pour relacer le soulier de son seigneur et maître. Ce n'est pas là qu'on verrait un jeune marié allant à la gare les mains vides, la jeune épousée portant les valises. Ceci arrive, non seulement dans le pays que vous

devinez, mais dans d'autres pays de l'Europe centrale, Et si les anglais n'ont pas cette lourde grossièreté extérieure, cette conception de la femme-servante, ils ne lui accordent cependant aucune voix dans la conduite de leurs affaires et de leur vie; l'immense majorité des femmes anglo-saxonnes vivent sans rien connaître des entreprises et de l'état de fortune de leurs maris. C'est le même cas dans les pays scandinaves où la femme se trouve souvent cruellement placée devant une ruine que rien ne lui avait fait prévoir. Si l'économie des ménages est incomparablement plus stable en France, la raison en est que la femme y est tenue jour par jour au courant des affaires, et que sa prudence naturelle déconseille les entreprises hasardeuses.

Cela va à un tel point que non seulement dans le petit peuple, mais dans la bourgeoisie modeste, employés ou fonctionnaires, la femme française reçoit de son mari les appointements du mois et lui redistribue après son argent de poche. Dans le commerce, c'est elle qui tient la caisse. Pour un scandinave, un britannique ou un germain, les français, en général, paraîtraient complètement « sous la pantoufle ». Le français supporte cette apparente tutelle

parce qu'elle le dégage des petits soins en lui donnant une sensation de sécurité; parce qu'il sait que sa femme peut ainsi exercer tous ses talents administratifs et économiques, peut-être aussi parce qu'il se met ainsi lui-même à l'abri des tentations qui feraient tort à la famille. Il la supporte, enfin, parce qu'elle est exercée avec infiniment de douceur, la femme française sachant user de son pouvoir avec une délicatesse et un tact parfaits.

Je connais des français ayant occupé des situations commerciales aux Etats-Unis, pays où la femme est plus honorée et plus dominatrice que nulle part en Europe, même en France. Mais il semble bien que les américaines n'ont pas su porter leur grandeur et qu'elle leur a tourné la tête. Elles abusent de leur pouvoir. Ces français m'ont déclaré : « Les américaines sont jolies, brillantes, élégantes, — mais c'est en Amérique qu'on prend soif de la douceur de la femme française. Les américaines sont volontaires et impérieuses. Une fois mariées, elles prétendent ne plus rien faire. Comme elles se refusent à tenir un intérieur, si l'on n'est pas millionnaire, il faut vivre en pension de famille. Chaque fois qu'elles daignent être condescendantes, il faut

leur offrir un cadeau. Non, je n'épouserai qu'une française, qui aime soigner son intérieur, et qui me donnera de la tendresse. »

La caractéristique de la femme française me paraît être une activité pleine de vaillance et d'énergie, mais savamment enveloppée d'une exquise douceur de manières. Il n'est pas un pays où l'on rencontre autant de femmes de tête et de décision virile, mais aucun non plus où les femmes aux allures masculines et autoritaires soient aussi rares. Le type de la virago qu'on trouve à chaque pas à l'étranger est pour ainsi dire inconnu dans cet heureux pays, sauf quelquefois dans le très bas peuple. Ailleurs, les femmes modernes paraissent parfois si virilisées, si cassantes et volontaires, que les hommes, par contraste, y semblent représenter la plus douce et amène moitié de la nation. Aussi y sent-on beaucoup moins cette attirance qu'exerce en France la compagnie des femmes et le fait est que les hommes y préfèrent vivre le plus possible entre camarades.

En m'exprimant ainsi, je ne veux aucunement sous-estimer les hautes qualités de mère de famille et d'épouse dévouée que possèdent

sans doute ces étrangères, je constate seulement qu'elles n'ont pas passé par l'école des traditions séculaires de courtoisie qui a formé la femme française. Elles ont été, pendant des siècles, tenues dans une infériorité sociale incontestable, et la faute en a été, en partie, à elles-mêmes qui n'ont pas su plaire et s'imposer mais en premier lieu à l'homme, trop rude, dédaigneux de la faiblesse, et ne se souciant pas d'élever sa compagne à son propre niveau. Emancipées maintenant, elles se ruent pour prendre leurs places au soleil et elles ne savent pas encore y mettre ni la souplesse, ni la dignité sûre de la française. Elles sont encore trop timides et maladroites pour oser le sourire charmant et pourtant distant de la parisienne quand on lui cède sa place. Au fond, elles sont moins méchantes que gauches. Les mœurs, du reste, ne leur permettent pas de s'armer de cette coquetterie innocente qui, chez elles, est tout de suite interprétée de façon malveillante.

Je mets naturellement à part les femmes du monde à l'étranger, formées, elles aussi, par des traditions maintenant séculaires, importées de France, et appartenant à la bonne compagnie européenne, qui, à quelques nuances

près, est la même partout. En France, ces manières d'aisance affable et de dignité à la fois ont pénétré les couches les plus profondes, sinon chez les hommes, tout au moins chez les femmes. Si l'on fait abstraction de certaines incorrections de langage, indiquant une instruction insuffisante, et qui constituent un signe de classe purement conventionnel, on trouve chez elles un tact, une politesse prévenante, une aisance de manières qu'autre part les mondaines sont seules à posséder.

Vous riposterez que vous n'avez pas précisément admiré ces perfections et ces grâces chez votre concierge, laquelle, de par son existence de chien de garde attaché à sa niche, a pris les mœurs aboyantes de ce fidèle animal; mais si vous connaissez la manière de gagner la bienveillance de ce cerbère, elle saurait vous faire, pour peu qu'il lui plaise, les honneurs de sa loge avec une grâce de douarière.

Mais voici le merveilleux. Il existe une vaste contrée, la Touraine et toute la partie avoisinante du bassin de la Loire, où le peuple parle le plus pur français du dix-septième siècle, comme on ne l'entend plus qu'à la Comédie-Française. Ce noble langage est accompagné, chez les femmes du peuple, par des gestes ap-

propriés, peut-être même un peu précieux, qui vous feraient croire à quelque princesse déguisée. Je connais à fond ces pays, que j'ai visités presque chaque année, et je n'exagère en rien. Je pourrais prendre des femmes de la plus humble condition et dire à un ami étranger : « C'est une pauvre marquise tombée dans la misère. » Il répondrait, convaincu : « Ça se voit bien à son langage et à ses manières. »

Ce qui domine chez la française est une forme particulière de la douceur dans la dignité. Ce n'est pas une douceur fade et soumise, mais une douceur qui n'ignore pas son prix, quelque chose comme une fine main nerveuse sous un gant de soie. C'est une douceur dominatrice et dompteuse; quand les autres femmes crient, la française sait reprocher avec gentillesse, d'une manière qui porte mieux. Il importe de distinguer ce qui, dans cette douceur, est une retenue enseignée, l'atavisme de quinze siècles de forte discipline catholique. J'ai été frappé de retrouver cette douceur particulière, faite de modération dans le ton, chez des étrangères de la haute société, élevées dans des couvents français et dont le

caractère n'avait rien de particulièrement doux.

Atavisme des siècles, éducation résultant des mœurs et des traditions, tous deux ne sont-ils pas les principaux facteurs du caractère d'un peuple! Leur empreinte s'est, en France, exercée surtout sur les femmes, soumises dès leur tendre âge à l'éducation des couvents et aux influences religieuses. Ce pouvoir a été bien contre-battu depuis une vingtaine d'années (et tout semble indiquer qu'il ne reviendra jamais), mais un laps de temps si court n'a pas pu sensiblement modifier l'œuvre des siècles. Encore aujourd'hui le plus farouche ouvrier révolutionnaire laisse sa petite fille faire sa première communion, tout de blanc habillée; c'est dans la maison une fête aussi importante qu'un mariage, principalement dans le plus petit peuple, et sa femme se considérerait comme déshonorée devant tous les voisins si elle ne se conformait point à cet usage.

Je connais des femmes de la haute bourgeoisie républicaine, qui sont libres penseuses et non pratiquantes (tandis que celles de l'ancienne aristocratie affichent toujours leurs convictions catholiques). Les premières cependant gardent, à l'égard des autres, les manières et

les idées, certaines délicatesses, de leur formation catholique. Elles ne sont contre le catholicisme que lorsque, vainqueur, il devient oppresseur, mais réduit comme maintenant dans son influence, il conserve en partie, comme un héritage de famille, leurs sympathies secrètes.

En tout cas, cette formation catholique, enseignement de modestie en même temps que de dignité, a admirablement servi à développer ces dispositions naturelles de la française : le tact inné, le sens de la mesure et le besoin de charmer. On ne charme pas en criant très fort, en exigeant et en s'imposant. Si elle sent la colère l'envahir, la française se dit : « Avant tout, ne soyons pas laide. » Et elle se domine. On connaît le cas des grandes beautés professionnelles qui évitent de rire aux éclats afin de ne pas se donner des rides; sans aller à des disciplines aussi excessives, on peut dire que la plupart des françaises s'observent en évitant soigneusement les émotions apparentes et les grimaces. J'ai vu la prise d'assaut d'un train de banlieue à Berlin, les voix glapissantes, les figures grimaçantes des robustes femmes jouant des coudes offraient un spectacle effroyable; rien de pareil à Paris, où surtout les femmes dans ces circonstances tiennent à

montrer de la grâce et une bonne humeur soutenue dans ces petites mésaventures. Les prises de bec mêmes, si elles arrivent, gardent un caractère de petite comédie de mots d'esprit pour la galerie.

Il est un jugement qu'on exprime couramment à l'étranger et qui me semble parfaitement vrai : l'anglaise (ou l'allemande) d'une situation élevée, dit-on, est surtout préoccupée de tenir son rang et de faire sentir sa supériorité sociale; la française veut, avant tout, exercer son charme et se faire aimer. La première réussit à se faire jalouser, tandis que la française, par son absence de morgue, se fait pardonner des avantages sociaux qu'elle porte avec grâce et bienveillance. Le cas de Mme Récamier est éternellement vrai, qui rougissait de plaisir devant le regard admiratif des petits ramoneurs dans la rue.

J'ose affirmer que de toutes les femmes, la française est la moins snob, la moins morgueuse, la plus humainement gentille. Il existe particulièrement dans ce qui reste de « salons littéraires » un snobisme innocemment naïf qui court après les célébrités et qui s'affiche en adoptant avec un aveugle engouement les opinions à la dernière mode, mais qui est à

peu près exempte de cette vanité hautaine qui domine dans la « Société » de nombre d'autres pays, et on y voit des femmes élégantes porter le plus bienveillant intérêt à de jeunes débutants pauvres et timides, qui, autre part, ne seraient même pas reçus. Le besoin de plaire est si impérieux chez la française que son sourire, à l'instar du soleil, luit sur les petits comme sur les grands, et dans cette innocente coquetterie se décèle un trait profondément humain.

Cette même gentillesse s'exprime dans sa manière de traiter les domestiques, les fournisseurs, les inférieurs. Pour les domestiques, il existe un savant mélange qui sait sauvegarder le respect et les distances, tout en montrant une familiarité patriarcale. Pour les subordonnés de condition supérieure, une grande délicatesse est de règle, qui s'interdit de faire sentir les distances, par exemple envers un précepteur ou un secrétaire. Nulle part les limites de classes ne sont en réalité plus nettement marquées et nulle part on ne s'étudie autant à les rendre insensibles à l'amour-propre. Voici un exemple précis. Une suédoise d'excellente famille, obligée d'accepter une situation salariée, passe d'abord une année en

Angleterre, dans une demeure aristocratique où, selon les conventions, elle doit prendre ses repas à la table de famille et être traitée comme un membre de celle-ci. Ces conditions sont rigoureusement remplies, mais avec une politesse glaciale qui marquait néanmoins fortement les distances. Elle passe ensuite une année en France, dans le château d'une vieille marquise; là, l'atmosphère était tout de suite accueillante et bientôt se faisait cordiale; au bout de quelques semaines, la vieille dame l'appelait « ma chère enfant ». Les façons de tout l'entourage aussi gracieusement aimables, simples et gaies, allaient tout droit au cœur de l'étrangère. C'est ce trait profond de sociabilité humaine qui distingue entre toutes la femme française.

De nos jours, les heures tragiques de la guerre ont mis en plein relief ces types de femmes, à l'énergie enveloppée de grâce et de bonté, qui prouvent que la française moderne n'a pas démérité de la longue lignée des nobles et fières créatures qui brillent comme des étoiles dans l'histoire de la France. Aucun autre pays ne possède une pareille galerie de femmes célèbres, ce qui montre le rôle éminent que la femme française a toujours tenu. Même le

sombre et agressif Carlyle est ému d'admiration quand il trace les figures de Charlotte Corday et de Mme Roland. Peut-on rêver une âme mieux trempée, au ressort de souple acier, que celle de Mme Roland, demandant, sur l'échafaud, à passer la première, pour montrer à son compagnon comme il est facile de mourir, et disant au bourreau, avec son plus gracieux sourire : « Monsieur Samson, vous ne refuserez pas la dernière prière d'une dame. »

⁂

Je me souviens des observations faites par un écrivain suédois, M. Ola Hansson, qui avait vécu plusieurs années en Allemagne, puis était venu se fixer en France. Il habitait à Meudon et envoyait des études de mœurs aux journaux de son pays. Il s'étendait longuement sur les bavardages des ménagères de son voisinage qui, assises devant leurs portes, travaillaient à quelque ouvrage en surveillant les jeux de leurs fillettes. Elles s'occupaient avec soin d'apprendre à celles-ci les belles manières, exigeaient qu'elles se tinssent bien, remerciassent poliment et sussent tourner un compliment gracieux. « Elles tenaient, ma parole, salon

près du ruisseau », écrivait-il. Sans pouvoir se défendre d'une certaine admiration, il la mélangeait cependant d'ironie, car il venait d'un pays où de telles façons sont considérées, dans les couches démocratiques, comme snobisme et vanité, tentative ridicule de singer les grands. En France, cette conception paraîtrait inconcevable, personne ne considérant la politesse comme l'apanage d'une classe, mais inconsciemment comme un signe de dignité humaine dont chacun veut se parer. Pour nous autres qui vivons en France, les leçons de politesse données par ces modestes ménagères à leur progéniture était la chose la plus naturelle. Mais l'étonnement de cet observateur étranger, imbu de ses habitudes d'Allemagne, me frappait comme une preuve de l'énorme différence des mœurs populaires entre les deux pays voisins.

Parmi ces petites qui s'apprenaient à faire salon au bord du ruisseau, il s'en trouve parfois qui plus tard deviendront de grandes actrices ou de célèbres charmeuses renommées pour leur beauté et leur élégance. Certes, dans tous les pays, des fleurs magnifiques montent ainsi des couches profondes du peuple, mais là l'exception paraît presque paradoxale; en France,

elle perd cet aspect de phénomène car l'atmosphère ambiante semble faite pour la préparer. Ce qui me paraît distinguer les françaises et, de façon plus étonnante, celles de moindre condition, c'est le sens exact de la tenue. Elle apporte ce sens des nuances dans les détails de sa toilette mais elle le possède au même degré dans ses gestes et dans ses actes. Un élément de cette sûreté de jugement est évidemment l'absence de timidité; affaire de caractère mais aussi de cette éducation qui étonnait tant Ola Hansson, et qui lui a enseigné l'aisance des manières dès son plus jeune âge. Le plus merveilleux est que cette aisance passe bien rarement la mesure au delà de laquelle elle prendrait un autre nom; elle reste discrète et, pour ainsi dire, invisible. Pour celles qui sont à peu près les seules que les étrangers de passage peuvent approcher, elles gardent un ton irréprochable qui, au moins pour un observateur peu averti, ne laisserait pas soupçonner une existence irrégulière; et certainement nulle femme au monde, en marge de la société, ne sait comme la française garder les apparences de la dignité de son sexe. D'honorables familles étrangères fréquentent, ce que les françaises du même milieu ne font qu'à titre ex-

ceptionnel, des lieux de plaisir où, à vrai dire, la prostitution tient son marché, mais elles peuvent le faire sans en être directement choquées, tellement les allures sont discrètes.

Ainsi, une longue expérience et des précieuses amitiés m'ont appris à voir la femme française dans un jour tout autre qu'elle ne paraît à l'étranger : au lieu du petit être évaporé qu'on se représente couramment, elle me paraît extrêmement pondérée, même quand elle fait profession du contraire. Combien, parmi les élégantes qui affichent leurs excentricités à Deauville, ne jouent-elles pas sans fatigue la comédie du grand luxe dans un but déterminé, tout en gardant une âme profondément bourgeoise, un goût de la simplicité quasi-populaire dans l'intimité et des habitudes d'économie! L'immense industrie parisienne de luxe et de plaisir a créé ainsi une armée d'auxiliaires et de collaboratrices qui n'ont de la folle fantaisie que le masque et luttent pour une vie réglée, bien ordonnée sans perdre un instant de vue la sécurité de leurs vieux jours. Si les conditions sociales s'étaient présentées autrement pour elles, elles seraient pour la plupart devenues d'excellentes mères de famille.

Pour laisser cette minorité de fausses vierges folles, je dirai que la française type m'apparaît, avec son visage au teint mat presque un peu grave et pensif, le regard tout chargé de compréhension vive et de fine observation, comme un être avant tout de sage équilibre. Chaque fois que je reprenais, à Cologne, le train français et me retrouvais parmi ces figures familières, j'étais frappé de nouveau par l'empreinte, nette comme celle d'une médaille antique, que des siècles accumulés de civilisation polie avaient mis sur ces physionomies réfléchies et sagaces.

Le plus curieux est que la gaieté la plus enjouée est à fleur de peau sous ces traits si sagement contenus. Dans aucun pays du monde, le « Weltschmertz » est chose si inconnue, et n'a même pas d'expression dans la langue. Pour la rendre, il faut chercher des explications et des tournures. Même alors, cette mélancolie sans but ni cause, qui ravage les pays anglo-germaniques, reste complètement inintelligible à l'âme française et lui apparaît comme une maladie du foie ou du cerveau.

Le français peut avoir ses nostalgies et ses

douleurs, les saints y ont eu la « nostalgie du ciel », mais cette nostalgie sait ce qu'elle veut et à quoi elle tend. La douleur de vivre, en soi, n'existe pour ainsi dire pas pour le français. S'il est chagrin, c'est pour une contrariété précise et il réagit là contre avec fermeté. La française, particulièrement, est de tempérament fort enjoué, avec une disposition à s'amuser très franchement à toute occasion, et, ce qui plus est, elle agit autour d'elle comme un radiateur de joie.

Tous ceux qui ont participé à la vie intime française savent la gaieté presque turbulente qui y règne à un dîner dès le potage quand en d'autres pays l'atmosphère y est mortuaire, et les hommes ne commencent à s'y égayer qu'au fumoir. J'ai amené bien des étrangers dans de pareilles réunions et ils ont été émerveillés par le brio et les tournois d'esprit de la conversation dont ils n'avaient jamais vu d'exemple chez eux. Ils m'ont dit : « Nous ne nous sommes jamais autant amusés au théâtre. »

Dans ces dîners parisiens, les brillants causeurs tenaient, il est vrai, le premier rôle, mais secondés par l'aimable animation des femmes qui créait cette ambiance pétillante et chaleureuse. J'ai fait plusieurs voyages avec des

groupes de français, entre autres une longue tournée avec une centaine de sénateurs et députés accompagnés de leurs femmes; tout ce monde s'amusait comme des collégiens en vacances, les wagons étaient remplis de chants et de rires, et c'était précisément la présence des femmes qui rendait l'humeur générale si joyeuse. Je prétends qu'on ne sait pas ce que c'est que de s'amuser franchement si on ne s'est diverti dans des compagnies françaises. La plus franche joie de vivre, on peut dire qu'elle est cristallisée dans un repas sous la tonnelle, au bord de l'eau, un beau jour d'été, parmi les robes claires des parisiennes, ravies de ce plaisir champêtre qu'elles préfèrent entre tous.

Tout comme les très jeunes filles cachent leurs espiègleries sous des dehors timides, les françaises, sous leur réserve correcte, possèdent des trésors de gaieté, qui illuminent la vie de famille et l'intimité. Il est certain que la française, dans la grande majorité des cas, se sent plus heureuse et contente de son sort que les femmes ne le sont ailleurs où elles semblent nourrir quelque rancune contre la destinée.

La française, elle, serait bien ingrate si elle n'était satisfaite, car elle a su se tailler une

bien meilleure place au soleil que ses consœurs. Déjà le fait qu'elle est de beaucoup la mieux habillée suffit à expliquer sa gracieuse et triomphante humeur. Il n'est pas rare de voir en France l'homme mesquinément habillé chez le petit tailleur bon marché; tandis que le chapeau et la robe de madame portent la marque du bon faiseur. On dirait que l'un est d'une classe sociale différente de l'autre. Au moins aussi souvent on constate à l'étranger le cas inverse : l'homme a l'air d'un gentleman bien astiqué et on dirait qu'il promène la femme de chambre de sa mère. Peut-on s'étonner que sa compagne soit aigrie?

Qu'il nous soit permis de remarquer que, de nos jours, c'est la femme française qui défend presque seule les anciennes traditions d'élégance de la race. Je ne sais si c'est le contact avec le suffrage universel qui incite les hommes à effacer plutôt dans leur tenue la différence des conditions sociales. Ils tendent de plus en plus à négliger le côté tailleur. Des hommes qui gardent le goût de l'élégance dans leur mobilier et leurs collections d'art, en même temps qu'un tact parfait dans leurs manières, une conversation spirituelle et cultivée, sont habillés de façon qui ne laisserait pas

soupçonner leur éducation et leur rang. Mais qu'on regarde leur femme et l'on sera tout de suite édifié. Celle-ci n'a en rien désarmé; tout au contraire, ses prétentions à l'élégance se sont répandues jusque dans les couches populaires. Et puisque de par son tempérament la France est condamnée à la production de luxe, il faut bien qu'elle défende sa réputation d'élégance pour garder son autorité.

En quelle mesure ces soins de coquetterie diminuent-ils la capacité de femme d'intérieur de la française? En aucune façon. Tout au contraire, on peut poser le principe que plus une femme est soigneuse de sa personne, plus elle l'est aussi pour sa maison. Dans ces deux domaines qui ici ne font qu'un, les mêmes qualités trouvent leur emploi : goût d'orner la vie, ordre et précision, souci d'utiliser pour le mieux les ressources disponibles, art d'acheter à bon marché et d'accommoder les restes. Ce qui se cache de soins et de combinaisons pratiques sous ces dehors frivoles est quelque chose d'incroyable. Bien peu d'étrangers peuvent s'imaginer ce que la française accomplit de travail souvent dur sous ses apparences de

coquetterie. Elle adore le travail, elle en a toujours besoin pour satisfaire son cerveau en activité, et elle ne répugne pas aux besoins rudes. La guerre, avec sa crise des domestiques et des loyers, et le renchérissement qui a frappé terriblement les classes moyennes, a obligé bien des gens d'éducation distinguée à se passer de service. J'ai vu de près la vaillance de ces françaises qui avaient connu de meilleurs jours; nul n'eût pu se douter de l'ouvrage accompli par cette charmante personne aux ongles roses et polis.

L'allemande est sans doute une excellente ménagère, mais elle en porte la marque sur elle. La française l'efface, elle est trop fière pour étaler ses petites misères, elle redevient la créature de sociabilité affinée aussitôt la besogne terminée.

Dans ces besognes, elle est aussi courageuse que quiconque et certainement la plus ingénieuse. Dans l'art de soigner sa beauté, elle a montré le chemin à ses sœurs de tous les pays. Il y a encore trente à quarante ans, la parisienne était la seule à pratiquer une esthétique de l'hygiène qui n'était imitée dans les autres pays que par la haute société et décriée dans les autres classes comme des inventions du

diable. Aujourd'hui l'exemple de Paris est suivi un peu partout. Par cette tactique, la parisienne a retardé de quinze ans l'âge ingrat de la vieillesse. Aux approches de la cinquantaine, elle défend encore son charme autant qu'elle pouvait le faire aux temps de Balzac, la trentaine à peine dépassée. Elle a donc gagné trois ou quatre lustres sur l'inflexible nature et créé la séduction de la rose épanouie qui s'effeuille avec un parfum plus intense.

⁂

Parmi les clichés qui courent à l'étranger sur la France, certains contiennent des vérités. Ainsi, on reconnaît généralement que de toutes les femmes du globe, la française est la plus *femme*. Elle l'est jusqu'au bout des ongles et c'est de ce fait qu'elle a su le rester dans toutes les circonstances que provient son charme et sa puissance. Le type de la femme émancipée n'existe pour ainsi dire pas ici, et pourtant elle s'est montrée apte à faire concurrence à l'homme sur tous les terrains.

Actuellement, les conditions économiques ont déterminé en France une affluence énorme des femmes dans les carrières autrefois réservées

aux hommes. Les immenses hécatombes de la guerre, qui ont porté principalement sur les jeunes hommes non encore mariés, ont fait qu'à peu près une fille sur deux ne peut avoir de mari. Ajoutez la ruine de la classe moyenne qui autrefois pouvait doter ses filles ou leur réserver une petite fortune. Ceci a produit une véritable révolution dans les mœurs et les conceptions de la jeune fille française. Beaucoup se voient obligées de travailler pour assurer la sécurité de leur avenir, et cela dans des milieux d'habitudes élégantes où on ne concevait pas autrefois qu'une femme pût sortir de l'abri domestique. La petite oie blanche d'il y a vingt ans qui se fût considérée comme déchue de sortir dans la rue sans être accompagnée a maintenant disparu. La jeune fille sort seule, elle regarde la vie les yeux ouverts, elle ne borne plus, comme faisait sa mère, sa lecture aux romans anglais. Mais c'est merveille de voir comme elle n'abuse pas de cette émancipation, comme elle reste modeste et réservée. J'ai pu comparer avec des jeunes filles d'autres nations et il est certain que la différence est grande; je ne mets pas en doute la sagesse de celles-ci, mais leurs façons sont plus cavalières et elles ne savent pas porter leur nou-

velle liberté, tandis que la jeune fille française est protégée par une longue tradition de modestie et de retenue.

De ces jeunes filles qui acceptent avec courage la lutte pour l'existence, un grand nombre vise très haut. Les habitudes d'esprit d'une famille de bourgeoisie libérale et fortement cultivée leur feraient considérer comme une déchéance de tomber aux petits emplois féminins d'administration. Elles s'attaquent donc aux hautes études autrefois réservées aux hommes. Elles ont fait, ces dernières années, invasion dans toutes les Facultés avec une énergie de travail extraordinaire. Leur succès est tel qu'on doit désormais les compter comme un élément nouveau dans le développement intellectuel de la France. En nombre de cours elles prennent la tête sur les hommes et enlèvent les premières mentions. Ceci n'est pas peu dire quand on connaît la capacité de travail des étudiants français qui font toujours l'étonnement de leurs camarades étrangers, habitués à une discipline intellectuelle bien plus relâchée. On craint que la jeunesse masculine ne se détourne des carrières libérales, très peu rétribuées au regard du prix de la vie, et s'orientent vers les affaires. Ceci en soi serait heureux

pour la reconstruction économique de la France, mais, d'autre part, un abaissement du niveau intellectuel serait une conséquence des plus fâcheuses. On peut espérer que l'élément féminin comblera cette lacune et que la femme française prendra ainsi une part fort importante dans l'œuvre de haute intellectualité et de progrès scientifiques qui revient à la France dans la communauté des nations.

⁂

Pourtant cette femme, si supérieurement douée, active, énergique, d'une intelligence rare, est celle qui, de toutes les femmes de notre époque, se désintéresse le plus complètement de la politique, et la seule qui ne semble pas aspirer au droit du suffrage!

Dans presque tous les pays le mouvement pour le suffrage des femmes a produit des agitations violentes, et cette réforme a été enlevée de haute lutte par les femmes un peu partout.

En France seule, ce mouvement est pour ainsi dire inexistant, tellement infime que les journaux ne lui donnent pas la moindre place et qu'il ne paraît sur aucun programme électo-

ral. Les rares propagandistes ne trouvent aucun écho chez leurs sœurs, mais sont entourées de l'indifférence de leur propre sexe.

La Chambre a, toutefois, en mai 1920, voté un « vœu » invitant le Sénat à prendre en considération la réforme. Celle-ci rencontre pourtant une grande méfiance chez les éléments de gauche qui craignent qu'elle ne favorise une réaction cléricale. Autrement on reconnaît que ce serait un acte de justice et que la femme est au moins aussi qualifiée que l'homme pour donner son avis sur les affaires politiques. On reconnaît même, en général, que la femme, au moins dans le peuple, est des deux celle qui possède le jugement le plus sagace. Mais on reconnaît l'équité de la réforme mollement, platoniquement, sans aucune envie de faire passer ce principe dans le domaine des réalités. Les conservateurs s'y montrent si mous que, visiblement, ils ne sont pas eux-mêmes bien convaincus de ces dispositions cléricales des femmes. Mais la raison dominante est que la femme ne paraît pas y tenir elle-même, et l'on ne voit aucun motif de lui donner un cadeau dont elle ne se soucie pas. Aucune campagne de propagande n'exprime,

en effet, quelque vif désir de conquérir les droits politiques.

Comment expliquer cette indifférence? Ne serait-ce pas que la française est parfaitement satisfaite de son champ d'activité actuel et qu'elle craindrait que le droit de suffrage ne diminue l'influence très réelle qu'elle possède dans le gouvernement de la famille et de la maison?

L'élan des femmes des autres pays pour le suffrage est encore une preuve du mécontentement qu'elles ont de leur sort. Elles se sont ruées vers le suffrage avec la volonté d'améliorer leur situation et celle de leurs enfants. Les femmes des Etats-Unis ont réclamé le suffrage en se proposant pour premier but de combattre l'alcoolisme qui détruisait la paix de leur foyer. L'alcoolisme en France prend des formes tellement moins brutales qu'il n'a provoqué aucun mouvement notable chez les femmes qui, pour la plupart, ainsi que je l'ai dit, distribuent l'argent de poche à leurs hommes. En tous cas, leur situation dans la famille est si forte et si dominante qu'on ne voit ici presque pas de trace de ces poussées vers le mieux qui sont irrésistibles chez les autres peuples.

Evidemment, il y a en France aussi de la

place pour des réformes sociales qui ne pourraient qu'être favorisées par l'avènement des femmes à la vie publique. Le fait pourtant qu'elles se désintéressent de cette tâche politique à remplir prouve que le besoin urgent ne s'en fait point sentir. J'ai dit que, en France, on est son propre philanthrope à soi-même. *Charity begins at home,* disent les anglais. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Si les autres peuples possédaient cette sagesse dans l'administration de leur propre vie et de celle de leur ménage, leurs revendications seraient souvent sans objet. C'est leur imprévoyance, leur manque de maturité et de domination sur soi-même qui rendent si urgentes les questions d'assistance sociale et de mesures restrictives. La française me paraît si préoccupée de la tâche qu'elle remplit silencieusement, chacune dans son ménage, qu'elle se moque de la politique dont elle attend bien peu de résultats. Ainsi elle est l'exposant typique de cette sagesse française qui réalise par des efforts individuels tout ce que les autres demandent à l'effort collectif et altruiste.



CHAPITRE VIII

LA FAMILLE

LA FAMILLE



La femme française renferme donc son activité dans le cercle de la famille ou dans les intérêts et les affaires qui concernent directement le bien-être de celle-ci. Nous avons déjà dit comment, dans cette famille et dans les entreprises commerciales, de petites ou de moyennes dimensions, elle est réellement l'âme dirigeante. Ses capacités administratives sont déployées même fréquemment dans le cadre des grandes affaires, pour ne parler que des maisons de couture, célèbres dans le monde entier, sous la direction exclusive des femmes; et c'est encore une femme, Mme Boucicaut, qui a créé de toutes pièces le système aujourd'hui dominant des grands magasins.

Cette famille française est, comme on sait, quelque chose de particulièrement exclusif et fermé à l'étranger. Elle est tellement caracté-

ristique pour la vie française que j'ose dire que l'étranger qui n'y a pas d'attache reste plus ou moins incompréhensif quant à la vraie mentalité française. J'ai constaté cela chez des étrangers qui, pendant de longues années n'ayant connu que la vie extérieure de Paris, en sont arrivés à une complète méconnaissance des mœurs et des conceptions françaises.. Tout le parfum de la vie française leur échappe. Toute une atmosphère de tendresse confiante entre les proches et les vieux amis, de délicatesse de sentiments dont la vie du dehors, plaisirs ou *struggle for live*, ne peut donner une idée, de gaieté enjouée enfin, qui maintient intacte la force de vivre.

Je crois qu'on peut avancer, que le français tend beaucoup moins qu'aucun autre peuple à s'échapper par des distractions extérieures à la monotonie de l'existence familiale; la vie de restaurant joue pour lui un rôle bien moindre, il se plaît plus à se créer des distractions dans le cadre d'un groupe de familles amies.

En même temps il tient son foyer fermé presque à l'égal d'un sanctuaire ouvert aux seuls initiés. Dans la plupart des autres pays d'Europe, il est relativement beaucoup plus facile d'être admis comme pensionnaire dans

une famille honorable qui en reçoit sans y être positivement contrainte par des nécessités économiques, et sans être de ce fait socialement déchue. Pour le français, au contraire, introduire dans une pareille intimité un étranger chez lui est chose à laquelle il ne se résoud qu'à la dernière extrémité.

C'est que sa vie familiale est beaucoup plus intime, beaucoup plus vivante aussi, plus communicative; il veut parler à table de ses affaires, ses projets, ses convictions politiques, enfin, il lui paraît odieux de sacrifier toute cette intimité confiante en y admettant un inconnu. Les français sont extrêmement loquaces, l'esprit toujours en éveil, ils aiment avoir chez eux les coudées franches, pouvoir s'exprimer en toute liberté; la présence d'un intrus rompt l'harmonie de leur vie, tandis que les peuples plus rares en paroles, d'âme plus renfermée, plus somnolente aussi, acceptent celui-ci sans qu'il leur en coûte.

Il s'y ajoute chez le français un autre sentiment plus impérieux encore : un respect jaloux des femmes de sa maison, dont il ne veut laisser approcher que ceux de sa race, de sa classe et de son éducation auxquels il sait des conceptions pareilles en tout aux siennes.

Qu'on ajoute à cela le déplaisir presque physique qu'il éprouve en entendant massacrer sa langue, cette langue toute en nuances subtiles qu'il manie lui-même avec une telle maëstria en jouissant de ces sous-entendus et jeux de mots, incompréhensibles pour celui qui n'a pas vécu de longues années en France.

A l'occasion de la guerre, on a tenté de créer un mouvement pour ouvrir plus largement les familles françaises aux étrangers, mais le grand obstacle est le soin que prennent les français de ne laisser approcher de leurs filles que des hommes qu'ils considèrent comme des maris acceptables, et les familles françaises sont fortement hostiles à l'idée de voir leurs enfants s'expatrier. Le langage gauche de l'immense majorité des étrangers, et l'ennui qu'il engendre, reste un autre obstacle qu'il sera bien difficile de surmonter.

Il est pourtant regrettable que ce cercle de la famille française reste ainsi fermé, car la France gagnerait à être mieux connue dans son être intime, et les pèlerins du dehors en emporteraient un enseignement de dévouement familial, de douceur, de confiance et de dignité dans les rapports entre proches, qui peut-être

est chez eux d'un mode plus distant et facilement dissous.

Le français apporte une affection plus passionnée que tout autre peuple dans les rapports des parents aux enfants; il sacrifie aux soins de leur avenir bien plus de son bien-être. Il répugne à s'en séparer, veut les établir autant que possible près de lui, tandis que d'autres nations les sèment à tous les vents et les envoient faire fortune ailleurs, sans autrement s'en soucier. Cette attache du sang si forte chez les français n'est évidemment pas sans inconvénient; les autres nations ont, par leur insouciance, une plus grande force d'expansion, mais, d'autre part, cette forte assise de la famille est un élément stabilisateur de premier ordre. En revanche, ce souci extrême pour l'avenir de sa progéniture a créé chez les français le système des deux enfants, qui nuit si terriblement à la natalité et constitue la seule ombre au tableau.

La coutume de doter les filles est un résultat de cet esprit de tendre prévoyance et de sacrifice qui distingue les parents français. Elle est plutôt blâmée au dehors, comme créant le mariage de raison. En fait, elle retourne seulement la situation qui existe à l'étranger, où les filles

non dotées sont généralement contraintes d'accepter l'homme qui veut bien leur offrir une situation, ou même de se livrer d'une façon désespérée à la chasse aux maris. Au contraire, la française avec dot peut choisir mieux l'homme auquel elle apporte souvent une aide appréciable pour son établissement. Un avantage aussi est que les deux contractants peuvent se marier plus jeunes. Et le mari, en fait, rendra un jour à sa fille ce qu'il a reçu de sa femme. Celle-ci, de plus, garde dans la maison une situation plus indépendante et plus considérée, car elle y est entrée comme une associée et non comme une subalterne.

Si à l'étranger on peut plaider que l'homme choisit selon son cœur, il est classique que la jeune fille sans dot choisit parmi les candidats selon son intérêt. La jeune fille française, étant dotée, a plus de chances de pouvoir choisir selon son cœur. Aux psychologues de décider si le mariage d'inclination fonde des unions plus solides que le mariage de raison. En bien des cas, l'amour peut être un feu de paille qui laisse derrière la cendre des illusions. Tout cela n'est qu'affaire de tempérament personnel, et l'on ne peut établir de règles. Mais rien ne permet d'alléguer que les mariages en

France soient plus fragiles et moins heureux qu'au dehors ; les statistiques d'avant-guerre montraient qu'on y divorce beaucoup moins que dans la plupart des autres pays. Du reste, on pourrait à ce sujet proposer un plébiscite entre les femmes de tous les pays : combien d'entre elles préféreraient être dotées ou bien courir la chance de la chasse aux maris?

*
**

L'éducation familiale des enfants est très douce en France, les punitions corporelles sont absolument interdites dans les écoles; on n'y connaît plus la discipline de l'ancienne mode ou à la prussienne avec obéissance aveugle et respect exagéré pour les supérieurs.

On s'y attache à laisser se développer librement l'esprit des enfants en leur permettant des conversations sans contrainte avec leurs aînés. Ils sont formés de très bonne heure à la vie sociale, en apprenant à faire les honneurs de la maison aussi bien que les grandes personnes; on s'efforce de leur faire acquérir de l'aisance et de leur enlever toute timidité en les habituant à réciter devant les invités,

dès l'âge le plus tendre, des fables de La Fontaine ou des petits vers.

Jean-Jacques Rousseau, au début d'*Emile,* s'élève avec indignation contre cet usage de faire réciter aux enfants les fables du bon La Fontaine et montre par une sévère analyse des deux plus courantes, *Le Corbeau et le Renard* et *La Cigale et la Fourmi,* combien ces fables sont profondément immorales : la première, d'après lui, apprenant le bénéfice qu'il y a à flatter, la seconde enseignant à joindre la raillerie au refus devant l'imprévoyante pauvreté.

Or, encore aujourd'hui, cent cinquante ans plus tard, les petits français récitent exactement ces deux mêmes fables qui sont la première chose qu'ils apprennent en même temps que « Notre Père qui êtes au ciel » et « Je vous salue, Marie ». Ceci en dit long sur la fidélité des français à leurs traditions. Remarquons, du reste, que la première fable n'est nullement un encouragement à la flatterie, mais un conseil de se défier des flatteurs, puisque le corbeau lâche son fromage en se laissant charmer par le renard. Et la seconde est un enseignement de prévoyance et d'économie tout à fait cher aux âmes françaises.

On pourrait soutenir que ces fables, empreintes de si bonne heure dans de si jeunes cerveaux, y déposent le germe de quelques vérités d'expérience essentielles, qui contribuent considérablement à entretenir ces qualités de sagesse et de mesure qui marquent si profondément l'âme française.

Avec l'éducation française on pourrait craindre que les enfants ne deviennent gâtés et prétentieux par la grande affection qui les entoure. Mais cette affection se double d'une certaine sévérité sur les points considérés comme nécessaires. D'une part, les parents, toujours fort ambitieux pour leurs enfants, les forcent au travail presque à l'excès. D'autre part, ils les habituent à une économie serrée, et j'ai constaté que les jeunes bourgeois, de familles aisées, étudiants dans les Facultés, ont des besoins bien plus modestes que les étudiants de mon pays.

La vie de collège en France est très dure par le surcroît de travail et nécessite une dose de douceur dans la famille pour ne pas rendre les petits tout à fait malheureux. L'ancien internat n'est plus autant la règle que pour la

génération précédente; cependant une grande partie des garçons y passent et, bien qu'adouci, le régime en est encore dur : assez mauvaise nourriture et jusqu'à dix ou onze heures d'études par jour.

On peut donc dire que, malgré la douceur familiale, l'éducation de la jeunesse masculine est fort sévère, de nature à former les enfants à une grande capacité de travail et à leur faire envisager la vie sous son aspect sérieux. Leur instruction est excellente, confiée à des professeurs de haute valeur et fortement imbus de l'esprit classique ; les livres d'enseignement sont des chefs-d'œuvre dans leur genre, comme style, comme méthode et comme précision, et le jeune français, en quittant le lycée avec son « bachot », possède un bagage de connaissances générales et déjà une maturité d'esprit bien supérieure à celle des jeunes étrangers de son âge, excepté probablement en Allemagne.

Nous avons vu la somme de sacrifices et d'endurance dont ces jeunes français sont capables. Déjà le service de trois ans, qui prenait à la jeunesse une portion si démesurément longue de ses plus belles années, était supporté sans un murmure et comme chose due, en dépit

des duretés de la vie de caserne, avec son régime égalitaire doublement pénible à des garçons bien élevés (adouci pour les jeunes allemands de même condition). Il eût provoqué des mouvements antimilitaristes violents dans la plupart des autres pays, pour ne pas parler de ceux qui ne veulent supporter aucune servitude militaire si courte qu'elle soit. Quant à l'attitude de cette jeunesse pendant la guerre, elle se passe de commentaires. Notons seulement que son mérite fut le plus grand, car de toutes les armées l'armée française était de beaucoup la moins bien abritée, la moins ménagée et la moins bien nourrie.



CHAPITRE IX

LES MŒURS

LES MŒURS



Il serait inutile de dissimuler qu'on a beaucoup calomnié au dehors la femme française et la famille française. La faute en est en premier lieu aux français eux-mêmes, c'est-à-dire à leurs romanciers et auteurs dramatiques qui ont fait de l'adultère le thème unique de leurs productions. Ils ont ainsi créé au dehors l'illusion que les erreurs de quelques-unes étaient l'habitude de toutes. C'est que la femme honnête n'a pas d'histoire et qu'il fallait trouver un sujet capable de captiver et d'émouvoir par de tendres ou piquantes peintures d'amour.

Depuis quelques années, du reste, le roman et le théâtre à l'étranger sont devenus bien moins pudibonds qu'au temps de Dickens. On y comprend maintenant qu'il ne faut pas juger les femmes d'un pays à l'aune des héroïnes de théâtre.

Je crois qu'on commence à reconnaître un peu partout la solidité et le sérieux de la famille française. Dans toutes les capitales il existe une société de luxe et de plaisir où les mœurs sont plus relâchées, et la chronique scandaleuse, basée sur des faits de notoriété incontestable, prouve que dans certaines de celles-ci la démoralisation des hautes classes est incomparablement plus grande qu'à Paris. On peut même constater que cette chronique scandaleuse est, pour Paris, tout à fait pâle et provincialement sage. On n'a eu ici ni d'Eulenbourg, ni d'Oscar Wilde, ni de Raspoutine, et je ne me souviens pas d'avoir vu à Paris depuis longtemps de ces procès de divorce à grand orchestre, avec révélations palpitantes, tels qu'il en pleut chaque année dans la presse de Londres et de New-York.

Quant à la grande masse de la bourgeoisie et des classes moyennes, la vérité doit être sans doute qu'elle est, en France comme ailleurs, composée en majorité de femmes irréprochables. S'il leur arrive de ne plus l'être, j'ai la conviction que les torts ont le plus souvent commencé de l'autre côté.

Je crois aussi qu'au sujet de la vie de plaisir on peut considérer comme périmée la vieille

légende qui représentait Paris comme la Babylone moderne, de mœurs particulièrement dissolues et dépravées. Tout le monde maintenant voyage assez pour avoir constaté *de visu* que les lieux de perdition sont aussi nombreux, sinon pires, dans les autres capitales.

Aucune de celles-ci ne peut se vanter d'une plus grande sévérité sur ce chapitre, mais certaines étalent leurs folies avec beaucoup plus de grossièreté. On danse dans presque toutes les grandes villes comme à Montmartre, mais nulle part avec autant de décence. L'opinion des étrangers me semble être plutôt un étonnement presque admiratif devant la correction élégante préservée au milieu de ces ébats plutôt funèbres, qui ne rappellent en rien la folle gaieté du Bullier d'autrefois.

Même dans ces relations faciles le goût presque affectueux que le français a pour la femme subsiste encore et les colore d'une nuance moins méprisante qu'ailleurs. Mais pour quitter ce terrain et entrer dans la vie passionnelle, il est incontestable que l'amour joue pour le français un rôle plus prépondérant que pour les hommes de races plus flegmatiques.

Chaque peuple a ses penchants qui peuvent dégénérer en passions tyranniques, chez d'au-

tres c'est l'alcoolisme, indice d'un tempérament plus épais. Ces dispositions diverses sont le résultat du climat et de l'alimentation. Les méridionaux sont plus portés à l'amour, ce sont là des truismes qu'on me pardonnera.

Pourtant les nécessités de la vie physiologique sont partout impérieuses, mais parce que les peuples froids sont moins souvent sollicités au péché par la nature et s'acquittent avec plus de hâte des rites qu'elle exige, ils s'imaginent être plus vertueux, et jettent la pierre à ceux qui s'attardent avec plus de fréquence et de délices dans les jardins secrets.

En ce chapitre, plus encore qu'en tout autre, c'est l'hypocrisie qui règne. Les français dont le trait le plus sympathique est un manque complet d'hypocrisie, sont les seuls à avoir le courage de leurs actes et de leurs passions. Ailleurs, où l'homme se cache soigneusement de ses fréquentations comme d'un acte répréhensible et bas, il avilit par la honte même qu'il en a la pauvre créature à laquelle il ne demande qu'une satisfaction d'un instant. N'y a-t-il pas plus d'humanité vraie, de chevalerie, de justice même dans la façon ouverte dont le français mène ses liaisons fugitives; il se choisit une petite amie, il la sort, la promène, par-

tage ses repas avec elle et lui demande le plaisir d'une compagnie féminine et d'une camaraderie rieuse. Tel est le cas des innombrables couples qui remplissent les cafés en se payant le luxe d'un bock, et rentrent chez eux comme de bons petits bourgeois aussitôt après le cinéma.

On peut discuter si l'hypocrisie pratiquée ailleurs est une sauvegarde utile pour la morale publique, ou si, par la compression qu'elle impose, elle crée des mœurs cachées plus laides. D'après ce que j'ai pu en observer, la liberté dont on use en France conserve aux relations entre les sexes une délicatesse plus grande et introduit en celles-ci une plus large part de sympathie humaine dont l'absence leur donne ailleurs un caractère de brutalité. En dernier lieu toutes les femmes gagnent plutôt à ce que les hommes n'aient pas été réduits dès leur début dans la vie à se faire une notion trop méprisante des rapports des sexes.

Mais il y a en cette matière une incompatibilité complète entre les conceptions du français et celles de certaines autres races. Le français reste beaucoup plus près des hommes de la Renaissance ou de la *merry old England* du temps de Shakespeare avant l'avènement du

puritanisme. Il garde un sens plus sain et pour ainsi dire plus innocent, exprimé dans l'ancienne règle : *naturalia non sunt turpia.* Au fond, l'abandon qu'on a fait de cette bonne vieille règle a peut-être engendré tous les maux dont souffre la société dans ce domaine. Cela est si vrai que des pédagogues des plus vertueux préconisent un enseignement dans les écoles sur les fonctions naturelles de l'espèce.

Le fait est que dans ces fonctions naturelles le français paraît apercevoir plutôt un léger ridicule et l'élément comique dont s'amuse son sens d'ironie joyeuse. Ceci ressort depuis Rabelais, qui va vraiment un peu fort, et se reflète encore dans la célèbre plaisanterie gauloise. Rien n'est plus scabreux pour un étranger que de se risquer sur ce terrain. Sa plaisanterie jetterait un froid dans l'assistance, alors que la même historiette contée comme sait le faire un français éveillerait une franche gaieté. C'est que le premier n'aura vu que le côté lubrique tandis que le français, d'un trait ironique et léger, aura souligné le côté humoristique. L'exemple le plus typique de cette mentalité se trouve dans certaines pièces modernes où des scènes de déshabillé et de chambre à coucher sont données avec un humour si fan-

taisiste que le côté scabreux disparaît et que le public est entraîné sans arrière-pensée dans la ronde abracadabrante du fou rire. Ainsi le français, par son naturalisme et par sa gaieté, envisage, sans penser à mal, des choses où l'étranger ne voit que le mal, et il le fait avec une telle verve qu'il désapprend à son censeur même de songer à mal, et lui enseigne, comme dit Nietzche, « la pureté du regard ».

Cependant, si les français prennent avec cette légèreté joyeuse les réalités de l'amour, les faits divers de chaque semaine prouvent qu'ils peuvent aussi prendre l'amour au tragique. Ce qui est très curieux dans ce peuple c'est qu'on ne peut jamais prévoir quelle chose il prendra au sérieux ou non; tout au moins, c'est un mystère pour l'étranger qui, de certaines apparences de légèreté, a pu conclure au manque de fond.

On se trouve actuellement dans une série de drames passionnels, régulièrement suivis par l'acquittement. Ceci semble contredire mes opinions sur la douceur de la française, mais j'ai dit aussi que cette douceur était une douceur sociable, née du besoin de plaire et de l'éducation. Quand ses intérêts suprêmes sont en jeu, l'instinct de propriété dans l'amour éveille

cette énergie irritée qui fait craquer le suave verni. L'acte accompli, la criminelle revient à cette suavité qui émeut si sympathiquement le jury. Pour être juste, il faut reconnaître que celui-ci est aussi indulgent pour l'homme qui tue par amour que pour la femme.

Mais peut-on conclure par quelques cas chaque année que la française soit plus disposée qu'une autre femme à faire elle-même justice des crimes d'amour ou de malheurs conjugaux? La faute en est à l'indulgence du jury. Les autres femmes savent qu'elles risquent une punition sévère, mais si elles devaient escompter l'acquittement, qui prouve qu'elles n'abuseraient pas du revolver plus encore que la française?

Cette indulgence du jury sans laquelle la France n'aurait certainement pas plus de crimes passionnels que la plupart des autres peuples, procède évidemment de l'idée que l'amour est une passion tellement dominatrice qu'elle rend irresponsables ses victimes. C'est la force fatale à laquelle ils ne peuvent pas résister. Par un raisonnement analogue, d'autres nations admettent l'ivresse ou l'alcoolisme habituel comme circonstance atténuante, on y va jusqu'à rechercher l'alcoolisme des parents

comme atténuant la responsabilité.

Ainsi chaque peuple a besoin de chercher une sorte d'ivresse, un moment d'oubli de la vie réelle. Les français la demandent au jeu des tendres passions, où, bien plus qu'autre part, l'élément sociable et pour ainsi dire spirituel, joue un rôle prépondérant. Je pourrais confirmer toutes les opinions que j'avance dans ce livre par des expériences personnelles. Je me souviens d'un voyage de plusieurs semaines avec un groupe de français; ils n'étaient reçus que dans des réunions d'hommes et commençaient à languir, ils me répétaient : « Mais où sont donc les femmes, c'est trop ennuyeux d'être toujours réduits à la société masculine. » Quand, enfin, vint un grand dîner où les femmes de leurs hôtes étaient présentes, ils furent comme illuminés par la plus aimable gaieté. C'était dans la meilleure société où pas une ombre d'aventure ou de conquête ne pouvait effleurer la pensée de ces pèlerins, qui rayonnaient de joie de se retrouver très respectueusement dans la société de femmes charmantes.

J'indiquerai un autre fait significatif : en France, le fumoir tient une place infime. A l'étranger, c'est le lieu sacro-saint, la vaste pièce meublée avec le plus grand confort, les

fauteuils les plus moelleux, et le salon ne prend que la seconde place. C'est là où les hommes se réfugient aussitôt le dîner, qui atteint son point culminant dans la chaleur des liqueurs et des histoires grasses. En France, le bureau de monsieur, qui pourrait servir de fumoir, est souvent un petit réduit, et tout le luxe et le confort sont concentrés dans le double salon et la galerie, où les hommes restent avec les femmes, qui font le simulacre de griller une cigarette, et la conversation continue de la façon la plus animée sans que les hommes éprouvent le moindre désir de se retrouver entre eux.

Il n'est pas douteux que l'attrait qu'éprouve le français pour la société des femmes soit une caractéristique de sa nature, et qu'il n'est qu'une essence très subtilisée de l'éternel instinct qui meut les mondes. C'est cette délicatesse nerveuse du français qui a donné à la femme le rôle qu'elle tient dans la société européenne, car toute son ascension chez les autres peuples, au-dessus des emplois utilitaires, est venue de l'exemple donné par la galanterie française, polissant les mœurs en Allemagne et dans les autres pays, pendant l'époque où l'influence civilisatrice de la France

s'exerçait avec un rayonnement sans pareil.

Contre l'objection que l'adoration des français pour la femme est un signe et un facteur de décadence, je répondrai qu'elle était la même aux jours les plus brillants de leur histoire, quand la France était la plus puissante et la plus nombreuse des nations. Leur soi-disant démoralisation ne les a pas empêchés de *tenir* admirablement pendant la dernière guerre et de passer victorieusement par l'épreuve suprême, en déployant des qualités inouïes de résistance et de stoïcisme. Le seul signe de décadence qu'on puisse relever, et pour lequel il reste parfaitement des moyens de guérison, se trouve dans la baisse de la natalité. Les raisons en sont dans des conceptions d'ordre économique et social, qui n'existaient pas dans l'ancienne France, plus prolifique sans être moins invulnérable aux flèches du cruel petit dieu.



CHAPITRE X

LA COURTOISIE

LA COURTOISIE



Dans tous les pays du monde, les classes supérieures observent les lois de la civilité. A Paris, sinon en province, il faut bien avouer que le niveau de la politesse a un peu baissé par suite de la vie plus fiévreuse et par l'ascension des couches sociales habituées à jouer du coude pour se faire place. Néanmoins, dans le commerce général des citoyens entre eux, les angles sont tellement arrondis que dès qu'on quitte la France on sent une différence dans la façon d'être qui n'est pas toujours manque de bonne volonté, mais manque de souplesse acquise.

Je prends un exemple : si on demande à Paris son chemin à un passant, il donne presque toujours le renseignement avec une sorte d'aimable complaisance; à l'étranger, il arrive assez souvent que tout en donnant l'indication

demandée, le ton abrupt de l'homme vous fait sentir qu'il est pressé et que vous auriez mieux fait de ne pas le déranger. De même dans ses remerciements, le français met plus de grâce aimable, alors que l'étranger se contente d'un mot hâtif.

La traditionnelle politesse française reste vivante et intacte dans presque toute la province, où l'on trouve encore des manières qui, pour un étranger, semblent tout à fait ancien régime et talon rouge.

Mais le fait caractéristique et sur lequel je voudrais insister est que cette politesse et cette douceur des manières ne sont pas en France, comme ailleurs, le seul apanage des classes cultivées et qu'elles semblent comme l'expression spontanée de l'âme du peuple tout entier, jusque dans les classes les plus humbles. J'ose même soutenir qu'on est plus sûr de trouver cette courtoisie chez un ouvrier ou un homme du petit peuple que chez des gens mieux placés. Le premier est plus serviable et plus cordial parce qu'il obéit plus franchement à sa nature spontanée.

Peut-être certaines observations que je suis amené à faire ici pourraient paraître oiseuses aux lecteurs français, mais je rappellerai que

la vérité s'établit par comparaison. Il n'est pas inutile non plus d'attirer leur attention sur certains caractères de leur vie nationale qui leur paraissent si naturels qu'ils ne les mesurent pas à leur juste valeur. Il est bon qu'ils se tiennent présents à l'esprit que les relations des citoyens sont différentes en d'autres pays.

Aussi quand j'entends noter quelques signes d'humeur ou d'envie des classes populaires, vis-à-vis des bourgeois, cela me fait sourire. J'ai vu, autre part, les regards chargés de haine et d'envie menaçante. Il peut arriver, en France, que des dames empanachées dans une auto de luxe traversent une banlieue d'usines et s'effarouchent des regards peu amicaux des femmes en cheveux, mais la faute en est à elles, car l'étalage du luxe est toujours au moins inopportun en face des vies besogneuses. Je sais bien qu'il existe, en France, plusieurs points réduits, marqués d'une tache rouge. Pourtant, pour ma part, quand les circonstances m'ont conduit dans les milieux ouvriers, j'ai toujours été frappé de la politesse de leurs manières. Je mets à côté les bandes d'apaches qui se glissent dans les réunions publiques. Prenons acte d'un petit fait : des syndicats ouvriers avaient renvoyé en bloc au percepteur,

en guise de protestation, les feuilles de contributions personnelles de leurs membres, puis au deuxième avertissement la grande majorité des ouvriers vint, comme de bons citoyens, acquitter l'impôt. Ceci n'a rien à faire avec la politesse, mais c'est un signe d'intelligente soumission aux nécessités sociales.

Ce qui distingue l'ouvrier français, c'est qu'il ne semble pas s'apercevoir des différences de classe, il n'a ni plus ni moins d'égards pour vous que si vous étiez son pareil, et comme il est naturellement sociable et cordial, voir serviable, il l'est avec vous aussi. En d'autres pays, l'homme du peuple était autrefois humble et écrasé, maintenant il est révolté et ombrageux. Dans la démocratie française, il s'est toujours senti libre citoyen émancipé. Il faut dire que les classes supérieures en France facilitent cet accord par leur humeur égalitaire. Elles peuvent défendre âprement leur intérêt dans une question de salaires, mais l'idée ne leur viendrait pas de souligner une différence de destin par un ton hautain et distant. Si quelques snobs nourrissent avec complaisance l'infatuation de leur supériorité, ils n'oseraient pas le montrer, tellement cela est contraire aux mœurs.

Quand on parle avec les gens du peuple d'hommes d'une situation supérieure à la leur, on s'aperçoit que ceux-ci se qualifient pour eux comme « ayant reçu plus d'instruction », c'est-à-dire étant ainsi plus favorisés par la chance pour obtenir une meilleure place, mais non pas comme appartenant pour ainsi dire à une caste d'essence plus noble. Ils font cette constatation sans amertume et avec un certain respect, considérant que les chemins sont ouverts, sinon pour eux-mêmes, du moins pour leurs enfants et leurs pareils.

Il y a en réalité, en France, une hiérarchie sociale fortement marquée. Les professions libérales dédaignent les hommes d'affaires. Dans cette dernière catégorie, la marge est grande entre le commerce, le haut négoce, l'industrie et la finance. Dans les centres de province, la classification est réglée avec une précision réjouissante. Je me suis laissé dire que dans tel grand port, les cafés regardent de haut en bas les laines qui méprisent à leur tour les cuirs, lesquels se rattrapent sur les farines. Pourtant, si ces nuances existent quand il s'agit de marier sa fille ou simplement d'inviter à dîner, les manières ont soin de n'en rien montrer et ces mêmes gens, qui refuseraient de fréquenter

tels autres, n'en sont pas moins confits en gracieux saluts et compliments quand un terrain neutre les rapproche. Ainsi la politesse s'attache à rendre insensibles ces distances réelles.

L'échelle continue en descendant jusque dans les profondeurs, du chemisier au charcutier, de celui-là au crémier, de l'aristocratique ouvrier électricien jusqu'au terrassier. Mais cette échelle a cela de merveilleux que la qualité d'homme n'en est pas touchée. Où qu'il soit placé, un homme a droit à des égards et il en rend aux autres.

On peut dire que le principe égalitaire de la Révolution française a trouvé sa réalisation morale dans cette politesse nationale, puisque malgré l'inégalité nécessaire des conditions, elle garde dans le commerce social des hommes entre eux cette affabilité extérieure qui enlève tout le côté humiliant des inégalités matérielles et ôte à celles-ci leur pire venin.

On remarquera ici combien cette hiérarchisation constitue un élément de stabilité, chacun dans cette immense échelle graduée pouvant trouver sa satisfaction en s'estimant un peu plus haut placé que l'autre. Qu'on considère les deux antithèses : la Russie presque sans classes moyennes, et la France pour ainsi

dire toute en classes moyennes. La logique veut que par la même loi qui fait que la Russie, une fois décapitée, est vouée à la destruction, la France est lestée pour garder son équilibre en toute circonstance. Je la vois, soit dit sans irrévérence, comme ces petits bonshommes des boîtes de physique qui, de quelque façon qu'on les lance, retombent toujours sur les pieds.

⁂

Ainsi la politesse française a réussi, comme on n'a pu le faire nulle part en Europe, à effacer dans l'ordre moral cette distinction des classes qui est pourtant indestructible dans l'économie générale du monde. La question sociale n'est pas seulement une question de ventre, c'est, pour beaucoup, une question d'amour-propre, et le mécontentement des orgueils froissés est peut-être plus âpre encore que celui des intérêts. En diminuant ces causes d'irritation, la courtoisie française constitue un véritable élément de stabilisation d'ordre social. On peut en conclure que si, par chance, quelques convulsions secouaient cet édifice bien ordonné, elles prendraient, dans ce peuple si soucieux de ne pas déranger ses destinées

individuelles, des formes relativement bénignes. Qu'on ne m'oppose pas les violences de la Révolution française, c'est justement durant le siècle qui a suivi que s'est faite l'éducation de la démocratie.

Dans cette politesse, on distingue deux éléments : la bienveillance et le tact, ce dernier résultant d'une compréhension très rapide des réflexes d'autrui. J'ai entendu des étrangers se demander si les français sont réellement bienveillants ou si cette politesse ne serait pas monnaie de singe, destinée à remplacer de bons offices sonnants.

Dans les classes supérieures, on n'a guère à refuser des services d'argent, car il paraît presque inimaginable à un français d'en demander, tant il est habitué à ne compter que sur lui-même ou sur sa plus proche parenté. Il y a là des conceptions de fierté et d'indépendance individuelle qui exclut des habitudes parasitaires. Mais si l'on fait exception de l'aide pécuniaire, le français est extrêmement serviable et prêt à se répandre en recommandations et démarches. Peut-être cette pratique des recommandations n'est-elle même pas sans inconvénients, mais cela nous entraînerait trop loin d'en chercher les causes. Il a aussi un sen-

timent très vif des obligations qu'impose un service accepté, il sent qu'une dette d'argent le mettrait en état d'infériorité morale vis-à-vis de son prêteur; de même, il n'est pas sans repos, s'il n'a rendu service pour service, ce qui crée ce système d'échanges tacites si caractéristique pour la France et qui joue un si grand rôle dans la politique.

Le français est très reconnaissant de nature, et ceci aussi exerce une forte influence sur les luttes publiques où l'on voit tant de fois certains hommes en défendre un autre *per fas et nefas,* parce qu'ils se sentent liés à lui par de bons offices acceptés. Le français est relativement fort peu envieux et jaloux, c'est-à-dire qu'il ne l'est que lorsque l'avancement d'autrui lui fait un tort positif, ce qui est sans doute tout ce qu'on peut demander à l'humaine nature. Au contraire, il est plutôt flatté de voir monter ceux de son entourage, par un sentiment assez juste que cela lui donne plus d'importance à lui-même. Il faut reconnaître aussi que les français savent porter leur élévation avec la plus parfaite simplicité et ne renient jamais les vieux amis; on connaît des exemples innombrables de relations qui subsistent entre d'anciens camarades d'études que le cours de la vie

a placés dans des situations sociales très différentes. « Camarade de collège de tel ministre », dire cela d'un homme signifie qu'il peut presque tout obtenir.

J'ai dit que les français étaient naturellement bienveillants, je donnerai ici un exemple qui prouve que s'ils sont, comme la fourmi, peu prêteurs à l'ordinaire, ce n'est pas par sécheresse de cœur, mais par un certain mépris pour l'homme qui ne se suffit pas à lui-même. Mais ils ont, au moins dans le peuple, le cœur à la bonne place quand ils se trouvent en face d'un effort qu'ils comprennent. Il y a à Paris vingt mille artistes qui ne vendent rien et vivent néanmoins par la générosité des marchands de vins et petits commerçants qui leur font crédit avec une mansuétude incroyable. Je connais le cas de nombreux peintres, même étrangers, qui ont vécu des mois et des années en ne donnant que de rares acomptes à des intervalles fantastiques. On sait des petits restaurateurs qui se sont ruinés par cette générosité. Ce crédit, ils l'auraient refusé à un employé de commerce, qui touche chaque mois ses appointements, et doit mesurer ses dépenses à son budget. Mais l'artiste ici garde pour le peuple quelque chose de prestigieux, on sait qu'il a un métier où le

succès est long à obtenir, on trouve juste de l'aider; il y a là aussi, pour ces petites gens, un sentiment obscur de la tâche supérieure que remplit l'artiste dans une société.

Chez les français, comme chez les anglais et chez les suédois, on met le plus grand soin à éviter toute allusion indiscrète à la vie privée de son interlocuteur. Je note ceci par contraste avec l'indiscrète bonhomie de l'allemand qui, vous connaissant à peine, vous demande des détails sur votre famille et sur vos revenus. On apporte également la plus grande attention à ne toucher dans la conversation, de près ni de loin, à un sujet qui puisse blesser. Qu'on observe ceci dans les milieux cultivés qui ont une éducation mondaine, cela n'a rien de surprenant, mais on rencontre partout le même tact délicat dans les classes les plus humbles, d'une façon prodigieuse. Cela me paraît tenir à la rapidité des réflexes du français.

Ailleurs on a, sans doute, aussi bonne volonté, mais on a l'esprit trop lourd pour chercher si loin, et on croit aussi naïvement qu'une vérité est toujours bonne à dire. On a là également « l'esprit de l'escalier » et l'on se reproche quelquefois une minute trop tard la sottise commise. (J'ai toujours remarqué que

les mêmes gens qui trouvent nécessaire de « dire des vérités » s'offensent encore plus quand on leur en fait entendre à eux-mêmes. Le français est moins hypocrite et plus humain en épargnant à son voisin ce qu'il ne supporterait pas lui-même).

Le français a la compréhension si instantanée qu'il lit sur vos lèvres les paroles que vous allez prononcer et qu'il a sa réponse prête avant que vous n'ayiez fini de parler. Je n'ai pas la place ici d'analyser les caractères spécifiques de l'intelligence française, sujet infiniment vaste et complexe, mais je crois qu'on peut noter comme un trait général, universellement reconnu, cette excessive rapidité de perception qui marque le peuple entier. On sait que pour choisir les aviateurs on emploie des instruments qui mesurent mathématiquement le plus ou moins de rapidité des réflexes, puisqu'un soixantième de seconde peut décider de la vie ou de la mort (Fonck abattit, une fois, trois avions allemands en six secondes). Si on pouvait appliquer cet appareil à la mentalité des différentes nations, il est certain que les français arriveraient de beaucoup avant les autres. Ceci explique leur faculté d'improvisation et tant de traits éminemment français.

Qu'est-ce donc ce qu'on appelle *l'esprit français?* Le don de repartie instantanée; d'autres auraient trouvé cette réponse spirituelle seulement après quelques minutes de réflexion.

Les français ont donc créé cet état de sociabilité qui donne une illusion d'abolition des classes, puisque les grands parlent aux petits comme s'ils étaient égaux. Et c'est une des choses qui composent cette atmosphère unique qui fait l'attirance de la France.



CHAPITRE XI

UNE NATION DE QUALITÉ.

UNE NATION DE QUALITÉ



« *Il n'est pas permis aux plus beaux arbres de monter jusqu'au ciel.* »

Ces paroles de Gœthe sont la loi des peuples comme celle des individus. La France possède le sol le plus fertile de l'Europe, le peuple dans ses masses profondes le plus intelligent et le plus ingénieux, des qualités exceptionnelles de travail, d'économie, de fierté individuelle et d'esprit de famille. Si les français possédaient, par surcroît, les plus éminentes qualités des autres races, particulièrement l'organisation et la discipline des allemands, ils deviendraient une manière de super-peuple comme le monde n'en a jamais vu et comme la relativité de toutes choses ne permet qu'il en existe.

Il faut prendre les peuples comme ils sont,

avec leurs défauts qui complètent leurs qualités, et qui créent cette diversité de civilisations qui permet aux facultés de l'âme humaine d'atteindre un développement plus riche et plus complet.

Parmi ces civilisations diverses, celle de la France moderne est arrivée à un degré d'intensification et de raffinement qui fait, de toute la nation, comme un individu aux traits nettement marqués. Elle est si fortement cristallisée en elle-même qu'elle a la clarté lucide, l'éclat et l'impénétrabilité du diamant. Il ne suffit pas de dire que c'est de l'or pur, car l'or même est malléable.

Pour donner un exemple concret il semble que le français ait sur tous les points une opinion faite, appuyée sur une longue expérience et qu'il se refuse à en changer, tandis que les autres peuples courent, comme les alouettes au miroir, au-devant de toutes les nouveautés religieuses, humanitaires et pratiques, qu'on leur présente.

Des choses éveillent leur enthousiasme, qui pour le français paraissent primaires. Ils prennent au sérieux les élucubrations d'un Wells, tandis que le français hausse les épaules, estimant son Jules Verne supérieur dans ce genre,

bon pour amuser les enfants. Sa disposition à l'ironie entre en plein jeu quand on veut lui faire accepter des conceptions contraires à son bon sens et à son expérience de la psychologie humaine.

J'ai noté la résistance du public français et même son sourire méprisant devant des situations, des « drames d'âmes », du théâtre scandinave, qui faisaient tressaillir d'émotion intense les spectateurs de leur pays d'origine: les français estiment, par exemple, que c'est un devoir plus impérieux pour une mère de rester près de ses enfants que de les abandonner pour aller cultiver son « moi », comme le fait Norah, et ils trouvent simplement odieux que, par amour de la « vérité », on ravage une famille en prétendant l'anoblir (Le Canard Sauvage).

C'est dans le même ordre d'idées qu'ils ressentent une cuisante indignation devant le mélange de naïveté et d'hypocrisie qui nie, quand c'est l'intérêt des prêcheurs, les nécessités les plus légitimes et les lois inéluctables de l'histoire.

Je me suis résolu à éviter, dans cette brève étude de la mentalité française, le terrain brûlant de la politique. Il m'est, toutefois, néces-

saire d'y faire une rapide allusion pour présenter, dans son vrai jour, le sentiment de justice froissée, qu'éprouve unanimement l'âme française devant la manière dont on prétend, à l'étranger, décider des problèmes vitaux de sa patrie.

Une formidable campagne de presse a travaillé pour travestir la France dans le manteau de l'impérialisme; cette accusation fait sortir le français des gonds, parce qu'il ne peut pas s'imaginer qu'elle puisse être faite de bonne foi venant de pays impérialistes par constitution comme l'Angleterre, qui ne vit que par l'empire des mers et la domination imposée à d'autres peuples. Elle est aussi inadmissible de la part de l'Amérique. La France, elle, n'a pas d'Irlande, de Transvaal, ni de Cuba, ni de Philippines; elle peut comprendre les nécessités de défense et de structure, qui s'imposent à ces deux grandes nations, mais elle ne veut pas admettre qu'elles lui appliquent, comme un anathème, un titre qui leur convient beaucoup plus à elles-mêmes.

Protégés par les océans, les anglo-saxons refusent de reconnaître la situation éternellement périlleuse de la France, toujours ouverte aux invasions, et, par une volonté de la maintenir

dans cet état précaire, ils travestissent en volonté d'agression son exigence de sécurité.

Qu'on me permette de rappeler l'anecdote du Quaker, citée, je crois, par Franklin. Le vertueux Quaker, un chien ayant aboyé à ses talons, lui dit avec douceur : « Ma religion me défend de te faire du mal, mais je vais te donner une mauvaise réputation. » Il se mit à crier que la bête était sûrement enragée, sur quoi les gens vinrent avec des bâtons et assommèrent le chien.



On peut dire de la conscience française qu'elle a vécu des siècles et des siècles de plus que les autres peuples européens. Elle a pris l'habitude de voir clair, elle est nourrie par ses classiques qui ont été les plus grands analystes de la pensée humaine, elle est dominée avant tout par le besoin de logique, et c'est cette logique, qui prétend toujours que la parole et l'action aillent de pair, qui l'empêche parfois de comprendre les autres peuples, lesquels souvent parlent d'une façon et agissent d'une autre. Et la logique, ici, obscurcit les yeux des français, parce qu'ils conçoivent mal ce phénomène primaire qui fait qu'un peuple orgueil-

leux et moral voit son intérêt sous l'aspect de la justice.

La France se voit montrée au doigt comme l'implacable ennemie d'un vaincu, quand elle demande seulement le rétablissement de ses provinces détruites, alors que l'Angleterre, riche des colonies et de la flotte marchande allemande, a porté à l'Allemagne le terrible coup qui l'empêche de se relever. Si l'Angleterre consentait à les rendre à l'Allemagne, la question des réparations s'en trouverait bien facilitée. La politique britannique est donc une politique exclusivement réaliste, qui poursuit uniquement la prospérité et la grandeur de l'Empire britannique. Quel titre a-t-elle à se draper dans le manteau de la solidarité internationale? Cette contradiction assombrit l'âme des français et les porte à considérer le monde tel qu'il est réellement : comme un champ clos d'impérieux appétits, où chacun cherche à dévorer son voisin. Il ne faut pas s'étonner qu'ils prennent des précautions en conséquence, et tout autre peuple, à leur place, estimerait de son devoir d'en faire autant

Ces précautions ne constituent-elles pas d'ailleurs la défense du monde civilisé au moins autant que celle de la France? De

grands organes anglo-saxons l'ont enfin reconnu : La République française, gardienne des libertés de la démocratie, est la seule barrière de la sécurité sociale contre la tyrannie bolcheviste qui menace l'Europe. L'alliance Berlin-Moscou qui se réalise doit enfin dessiller les yeux de tous les hommes de bonne foi, qui ne peuvent que reconnaître que la France seule voyait clair, et qu'en défendant sa propre existence, elle défend une seconde fois la liberté du monde.



J'ai tâché de résumer, d'après mes expériences, les qualités qui donnent à la société française sa force et sa stabilité en même temps que son charme, mais il n'y a pas de lumière sans ombre. On s'accorde généralement pour trouver aux français deux ordres de défauts :

D'abord un esprit trop timoré, un peu étroit, ennemi du risque et de l'entreprise, et qui résulte de leurs habitudes d'économie.

J'ose prétendre que ce défaut est compensé par la stabilité qu'il donne à la construction

sociale, sans pour cela entraver un développement économique de proportions raisonnables. C'est précisément cet esprit du risque avec le goût immodéré du gain rapide qui jette les autres nations les unes contre les autres, dans la concurrence dévastatrice. La France, pour sa part, reconstruira sa fortune d'une façon plus morale, par le patient labeur et l'art d'économiser.

On blâme, en second lieu, le manque d'organisation et de discipline. Il est évident qu'un tempérament aussi individualiste ne peut pas en même temps comporter les parfaites manœuvres collectives qui distinguent d'autres nations. Néanmoins, on pourrait objecter que c'est précisément l'hyper-mécanisation et l'hyper-concentration qui ont lancé aveuglément l'Allemagne dans sa route fatale, comme par la surcharge des forces de ses accumulateurs, qui ne pouvaient plus tourner à vide. Et si elle continue dans le système du féodalisme industriel des grands trusts de Stinnes et consorts, elle se trouvera acculée aux mêmes nécessités d'expansion et redeviendra un danger pour elle-même et pour les autres.

On pourrait soutenir que les français ont trouvé un juste balancier dans cette humeur individualiste qui les empêche de se plier com-

plètement au mécanisme collectif qui, poussé à ses extrêmes conséquences, porte en lui le germe de la mort.

J'avoue qu'on pourrait souhaiter, en France, quelques perfectionnements techniques, par exemple que le téléphone marche mieux; mais, d'autre part, un certain laisser-aller individualiste donne ce charme à la vie française, que les étrangers viennent chercher ici, et respirent avec volupté comme un contraste enivrant avec l'atmosphère rigide de leur pays bien réglé, où l'on heurte à chaque pas une prescription, une restriction ou une ordonnance. Charme qui n'est pas seulement d'agrément, mais qui contient en même temps un stimulant intellectuel.

Pourtant la faculté d'organisation ne fait pas défaut au français, mais elle est chez lui inégale et intermittente. Sa faculté d'improvisation au moment du danger est sans pareille; elle a créé instantanément une industrie de guerre qui a servi non seulement la France mais ses alliés, tandis que les missions militaires françaises accomplissaient partout l'œuvre organisatrice qu'on connaît. Mais, en temps ordinaire aussi, le génie organisateur du français se manifeste, en certaines directions compatibles avec son tempérament, de manière

tout à fait supérieure, particulièrement quand l'initiative privée s'y voit largement rémunérée.

Il faut reconnaître que certains services publics n'ont pas contribué à inspirer confiance dans la vertu de l'Etatisme. Là aussi, les résultats ne sont pas négatifs, mais inégaux et dépendent souvent du degré où la politique s'y est mêlée pour entraver une exploitation rationnelle de ces services.

On avait fait courir la légende que les français n'étaient pas colonisateurs. Légende maintenant démentie par les résultats incontestables obtenus dans la plupart des colonies françaises. L'œuvre magnifique accomplie par le maréchal Lyautey, au Maroc, impose à tous l'admiration. En dix ans, la France a pu faire d'une contrée presque hermétiquement fermée à la civilisation, un pays où l'on circule en automobile sans courir sensiblement plus de risques que dans la métropole. L'histoire colonisatrice d'aucune nation ne peut montrer de plus beaux résultats que ceux que la France a obtenus au Maroc. D'autre part, on reconnaît l'administration de la Tunisie comme digne de servir de modèle à toute œuvre de colonisation; j'ai là-dessus des témoignages d'étrangers de haute compétence ayant fait le

tour du monde, et qui mettent la Tunisie de pair avec ce que les anglais ont créé de mieux. Mais à ces qualités administratives, les français ajoutent un don naturel et humain de rendre leur domination supportable aux indigènes et de se concilier leur sympathie, ce qui est amplement prouvé par la tranquillité remarquable qui règne dans les colonies françaises, contraste saisissant avec les difficultés sans nombre, que rencontre l'Empire britannique. Les français ont donc toute raison de mettre les plus grands espoirs dans leur empire africain, continuation de la France sur l'autre rive de la Méditerranée.

Si j'avais à déterminer les défauts du français, je mettrais en ligne son insouciance des affaires publiques qui contraste de si étrange façon avec son esprit de prévoyance dans la conduite de sa vie privée. Insouciance du danger qui a peut-être sa source dans sa confiance immodérée en sa célèbre faculté d'improvisation au moment critique.

Ainsi que Clemenceau l'a avoué lui-même, les Chambres françaises, à la veille de la grande guerre, ne se doutaient pas de la tourmente qui s'apprêtait et s'adonnaient exclusi-

vement à leurs discussions byzantines, alors que tout le monde au dehors, dans les milieux diplomatiques et financiers, calculait, avec une quasi-précision, la date de l'échéance fatale, se demandant seulement si elle pouvait être reculée d'une ou deux années. Cet exemple suffit sans en amonceler d'autres.

Un second défaut, pour moi capital, est la faiblesse excessive du peuple français pour l'éloquence, laquelle est conduite presque toujours à emprunter le manteau de la flatterie.

C'est le revers de la médaille des dons esthétiques : le peuple adorateur du beau-parler, lui-même le plus élégant improvisateur qui existe, est tout naturellement porté à se laisser ensorceler par le premier arriviste venu pourvu qu'il ait langue dorée. Ainsi les paysans français élisent l'avocat le plus disert. En Suède, ils n'élisent, depuis des siècles, que les leurs, ce qui a créé cette classe de parlementaires paysans qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la nation et qui a fourni des hommes d'Etat et des ministres de premier ordre. Ils sortent, il est vrai, d'une classe de faisant-valoir, bourgeoisie rustique, qui n'existe guère en France, qu'à l'état embryonnaire et dispersé. De tous les défauts qui ont été critiqués par les parlementaires eux-mêmes, telle que la su-

renchère électorale et d'autres inconvénients encore, la source s'en trouve pour une très grande part dans la fascination qu'exerce sur la foule les paroles sonores.

Sans doute aussi peut-on regretter chez le français un certain manque *d'esprit public.* Ardemment patriote, il donne héroïquement son sang quand il le faut, mais ne consent guère à d'autres sacrifices pour le bien public. Il est certain que des impôts à payer l'indignent infiniment plus que les plus lourdes surcharges du service militaire et les risques les plus mortels.

D'autre part, il considère beaucoup trop la politique comme une carrière, et il y sert aveuglément les intérêts d'un clan auquel il est lié. Ce système est mis en lumière dans *La République des Camarades*, de Robert de Jouvenel, qui ne me semble pas exagérer.



La France est actuellement travaillée par des courants d'idées qui tendent à formuler les conditions de sa reconstruction. Ils se manifestent non seulement par des campagnes de brochures et d'articles de journaux mais par des créations de commissions et de ligues qui

sont résolues à agir et à stimuler les pouvoirs publics. Il se dessine aussi un fort mouvement qui considère l'ancienne politique de parti et de doctrine comme périmée, essentiellement malfaisante, et qui veut la remplacer par une politique réaliste, d'économie nationale. Ici comme partout les problèmes économiques priment les autres.

Parmi ces desiderata on met en première ligne l'amélioration de l'enseignement technique et des laboratoires scientifiques.

On a le sentiment que, dans un pays de faible natalité, il importe de former une élite capable de maintenir très haut les traditions de la pensée française et de constituer des cadres solides à une population où l'éducation supérieure et l'intelligence cultivée compenseraient l'insuffisance relative du nombre, de même que dans une armée la perfection technique et le commandement supérieur peuvent contre-balancer des effectifs plus nombreux.

En second lieu vient le grand mouvement pour le retour à la terre. Il est d'autant plus urgent que certains coins de la France agricole commencent à se dépeupler. Dans la Gascogne et le Languedoc des terres admirables sont en train de tomber en friche faute de cultivateurs. Des villages se vident, des métairies se fer-

ment. Le danger ne s'est pas généralisé encore mais il y a des taches sombres qui sont le prodrome d'une sorte de peste morale.

Il est donc grand temps de réagir et il faut le faire avec la dernière énergie. Si le peuple français ne remplissait plus sa mission de cultiver ce bien que la Providence lui a donné plus largement qu'à tout autre peuple européen : le sol fertile et généreux, alors il aurait démérité de son destin, alors seulement on aurait droit de douter de lui.

Le paysan français est universellement reconnu comme le travailleur le plus infatigable qui soit. Il s'agit de lui enseigner les méthodes modernes qui doubleraient pour le moins le rendement de sa terre. C'est là une tâche immense qui s'offre aux instigateurs du mouvement agricole, qui doivent agir sur l'inertie des pouvoirs publics.

Il serait d'une excellente conception économique d'envisager la France comme une immense ferme, la ferme modèle de l'Europe. Elle battra difficilement l'Allemagne sur le terrain de la grosse industrie, où les allemands vendront toujours meilleur marché, grâce à leur main-d'œuvre plus abondante et, par suite, moins coûteuse.

Près de la France se trouvent la Belgique

surpeuplée, l'Angleterre super-industrialisée; la France y aurait sa clientèle, tout comme le maraîcher qui fournit à la ville, et, avec la variété de ses produits, d'elle et de ses colonies, elle constituerait le premier jardin potager et le plus magnifique cheptel de l'Europe.

Elle créerait, cela va sans dire, à ses travailleurs, une existence plus saine que celle des usines.

Nous ne prétendons pas qu'il ne faille aussi à la France conserver une industrie, même relativement puissante, nous disons seulement qu'il est impossible d'enlever encore des bras à l'agriculture pour les jeter dans la fournaise industrielle. Les partisans de l'industrialisation à outrance objectent qu'il faut intensifier l'industrie pour, en cas de guerre, avoir sous la main des usines transformables en usines de guerre. Il faudrait donc sacrifier les conditions naturelles de la santé et de la prospérité d'une nation aux considérations uniquement politico-militaires.

On est là devant un dilemme évidemment délicat à résoudre. Je citerai ici l'opinion d'un penseur, respecté même par ses adversaires, M. Charles Maurras :

« Sans se refuser, certes, aux progrès de l'industrie, si l'on pense que pâturage, labou-

rage, vigne, continuent d'être les mamelles de la France, si l'on estime que notre proportion de paysans est précieuse et qu'il faut la maintenir, alors il est absolument indispensable d'instituer, à côté de notre industrie civile, un ensemble d'organisations nationales spécialement affectées aux industries de la guerre, faute de quoi notre défense nationale ne sera pas assurée. Un plan de *loucheurisation* du territoire de la France mettrait à la disposition de l'Etat les industries métallurgiques, chimiques, électriques, capables de rendre immédiatement coup pour coup à l'ennemi dans la guerre de matériel qui s'annonce.

« Tout programme de renaissance et de progrès agricole qui, forcément, limiterait les ressources éventuelles de la mobilisation industrielle oblige forcément à équiper dès le temps de paix l'essentiel ou le principal du matériel guerrier : la mobilisation industrielle reste nécessaire, mais ne suffit pas.

« Que les socialistes donnent leur préférence au programme n° 1, cela se conçoit : il comporte de grands changements des mœurs nationales, donc des possibilités de révolution; il tend à prolétariser le pays, autre possibilité de révolution; il donne un grand essor aux opérations financières, troisième possibilité de

révolution. J'ai dit plus haut que la figure agricole, pastorale et viticole de la France avait en elle-même, par son intérêt propre, toutes les préférences de la raison. Les trois perspectives des révolutions contenues dans le plan Loucheur ne sont pas pour faire changer d'avis, au contraire. »

Ces paroles expriment la pensée directrice de ce petit livre: à savoir que la sagesse française réside dans sa résistance au vertige du lucre et du gain rapide par l'intensification malsaine et par la spéculation. Saura-t-elle résister encore longtemps aux tentations de la ploutocratie génératrice de prospérité artificielle, suivie de conflits extérieurs et intérieurs, de chômage et de révolution?

On abuse beaucoup trop, dans les parties extrêmes de gauche ou de droite, de ce mot de « révolution ». Aussi longtemps qu'un heureux équilibre économique préserve la France des secousses provoquées par l'industrialisation à outrance, ce danger paraît écarté. Personne ne peut prévoir les répercussions de catastrophes d'ordre financier, mais il est évident qu'elles seraient encore beaucoup plus fortes dans un pays super-industrialisé.

Les adorateurs de ce mot fatidique et qui tâchent d'y pousser inconsciemment leur pays,

ne pourraient nier, s'ils étaient sincèrement dévoués au bien public, que ce qu'il faut avant tout à l'Europe, c'est de l'ordre pour pouvoir restaurer ses forces par le travail, et que la France aurait là le rôle le plus beau et le plus bienfaisant en tant que pierre d'appui de la résistance à l'anarchie. Elle a organisé et maintenu les institutions démocratiques; il lui appartient maintenant de les défendre contre la démagogie aboutissant à la réaction.

Ayant cité M. Charles Maurras, je suis heureux de citer un homme du camp adverse : M. Joseph Caillaux.

« La France a des réserves dont ne dispose aucun des pays de l'ancien continent.

« Sans doute, malgré des îlots d'énergie accrue, les forces de travail sont en dégression, surtout en éparpillement, dans toute l'Europe, dans notre pays comme ailleurs. Mais le mal est moindre chez nous, non seulement parce que l'industrie absorbe en France une part plus réduite de la vitalité nationale, qu'en Angleterre et en Allemagne, non seulement parce que nous conservons *une agriculture solide, des classes moyennes résistantes,* mais parce que nous sommes riches des grandes qualités de notre race.

« Ceux qui connaissent le goût du travail

intelligent, l'ingéniosité, la souplesse, la faculté d'adaptation, la prodigieuse puissance d'économie du français; ceux qui savent les épreuves qu'il a victorieusement surmontées dans le passé ont le sentiment profond qu'il est *seul* en mesure d'épauler, d'adosser l'Europe continentale, de la dégager, en même temps qu'il se dégagera lui-même de la tourmente. (*Où va la France? Où va l'Europe?*) »

M. Joseph Caillaux est certes le français le moins suspect à l'étranger d'exagération nationaliste; je suis heureux de voir par son témoignage que je n'ai pas exagéré moi-même en exaltant ces fortes qualités de vertus bourgeoises auxquelles il reconnaît, ainsi que moi, une action préservatrice aussi efficace.

Pour ma part, je voudrais appuyer particulièrement, sur ce fait, qu'un élément effectif de cette sagesse française se trouve dans l'amour et le respect des traditions nationales.

C'est l'un des traits qui font que la France se classe, en face des civilisations de *quantité*, comme la civilisation de *qualité*, selon la belle définition de Guglielmo Ferrero.

Un des personnages du grand historien se dit, en remontant les Champs-Elysées vers l'Arc de Triomphe :

« L'Allemagne produisait deux millions de

tonnes de fer en 1875, cinq en 1890, quinze en 1910. Mais encombrer de fer le monde jusqu'à en expulser la beauté et toutes les qualités qui montrent la noblesse et la grandeur de l'esprit humain, n'est-ce pas ramener le monde à la barbarie? »



CHAPITRE XII

L' OMBRE SUR LE MUR

L'OMBRE SUR LE MUR



Dans le tableau des vertus et des énergies françaises qui donne de si belles promesses d'avenir, il se trouve une ombre chargée de menaces : *la baisse de la natalité.*

Il ne faut pourtant pas qu'on dise un jour de la France comme de la jument de Roland : elle a toutes les qualités mais un seul défaut — elle est morte !

Depuis des dizaines d'années, tous ont eu leurs yeux fixés sur ce danger sans qu'on ait rien fait pour le conjurer. « *L'association nationale pour l'accroissement de la population française* » a donné ses avertissements et fait tout son possible pour attirer l'attention sur ce péril mortel, sans rencontrer le moindre appui de la part des pouvoirs publics. Maintenant, les dernières statistiques de 1921 sont tellement inquiétantes que force est à l'opinion

de s'en émouvoir, et la presse est remplie de cris d'alarmes.

Le *Matin* publiait récemment quelques calculs éloquents :

En 1865, on comptait, pour 300.000 mariages, 1 million de naissances, ce qui donnait une proportion de 3,33 par union.

Pour le même nombre de mariages en 1913, on ne comptait plus que 745.000 naissances et la proportion des berceaux tombait à 2,48 par union.

En 1919, la démobilisation, ce besoin inné qui est dans la nature de combler les vides, les idylles retardées par la guerre. la confiance en des temps meilleurs que nous vaudrait notre victoire, tout cela dans un regain de vitalité donnait lieu à 500.000 mariages et courbait, en 1920, les mères de France sur 834.000 bercelonnettes.

Si le chiffre était d'importance, la proportion était médiocre, puisqu'elle descendait ainsi à 1,66 par union.

Hélas, avec 1921, allait décroître brutalement et le chiffre des mariages et le chiffre des naissances, et le rapport des naissances aux unions.

La statistique, science inexorable, Cassandre dont on ne saurait négliger les avis sans que le pays en meure, nous dit qu'en 1924, en tenant compte de la natalité décroissante depuis 1900 et des pertes immenses de la plus affreuse des guerres, même si l'on admet comme stationnaire la proportion de 1,66, la France ne comptera plus, pour 275.000 mariages au maximum, que 456.000 naissances.

C'est donc, avec une mortalité normale, de 200.000 habitants que la France se dépeuplera chaque année.

Si 1924 apparaît redoutable pour le sort de notre pays, 1940 s'annonce catastrophique. Les 450.000 naissances que nous avons eu en moyenne pendant la guerre, ne nous donnent plus, suivant des chiffres consciencieusement déduits, que 160.000 mariages et

265.000 naissances : c'est le pays s'appauvrissant par an de 350.000 des siens.

39 millions de Français aujourd'hui, 35 millions en 1940, 31 millions en 1950 et, alors, la chute redoutable — en 1965, 25 millions — d'une population où seront en minorité les éléments de production et d'avenir.

Ayant cité ces chiffres, est-il nécessaire de les situer dans le cadre fatal où ils s'inscrivent : la décadence, la ruine, l'invasion?

La Chambre qui, à cette heure, discute avec passion le statut militaire de la France, se souviendra-t-elle à temps que la sauvegarde de la natalité est encore la partie la plus essentielle de tout programme de défense nationale?

Voilà les faits qui rendent aux allemands leur force et leur espérance. Je connais assez bien, par des voyageurs neutres, les raisonnements qu'on fait outre-Rhin. « Nous traversons actuellement une mauvaise passe, dit-on là-bas, mais notre confiance dans l'avenir est entière. Dans une vingtaine d'années, nous aurons une population double de celle de la France, et notre revanche se fera toute seule. »

Sans doute, ils voient l'avenir d'une façon trop favorable pour eux. On ne peut pas penser que l'Allemagne elle-même sera exempte de cette crise de natalité qui est la rançon d'une civilisation trop généralisée. D'autre part, rien ne prouve que la vision nette du danger restera totalement impuissante à faire remonter la pente aux français et, sinon à

obtenir un excédent, du moins à enrayer la descente. Il ne faut pas admettre non plus à priori qu'une race est « perdue », historiquement et politiquement, parce qu'elle est moins nombreuse que ses voisins.

Dans l'empire qu'ils avaient fondé et qu'ils régirent durant plusieurs siècles, les Romains pur sang représentaient une infime minorité. Le peuple chinois, le plus nombreux de la terre, n'a presque aucune force nationale et se voit maintenant partagé entre les Etats de proie. Si le peuple français garde toute sa supériorité intellectuelle et son sentiment national, si la France sait se former une forte élite, une oligarchie politique à grandes vues, un esprit de devoir civique, elle pourra, malgré son nombre inférieur, rester la clef de voûte d'un équilibre européen qui assurerait sa sécurité. Sans visées impérialistes, elle aurait néanmoins les qualités nécessaires pour utiliser pleinement son propre empire des deux côtés de la Méditerranée. Depuis la conquête de César, la France a toujours su absorber et fondre harmonieusement en elle les diverses races fixées successivement sur son sol; elle montrera la même faculté d'assimilation des éléments étrangers qui viendraient remplir les vides de sa population; elle se trouverait ainsi

aux dates fatidiques annoncées, en possession d'une force renouvelée ou accrue par les immigrations. Les Etats-Unis, agglomération des diverses races européennes, n'en forment pas moins une unité nationale très caractérisée. Il serait donc possible pour la France de s'ajouter un appoint de sang étranger qui, dans l'espace d'une génération, serait complètement assimilé.

Néanmoins, une pareille existence aurait quelque chose d'instable et d'artificiel, elle ne qualifierait pas suffisamment la France pour la mission qu'elle doit remplir dans le monde, mission qui exigerait une population nombreuse et homogène, ne fût-ce que pour gérer son immense empire colonial. Elle verrait se réduire son rayonnement intellectuel et celui de sa langue. En Suède, pour prendre un exemple, un fort mouvement se manifeste pour donner à l'étude du français une place plus importante dans l'enseignement. Les maîtres de la jeunesse y considèrent, en effet, que le français est nécessaire pour transmettre à celle-ci l'esprit de la tradition humaniste, qui devra contre-balancer l'abaissement du niveau intellectuel résultant de la culture utilitaire. On estime aussi nécessaire de rectifier, de cette manière, l'influence germanique qui menace-

rait de submerger la civilisation scandinave. Ainsi, un suédois peut, par pur patriotisme suédois, souhaiter la grandeur de la France, nécessaire à l'indépendance culturelle comme à l'indépendance politique des petits peuples.

Quelles sont les causes de l'abaissement de la natalité française? En premier lieu, le bien-être généralisé et l'esprit de famille excessif, qui veut assurer l'avenir des enfants et les faire monter de classe sociale. Ce même esprit qui raréfie la postérité règne de plus en plus dans les classes élevées d'Europe et d'Amérique. En France, la mentalité du petit monde est devenue, par la généralisation du bien-être et les facilités d'ascension, celui des classes élevées de toutes les nations. Aux Etats-Unis, la natalité est très faible, résultat évident du fait que l'ouvrier a une salle de bains. Les peuples les plus primitifs sont les plus prolifiques, de même que, dans l'échelle animale, les espèces qui pullulent sont les plus élémentaires. Les bandes de harengs emportent le prix sur ce point.

Il s'agit donc de remonter par réflexion et volonté une pente naturelle qui tend à détruire les espèces supérieures.

Les français se rendent compte maintenant des terribles douleurs auxquelles les a livrés

leur natalité faible. On peut épiloguer sans fin sur les causes de la guerre : la raison profonde est la faiblesse de la natalité française. Jamais les allemands n'auraient osé attaquer la France si elle avait eu cinquante millions d'habitants. Ils ont osé le coup, non seulement dans le sentiment de leur supériorité numérique, mais surtout dans leur conviction de venir facilement à bout d'un peuple en « décadence ». Il se trouvait que ce qu'ils avaient pris pour un symptôme de l'affaiblissement de la volonté n'entamait en rien les qualités de résistance et d'énergie de la race, mais c'était cependant cette apparence de décadence qui allait attirer la foudre.

Il ne faudrait pas s'exposer une seconde fois à la même expérience quand, selon les lois physiques, le vide attirera le flot débordant des invasions.

La Troisième République, au cours de ces cinquante dernières années, a accompli une grande œuvre. Elle a donné à chaque citoyen ce juste sentiment de fierté et d'indépendance qui a fait sa résistance invincible, et contre lequel le coup de surprise de 1870 s'est cette fois brisé. Elle a donné au monde l'exemple bienfaisant d'une démocratie pour ainsi dire aristocratique, dans le meilleur sens du mot,

j'entends par là : gardienne des nobles traditions d'art et de pensée. Elle a réalisé dans l'égalité sociale des classes un régime d'ordre et de stabilité qui fait d'elle, selon l'expression d'un homme d'Etat étranger, *une terre ferme dans le marais européen.* Elle a doté la France d'un immense empire colonial. Enfin, elle a vaincu. Une dernière tâche lui reste à accomplir, et peut-être la plus difficile : relever par tous les moyens la natalité.

Il faut que chaque père de famille français se pénètre de cette pensée : Si mon fils n'a pas de frère, il périra par le feu et par le fer ou il deviendra esclave.

On entend parfois ici, dans le peuple, ce raisonnement : Pourquoi avoir des enfants pour en faire de la chair à canon? Ce n'est pas la peine. Il est nécessaire d'incruster en eux cette vérité qu'il faut avoir plusieurs enfants pour que le fils unique ne soit pas chair à canon.

Mais la propagande morale ne suffit pas; il faut que l'intérêt immédiat agisse en même temps, que les pères et mères de nombreuses familles se voient récompensés.

Il appartient aux législateurs, aux sociologues, aux économistes de trouver les solutions pratiques de ce problème infiniment complexe. Donner des primes aux familles nombreuses!

Aucun budget au monde ne suffirait pour suivre l'admirable exemple de M. Cognacq, consacrant plusieurs millions de rente pour constituer des prix de 25.000 et de 10.000 francs. Mais il y a de multiples moyens de répandre les faveurs de l'Etat sous toutes les formes aux hommes qui accepteront le plus urgent des services publics, qui est d'élever des citoyens pour l'Etat. Il existe des innombrables petites situations très tentantes pour un brave homme qui se dirait : j'aurais cette retraite sur mes vieux jours grâce à mes cinq enfants.

On a proposé pour les parents, père et mère, le vote plural proportionnel au nombre de leurs enfants. Le célibataire n'aurait qu'une voix, une famille de cinq enfants en aurait 7, ainsi les familles nombreuses obligeraient les législateurs à s'occuper d'elles.

On a proposé de rechercher, dans la rédaction de toutes les lois, quelle serait la répercussion sur les familles nombreuses. On a calculé que des lois d'hygiène et de protection de l'enfance pourraient sauver chaque année cent mille enfants en bas âge.

Le récent congrès d'agriculture à Nancy a reconnu l'étroite corrélation qui existe entre la question agricole et celle de la natalité. Il a adopté, à l'unanimité, un vœu qui demande

au gouvernement de soutenir et au Parlement d'examiner la proposition de loi ayant pour objet de faciliter l'ascension des travailleurs agricoles à l'exploitation et à la propriété, avec priorité pour les anciens combattants et pour *les familles nombreuses.*

Le vœu le plus important fut celui concernant la famille française :

« Le congrès de l'agriculture française, considérant la lamentable décroissance de la population française, émet le vœu : 1° que dans tous les départements, les conseils généraux et les municipalités profitent du concours que leur accorde l'Etat en ce cas pour allouer des primes de natalité au moins à partir du troisième enfant; 2° que dans les pays de grande culture où le salariat est assez développé, des caisses d'allocation familiale aux œuvres agricoles soient instituées sur des bases régionales d'assurances mutuelles et de syndicats; 3° que ces créations soient facilitées, encouragées, par le ministre de l'agriculture, par les offices agricoles; 4° que, par contre, toute loi rendant le sursalaire obligatoire soit rejetée jusqu'à nouvel ordre; 5° que le gouvernement mette à son programme *la lutte contre la dépopulation*; 6° qu'en conséquence, il se fasse le défenseur de la famille actuellement cruellement éprou-

vée par l'esprit d'individualisme contraire à la prospérité nationale; 7° qu'il prenne toutes les mesures d'ordre financier, économique et social, *notamment en matière successorale,* pour que les familles, véritables cellules de la société, bénéficient d'allègements et *jouissent de droits en proportion de leur vitalité;* 8° qu'enfin, le principe du *vote familial* soit substitué dans le plus bref délai à celui du *vote individuel.* »

Un autre vœu, concernant une réduction du service militaire, fut adopté avec les conclusions suivantes :

1° Les fils de familles nombreuses, dont 90 0/0 sont rurales, bénéficient, sous une forme ou une autre, de réductions sensibles de la durée du service à titre de compensation pour le surplus de charges qu'une famille nombreuse supporte; 2° les jeunes gens qui prendront l'engagement de se consacrer à l'agriculture bénéficient également d'avantages réels en fait de service militaire, en raison de l'intérêt primordial que l'agriculture présente pour le pays; 3° *la mobilisation agricole sera étudiée et préparée au même titre que la mobilisation industrielle.*

Il sera intéressant de voir si l'instinct de vitalité de la race est assez fort pour forcer

le Parlement et les pouvoirs publics à s'occuper enfin de la question de la dépopulation, la plus importante entre toutes — *la seule,* suivant le mot du professeur Richet.

Si non, les théories dites démocratiques, qui posent comme but premier d'une société, « *la plus grande somme de bien-être possible pour le plus grand nombre* », se prouveraient, par le résultat, être des théories de mort. Ce serait donc alors que la seule formule de vie pour les nations serait une élite dirigeante conduisant des masses enfermées dans un étroit horizon et un labeur sans aises.

Mais je ne perds pas l'espoir que la France puisse guérir.

Sans prétendre à égaler la natalité des peuples les plus prolifiques, on peut avancer sans optimisme exagéré qu'une législation convenable ferait remonter la natalité dans une mesure notable. Surtout qu'on n'objecte pas l'inefficacité des lois. Les expériences d'autres pays ont amplement prouvé qu'elles sont opérantes.

La Suède était, au milieu du siècle dernier, ravagée par l'alcoolisme à un tel degré qu'il menaçait de ruiner complètement la race. Elle s'est guérie par une législation appropriée. C'est un pays petit de nombre, mais grand par son esprit civique. Ses institutions sociales

peuvent servir de modèle aux plus puissantes nations. Elle a montré qu'un peuple peut se défendre contre ses propres défaillances. Et c'est cet exemple, donné par ma patrie, qui me confirme encore dans ma conviction que la France peut, si elle le veut, vaincre le mal intérieur qui menace ses glorieuses destinées.

Paris, avril 1922





TABLE DES MATIÈRES

